

L'APOTRE



VUE DE VADUZ,
CAPITALE DE LA PRINCIPAUTÉ DE LIECHTENSTEIN

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JUIN 1928

TEXTE

PAGES

433 — Une campagne.....	THOMAS POULIN
434 — Le roitelet de Kersinao.....	JEAN POUJOLAT
437 — Une nuit blanche (<i>Drame</i>).....	JEAN SANS-TERRE.
439 — Compliments royaux.....	
440 — Chronique littéraire : <i>La Pension Leblanc</i>	FERDINAND BÉLANGER.
442 — Éphémérides canadiennes — mai 1928.....	
445 — La machine humaine : La pneumokoniose.....	LE VIEUX DOCTEUR.
447 — La chimère de l'égalité.....	PIERRE LÉPINE.
448 — La bonne humeur.....	JEANNE LE FRANC.
448 — Boîte aux lettres.....	JEANNE LE FRANC.
449 — Le premier sourire (<i>poésie</i>).....	MARIE JENNA.
450 — Pour s'amuser.....	
450 — Les livres.....	
452 — Le Courreur des bois (<i>feuilleton</i>).....	GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

439 — Bancs de neige sur la route de St-Gervais.— Photographie prise le 10 mai.
443 — S. G. Mgr Georges Courchesne.....
444 — L'Empress of "Australia".....
446 — Vue générale de la ville de Chicoutimi.....
449 — La récolte du houblon en Californie.....

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, JUIN 1928

N° 10

Une campagne

SANS craindre de se tromper on peut dire que la question à l'affiche au cours de ces dernières semaines fut bien celle du peuplement de notre pays. Rarement on en avait tant causé au Parlement, dans la presse du pays, et un peu partout de l'Atlantique au Pacifique.

La discussion prit tous les tons et toutes les tournures. Certains impérialistes, ou du moins, immigrateurs, en tout cas adversaires du gouvernement actuel multiplièrent leurs lamentations pour établir que le Canada ne fait pas son devoir et ne fait pas entrer chez lui assez d'immigrants. Les plus impérialistes firent surtout jouer la corde que dans le choix que nous faisons des immigrants, nous ne regardons pas assez au côté britannique. Ils prétendirent que, si les choses continuent de marcher ainsi, la majorité de la population sera bientôt d'extraction non britannique.

D'autres établirent que l'immigration que nous faisons est, au point de vue peuplement, un fiasco. Chiffres en mains, ils établirent que l'émigration nous enlève plus de gens que nous en apporte l'immigration, pour conclure que nous nous occupons trop d'importer des gens et pas assez de garder les citoyens canadiens.

Ces derniers n'avaient sûrement pas tort. Les faits sont là, devant nos yeux, pour leur donner raison ; les millions que nous gaspillons ainsi implorent l'adoption d'une politique plus sage.

* * *

Un autre groupe, ayant à sa tête nos missionnaires colonisateurs, nos sociétés nationales

et un grand nombre de journaux, réclamèrent du gouvernement fédéral un juste traitement en faveur des Canadiens. Les faveurs que vous accordez aux immigrants pour qu'ils viennent s'établir chez nous, accordez-les aussi aux Canadiens qui veulent cultiver les terres de chez nous, dirent-ils.

Le député de Bellechasse, M. Boulanger, s'était d'abord fait l'interprète de leurs demandes au Parlement. Une délégation très représentative se rendit ensuite rencontrer personnellement les ministres de langue française pour leur porter ces demandes appuyées de 125,000 signatures.

Du côté des Canadiens de langue anglaise, les Native Sons of Canada, prêchaient la même doctrine.

En principe, dirent les ministres, nous sommes d'accord ; mais en pratique la solution du problème ne manque pas de difficultés. En outre, il nous faudrait adopter un nouveau principe : celui de payer pour le déplacement de ses nationaux dans les limites du pays. La pratique toujours suivie est qu'un pays débourse pour faire venir chez lui de la population de l'étranger.

On y prétendit différentes choses, notamment : que les fils de cultivateurs ne veulent plus travailler la terre ; que personne ne voudrait profiter de la faveur offerte, attiré qu'on serait encore par les villes américaines.

* * *

Il convient peut-être de dire que le traitement de justice égale n'est pas demandé seulement pour les Canadiens français, mais pour les Canadiens tout court ; qu'il n'est pas réclamé seulement pour envoyer des gens de

l'Est dans l'Ouest, mais également pour ceux qui préféreraient aller dans l'Est comme le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse ou l'Île du Prince-Édouard.

Pourquoi ne pas ajouter ensuite que si le principe du déplacement des nationaux est nouveau chez nous, il ne l'est pas partout. L'Italie, nous assure-t-on le pratique actuellement avec profit et l'Allemagne un jour s'en trouva bien.

Ce qui importe d'ailleurs ce n'est pas tant le respect d'un principe quelconque de politique, mais surtout le succès de la cause du peuplement du pays. Le régime actuel ne marche pas, les résultats le prouvent.

Qu'importe l'innovation si elle doit assurer l'augmentation de notre population, sans compter, que garder les Canadiens au Canada est travailler avec beaucoup plus de chance de succès à édifier un esprit canadien que d'importer des immigrants de tous les coins du globe.

Nions ensuite tout simplement cette accusation contre nos travailleurs de la terre. S'ils partent, d'une manière générale, de la campagne ce n'est pas tant pour aller dans les villes voir passer les "petits chars" que pour gagner leur vie. S'ils s'en vont c'est pour un motif économique.

Donnons-leur une chance de rester à la terre et dans huit cas sur neuf, ils y resteront.

* * *

Quant à l'autre crainte que personne ne se prévaudrait des faveurs demandées, il ne faut pas trop s'y arrêter. Si elle devait devenir une réalité, le pays n'y perdrait toujours pas beaucoup, puisqu'il serait appelé à contribuer en proportion des déplacements.

D'ailleurs les nombreuses demandes que reçoivent les agents du gouvernement et les missionnaires colonisateurs ne laissent pas de doute sur les résultats heureux de la politique réclamée.

La plupart des cultivateurs qui s'en vont actuellement aux États-Unis, ont avant de partir cherché les moyens d'aller dans l'Ouest. Ce n'est lorsqu'on leur dit la vérité, c'est-à-dire qu'il leur faudra dépenser une fortune pour aller dans l'Ouest, lorsque quelques piastres

suffiront à les conduire aux États-Unis, qu'ils prennent la route américaine.

En tout cas, si les démarches faites ne produisent pas de fruits dès cette année, nous n'aurons qu'à les répéter.

Nous avons pour nous le gros bon sens et l'intérêt national.

Thomas POULIN.

Le roitelet de Kersinao

(LÉGENDE BRETONNE)



UR une des côtes de Bretagne, entre le rivage bordé de rochers rouges et la forêt de Kersinao, se dressent, parmi les ajoncs et les bruyères, quelques pans de murailles noircis, décombres d'un château écroulé peu à peu.

Il fut un temps où, dans l'enceinte de ces murs, alors neufs et solides, vivait un peuple entier de gardes, de valets et de pages, sans parler des chevaux, des mules, de la meute et des faucons.

Tous les matins, quand la cloche avait tinté l'heure de la prière, le pont-levis s'abaissait sur le fossé et tous les mendiants qui, instruit de cette coutume, s'étaient rassemblés devant le grand portail, pouvaient pénétrer dans la cour. Puis, lorsque la châtelaine sortait de la chapelle ils se rangeaient sur son passage et la pieuse dame s'arrêtait pour parler à chacun en s'informant de toutes les misères.

A l'un, elle faisait donner du pain ; elle pensait de ses propres mains la plaie d'un autre, se chargeait de transmettre à son seigneur les requêtes qui lui étaient exposées, et, ne pouvant guérir tous les maux, elle les soulageait au moins dans la mesure de ses forces.

Mais un jour vint où la cloche sonna les funérailles du bon vieux Seigneur, et, tout en pleurant, sa veuve dit aux pauvres venus prier pour lui :

— Je n'aurai plus maintenant de pain à vous donner. Je ne suis plus rien ici ; c'est mon fils qui commande. Prions Dieu de fléchir son cœur.

La désolation fut grande dans le château comme aux alentours, car on savait le jeune maître, Sire Glenan, aussi dur que ses parents étaient charitables, aussi impie qu'ils étaient religieux.

Bientôt, au seul nom du nouveau seigneur, tout trembla dans ses domaines ; il ne pardonnait pas la moindre faute, ne prenait nul

infortune en pitié et faisait jeter dehors les vieux serviteurs quand leurs infirmités les rendaient incapables de remplir leur tâche. Il dépouilla la chapelle de ses ornements les plus précieux et prit jusqu'aux calices d'or pour servir de coupes dans les festins qu'il offrait à ses amis.

Quand sa mère venait doucement lui dire :

— Mon fils, permettez que l'on distribue du pain à votre porte comme on le faisait du temps de votre père...

Glenan répondait d'un ton moqueur :

— Mon pain ne tirerait pas ces gens-là de leur misère et, puisqu'ils sont malheureux, à quoi bon prolonger leur vie !

L'hiver qui suivit la mort du vieux seigneur, le froid fut si grand que beaucoup de personnes succombèrent. La châtelaine, se voyant refuser par son fils les moyens de faire l'aumône, donna aux indigents les couvertures et les rideaux de velours de son propre lit, la fourrure doublant son manteau, et bientôt le manteau lui-même ainsi que les meilleurs de ses vêtements.

Ses femmes crurent devoir avertir sire Glenan :

— Voici que Madame n'a plus de quoi se couvrir ! Elle a tout donné aux pauvres ; elle va pâtir du froid...

— Tant pis pour elle ! riposta le mauvais fils. Cela lui servira de leçon à l'avenir ; elle réfléchira avant de se démunir de son bien.

On put croire cette année-là que le printemps ne visiterait jamais plus la terre tant la froidure se prolongea ; la bonne châtelaine, n'ayant conservé que de minces vêtements, tomba malade, et le mal s'aggravant peu à peu, elle trépassa dans son pauvre lit sans rideaux ni couvertures, priant jusqu'à la dernière minute pour son fils, lequel, occupé à se divertir avec ses amis, n'avait pris nul souci de la venir voir.

Cependant, à la suite de cette mort, Sire Glenan devint sombre et plus dur encore que par le passé. Au fond du cœur, il sentait le remords le déchirer et il prenait le genre humain en haine pour un mal dont lui seul était cause. Afin de fuir ces amères pensées, il résolut d'entreprendre un grand voyage :

— Je veux acquérir plus de puissance encore et plus de richesses que je n'en possède, dit-il à ses amis, j'irai avec des gens armés m'emparer d'une île lointaine et je forcerai les habitants à me reconnaître pour leur roi...

Mais la vérité était qu'il ne pouvait plus se souffrir dans son château où le souvenir de sa mère le poursuivait sans cesse.

Il fallut construire un vaisseau pour l'expédition, et sire Glenan alla tous les jours dans la forêt afin de désigner aux bûcherons les arbres qu'il leur faisait abattre et charrier ensuite sur le rivage. Des monceaux de chênes et de sapins étaient déjà tombés sous la cognée,

il ne manquait plus pour compléter le vaisseau qu'un grand mât. Quand sire Glenan, après quelques recherches, découvrit un chêne si élevé et si droit qu'il n'avait pas son pareil dans la région.

— Abattez cet arbre promptement, commanda le seigneur à ses ouvriers. J'en ferai le grand mât de mon navire et l'on verra de loin flotter mon étendard.

Obéissant à cet ordre, un des plus vigoureux d'entre les bûcherons joignit ses doigts noueux sur la poignée de sa hache, leva les bras au-dessus de sa tête, prit un élan et frappa à pleine force... l'arbre fut ébranlé du pied à la cime.

Le coup retentissait encore dans la forêt quand un petit cri aigu se fit entendre. Le bûcheron leva les yeux ; malgré la saison tardive, un nid restait dans la feuillée.

— Tiens ! fit l'homme, un nid de roitelets... Les pauvres petits ! Nous allons les déloger...

Et un second coup heurta le tronc de l'arbre. De nouveau, l'écho retentit au plus profond des bois, et les petits cris d'oiseau reprurent plus déchirants.

Par une curiosité instinctive, sire Glenan s'avança et leva la tête à son tour. Le nid était en équilibre à l'extrémité d'une branche ; la femelle étendue sur ses petits, restait immobile, s'imaginant peut-être qu'en les couvrant de son corps frêle, elle les préservait du danger, mais le mâle voletait autour du nid, les plumes hérissées, la poitrine palpitante...

La hache heurta une troisième fois ; le roitelet voyait son nid s'agiter à chaque ébranlement du chêne ; son instinct lui faisait sentir la catastrophe prochaine, inévitable, la destruction de tout ce qu'il aimait et, ne pouvant rien pour secourir sa femelle et ses petits, il souffrait tout ce qu'une créature vivante peut souffrir !

Sire Glenan, sans bien comprendre pourquoi, éprouva un serrement de cœur ; le silence et l'immobilité d'un des oiseaux, les cris de désespoir de l'autre lui firent pitié ; il se rappela le temps où, tout petit, entre son père et sa mère, il se croyait à l'abri de tous les périls ; il les avait perdus maintenant, il restait seul ; d'autres petits se blotissaient contre leur mère tandis que leur père veillait sur eux.

Tout à coup, d'un geste presque involontaire, il arrêta le bûcheron dont la hache se levait une quatrième fois.

— Assez ! lui dit le seigneur, épargne ce chêne, on choisira le grand mât parmi les arbres déjà abattus...

Six mois après, le vaisseau était construit, voilé, mâté, chargé de vivres, et si vaste qu'un équipage nombreux y tenait sans peine, renforcé d'hommes d'armes que Sire Glenan avait enrôlés pour les emmener à la conquête des îles lointaines.

Heureux de quitter le vieux château hanté maintenant par le fantôme de la morte, sire Glenan s'embarqua, le cœur léger, et coupa sans regret la corde retenant le vaisseau au rivage. Un vent propice poussa tout de suite les navigateurs en pleine mer.

On voguait depuis de longs jours, à aucun point de l'horizon la terre n'était plus visible et la chaleur des tropiques commençait à se faire sentir. Sire Glenan s'était fait dresser une tente sur le pont et, le soir, il en ouvrait les rideaux pour goûter un peu de fraîcheur.

Or, une nuit, il entendit les matelots qui le croyant endormi, causaient avec les hommes d'armes.

— Tuons-le disaient les uns. Et tous les trésors qu'il a emportés seront à nous...

— Il vaut mieux, disaient les autres, le vendre comme esclave dans le premier pays où nous aborderons, le profit sera plus grand...

Sire Glenan comprit qu'il était question de lui et se demanda comment échapper. Mais c'était impossible en pleine mer, et d'aucun côté, il ne pouvait attendre de secours !

Les gens de l'équipage discutèrent encore quelque temps.

— Si nous le vendons comme esclave et qu'il arrive à se faire racheter par quelqu'un des siens, il reviendra au pays et tirera vengeance de nous... le plus sûr est de le noyer tout de suite !...

Ce fut l'avis qui prévalut, alors, les assassins ayant environné la tente, plusieurs d'entre eux y pénétrèrent, saisirent leur victime, laquelle ne put même tenter une résistance, et la jetèrent par dessus bord, pieds et mains liés.

Puis le vaisseau continua sa route à la clarté des étoiles. Glenan était jeune et vigoureux, il arriva à se défaire de ses liens et se mit à la nage. Longtemps, il nagea, espérant que le jour venu, il apercevrait une embarcation qui le recueillerait mais, quand les premiers rayons du soleil étincelèrent sur les flots, l'océan était désert à perte de vue.

Cependant Glenan sentait ses forces s'épuiser, ses bras raidis ne le soutenaient plus, enfonçait peu à peu, la tête à peine hors de l'eau et les vagues lui balayant le visage ; quelques minutes encore et l'abîme allait l'engloutir ! Alors sa vie passée se déroula tout entière devant lui, sa vie coupable, faite d'amour de lui-même et de dureté envers les autres.

Il revit toutes les souffrances dont il avait été cause, toutes les misères qu'il n'avait pas voulu soulager. Il se rappela sa mère morte dans le dénuement et l'abandon !

— Qu'ai-je fait pour mériter que Dieu ait pitié de moi !...

Au moment où ce gémissement lui échappait, une vision rapide traversa son esprit... La forêt, le grand chêne et le roitelet voletant éperdu autour de son nid menacé...

D'un suprême effort, Glenan redressa au-dessus des vagues sa tête presque submergée :

— Seigneur ! cria-t-il, les yeux tournés vers le ciel. Vous nous dites : Ce que vous aurez fait pour le plus petit d'entre les miens, vous l'aurez fait pour moi-même... Je vous en supplie, au nom de votre tout petit oiseau que j'ai épargné, ayez pitié de moi, vous aussi !...

Bien loin de là, dans la forêt de Kersinao, c'était l'hiver, la neige couvrait le sol ; sur les arbres blanchis de givre, les feuilles ne cachaient plus les nids déserts. Les oiseaux, pour moins souffrir du froid, se réfugiaient dans les creux des rochers, et s'y blotissaient la tête sous l'aile serrés les uns contre les autres.

Mais, quittant son abri et les chaudes plumes de ses compagnons, le roitelet s'envola à tire-d'aile vers le grand chêne auquel pendait encore son nid vide. Là, il se posa sur une des plus minces branches de la cime, l'étreignit fortement de ses petites griffes, battit de nouveau des ailes et s'envola...

Emporté par l'effort du roitelet, l'arbre immense arraché de terre prit son vol avec lui et, prompts comme le souffle de Dieu, l'oiseau et le chêne traversèrent l'espace.

Ils voguèrent ainsi dans le ciel au-dessus de l'Océan, puis, arrivé au point où les vagues roulaient un corps déjà presque inanimé, le roitelet descendit en planant, posa le chêne sur les flots comme il aurait fait d'un brin de paille et, ayant rendu à l'homme l'abri qu'il avait reçu de lui autrefois, l'oiseau repartit, porté par la brise dans la direction de sa forêt.

Le soir, des marins voyant de loin flotter une grande épave, mirent à la mer une chaloupe pour l'aller reconnaître ; en s'approchant, ils découvrirent que l'épave était un arbre immense avec ses branches et ses fortes racines.

— Quelle tempête a pu à ce point faire rage qu'un pareil géant ait été arraché et porté à si grande distance de la terre ?... se demandèrent-ils surpris.

Et quand ils avancèrent plus près encore, leur étonnement augmenta en trouvant, cramponné dans les branches, un homme presque évanoui.

— Sire Glenan avait les cheveux tout blancs lorsqu'il revint dans son château après une année d'absence. Il y vécut dès lors dans une profonde retraite faisant d'abondantes aumônes, recueillant les infirmes et soignant les malades.

Dans la forêt de Kersinao, on voit encore une vieille croix de pierre, demi-brisée, toute verdie de mousse c'est là, dit-on, qu'il repose à l'emplacement où s'élevait le chêne du miracle.

Une nuit blanche ⁽¹⁾

(Drame familial en un acte)

Par JEAN-SANS-TERRE

PERSONNAGES

LE PAPA, qui s'endort et s'impatiente.

LE BÉBÉ gâté qui crie, pleure et fait des crises.

LA MAMAN, étant absente.

La scène se passe dans la chambre nuptiale des jeunes époux.

SCÈNE UNIQUE

Le PAPA : — se promène à pas rapides dans la chambre en balançant dans ses bras le bébé qui pleure désespérément, il chantonne :

Ah ! ha, ha, ha,

Ah ! ha, ha, ha, ha, ha, haaaaa...

S'il continue, qu'est-ce que je vais faire ? J'ai tout essayé, je lui ai fait chauffer du lait, je l'ai versé dans sa bouteille, j'ai mis un peu de sucre sur sa suce, je l'ai bercé une grosse demi-heure ; depuis tantôt que je le promène dans mes bras... je n'en puis plus !

(Se fâchant) Il y a longtemps que je lui dis : Tu lui donnes des caprices, ma femme, tu passes par ses quatre volontés, tu le prends dans tes bras pour l'endormir, tu te lèves la nuit s'il s'éveille, tu le fais boire quand il lui en prend envie

Ce n'est pas comme ça qu'on élève des enfants...

Je sais bien que chez-nous, je n'ai pas été bercé autant que ça. (Levant les épaules) Elle prétend en connaître plus long que moi.

Le BÉBÉ crie de plus en plus fort.

Le PAPA le secoue un peu rudement, se remet à le balancer dans ses bras, il chante :

C'est la poulette grise
Qui a pondu dans l'église,
Elle a pondu un coco
Pour bébé qui fera dodo
Tantôt.

C'est la poulette blanche
Qui a pondu sous la planche,
Elle a pondu un coco
Pour bébé qui fera dodo,
Tantôt.

Le BÉBÉ se calme, le papa en profite pour le déposer avec mille précautions dans son berceau. Nouveaux cris, nouvelle crise.

Le PAPA : Examinant Bébé :

Il n'est pourtant pas malade ; j'ai pris la peine de faire du feu, de chauffer de l'eau, de lui faire un ponce...

Ah ! non, je sais bien ce qu'il a : Monsieur veut veiller, Monsieur veut se faire promener ! Eh ! bien, moi je ne veux pas veiller, (il baille) je m'endors comme si j'avais veillé huit nuits bout à bout.

Ferme-toi la bouche, mon petit, et dors une bonne fois, ou bien papa va se fâcher. Tiens, fais le beau petit garçon, dors un bon somme, papa va te chanter une petite chanson :

Mon bel ange va dormir,
Dans son nid l'oiseau va se blottir,
Et la rose et le souci
Là-bas dormiront aussi,
La lune qui brille aux cieux
Voit si tu fermes les yeux,
La brise chante au dehors,
Dors, mon petit prince, dors,
Ah ! dors, dors ! ! ! !

Mon ange a-t-il un désir,
Tout pour lui n'est que joie et plaisir :
De jouets il peut changer :
Il a moutons et bergers,
Il a chevaux et soldats,
S'il dort et ne pleure pas
Il aura d'autres trésors,
Dors, mon petit prince, dors,
Ah ! dors, dors ! ! ! !

Mon petit prince au réveil
Recevra les présents du soleil
Qui seront de beaux habits
Brodés d'or et de rubis...

Le BÉBÉ est calme, PAPA est sûr de la victoire, il se penche pour jouir de son triomphe, BÉBÉ le regarde avec deux gros yeux ronds, une moue se dessine au coin des joues, il recommence à pleurer.

Le PAPA reprend Bébé et en le balançant dans ses bras, il parcourt la chambre d'un pas nerveux. Puisque le chant ne l'endort pas, il va essayer de le fatiguer... Devant la glace, il montre à bébé son image : Regarde le beau

(1) Paroles inspirées d'une composition de B.-A. CHA-
IN, *The County Gentleman*, mars 1927.

petit bébé ; dis bonjour, secoue ta petite main.

Le BÉBÉ y prend un plaisir extrême, bien plus que son papa qui comprend que ce n'est pas le moyen de l'endormir. En passant près de la porte, il frappe à la dérobée sur le mur ; il joue au surpris :

Le PAPA : Des quêtoux ? Des quêtoux qui veulent emmener mon petit Pierre ; Non ! Non, allez-vous-en ; je garde petit Pierre, il reste avec son papa. Et pour le garantir contre les voleurs d'enfant, il lui recouvre la tête d'un coin de la couverture. L'enfant reste silencieux. Pour favoriser le sommeil, le papa, assis dans sa chaise capitonnée d'oreillers, le berce doucement, et en cadence, il lui frappe doucement sous la plante des pieds tout en chantant :

Ferre, ferre, pattenon,
Pour aller dimanche à Beaumont.

Ferre, ferre, pattenon,
Pour aller dimanche à Beaumont.

Au moment où le papa le croit endormit, Bébé roidit ses jambes et fait voler les couvertures. Il tend ses mains, les doigts étendus et se met à réchigner.

Le PAPA : joue au bourdon pour le distraire. De son gros doigt, il décrit dans l'air des courbes traîtresses, menaçant, soit le cou, soit les joues, soit le ventre.

BÉBÉ s'amuse follement.

Le PAPA, un peu moins : Trois heures et dix ! Ça n'a pas de bon sens. Dire qu'il y a deux longues heures que je le veille, et il a moins envie de dormir qu'au commencement !

Comme elles sont drôles, les femmes ! Avant de partir, elle m'a dit : Je te laisse petit Pierre, s'il se réveille, tu lui donneras à boire, il va se rendormir tout de suite !

C'est la dernière fois que je le garde, ce braillard-là. Je m'en doutais bien un peu. Elle s'est hâtée de dire : Il n'y a pas de danger qu'il te cause des misères, il n'a jamais pleuré ! Eh bien ! mon gros, tu aurais bien dû pleurer plus souvent, tu pleureras peut-être moins longtemps ce soir !

Il n'y pas de danger qu'elle revienne encore ! Les femmes, ne sont jamais inquiètes ! Ah ! les mères d'aujourd'hui, il faut que ce soit le père qui élève les enfants. Elles ne sont bonnes

que pour les gâter. Mon petit, tu as de la chance, si je prenais soin de toi plus souvent, je t'en ferais passer des caprices ! (un long silence philosophique).

BÉBÉ réchigne et se démène. Le papa chante mollement :

Fais dodo, mignon petit frère,
Fais dodo,
Tu auras du lolo,
Fais dodo !

Les cris de Bébé couvre la voix de papa qui faiblit, il s'endort tellement qu'il cogne des clous, et occupe son refrain en hachures menues.

PAPA, se réveille pour tout de bon. Il est furieux de ses échecs successifs.

Ah ! tu veux pleurer, bien ! tu vas pleurer son saou !

Il donne deux grosses tapes sur le postérieur de Bébé, et le recouche dans son berceau. L'enfant s'agite dans un tremblement nerveux, il crie tellement qu'il vient près d'étouffer...

Le PAPA, placidement regarde la tempête déchaînée, et comme les pleurs augmentent, il s'impatiente, lui donne encore une bonne tape, le recouvre avec soin, borde fortement les couvertures, s'assoie dans sa chaise, et du bout du pied, il berce patiemment.

Le calme renaît, les bercements sont plus lents, le papa s'endort.

On n'entend plus dans la chambre que le ronflement sonore du papa, qui dort, la tête penchée en avant, et les soupirs de plus en plus distancés d'un petit enfant... qui dort, lui aussi.

RIDEAU

ORGUEIL D'ENFANT

Bob a du caractère et ne veut jamais s'avouer embarrassé. L'autre jour, dans une réunion d'enfants, comme un de ses petits camarades lui demandait de réciter la fable *La Cigale et la Fourmi*, Bob s'arrête tout court au troisième vers :

“ Tu ne sais pas la suite, lui dit d'un ton moqueur une petite fille.

— Oh ! si je la sais, mais je veux bien qu'on me la dise tout de même !... ”

Compliments royaux



Si Louis XVI aimait les compliments, il se plaisait aussi à les tourner, et nul comme lui ne sut rendre hommage au mérite par des paroles délicates et appropriées.

Massillon ayant prêché à Versailles, Louis XIV lui dit, après un certain nombre de sermons :

— J'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même.

Ces paroles font à la fois honneur au prédicateur et au roi : l'un a su dire la vérité sans blesser, l'autre l'a comprise jusqu'à en être touché.

A Guillaume de Lamoignon, désigné pour être premier président du Parlement de Paris, Louis XIV dit :

— Si j'avais connu un plus homme de bien et un plus digne sujet, je l'aurais choisi.

Et lorsque Fléchier devint évêque, le roi s'excusa ainsi de ne pas l'avoir nommé plus tôt :

— Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre, si je vous faisais évêque.

A un autre évêque, à Mascaron, venu faire à la cour un dernier sermon, en 1694, il disait :
— Tout vieillit ici, Monsieur, il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit pas.

Lorsque le prince de Condé vint le saluer après la victoire de Senef, le roi l'attendait sur le haut du grand escalier. Le prince, qui souffrait de la goutte, lui cria :

— Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre.

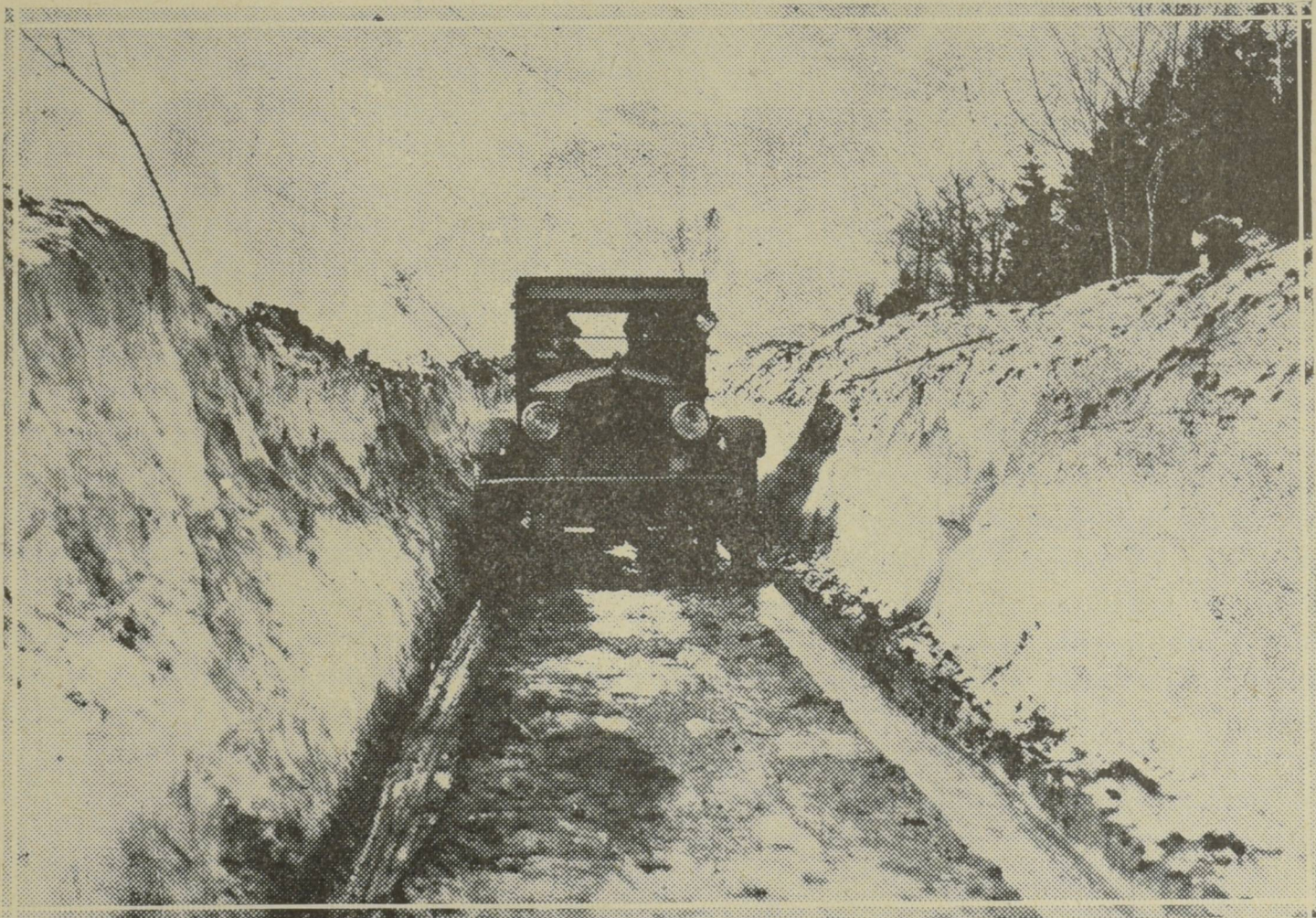
Le roi lui répondit :

— Ne vous pressez pas ; on ne saurait marcher bien vite quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes.

Une fois seulement, le roi se permit de plaisanter :

“ Les plus anciens courtisans, raconte le duc de Lévis, se rappelaient d'avoir entendu faire une plaisanterie à Louis XIV, mais on ne pouvait en citer une autre. C'était quelque temps après avoir fait construire la ménagerie à l'extrémité d'une des branches du canal de Versailles. Il y faisait élever des dindons et allait souvent les visiter dans ses promenades. Un jour qu'il ne les trouva pas en bon état, il fit appeler l'inspecteur, qui avait le titre de capitaine, et lui dit du ton le plus imposant :

“ — Capitaine, si vos dindons ne profitent pas mieux, je vous casserai, et je vous mettrai à la queue de la compagnie.”



BANCS DE NEIGE SUR LA ROUTE DE ST-GERVAIS — Photographie prise le 10 mai 1928.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"LA PENSION LEBLANC"

par M. ROBERT CHOQUETTE

LE chroniqueur a péché déjà contre le talent de M. Robert Choquette. Il s'en excuse humblement. C'était, je pense, à l'été de 1926. Le jeune auteur de passage à Québec avait présenté *A travers les vents*, à l'un de mes camarades. Les poèmes m'échouèrent peu après, à cause de cette chronique à quoi je m'étais engagé. Je les lus, les aimai, les annotai, et ne parvins pas à trouver le loisir d'une étude que je voulais enthousiaste et raisonnée. Depuis Charles Gill, il me semblait, aucun de nos poètes n'avaient marqué une aussi généreuse imagination ni autant de souffle. Et je le voulais dire convenablement, parce qu'on ne doit pas toucher aux vers divins avec le même sans gêne qui est permis pour la prose. Le mieux fut l'ennemi du bien : mes notes sur *A travers les vents* demeurèrent aux feuillets du volume.

L'autre mois, chez M. Louis Carrier, aux *Editions du Mercure*, M. Choquette a donné un roman, *La pension Leblanc*. Je saisis cette occasion d'avouer et d'expié à moitié ma faute.

* * *

Quelque part dans les Laurentides, au *Petit Nord*, il y a le *Lac aux Truites*, qui attire des citadins, à la saison d'été.

La pension Leblanc reçoit ces visiteurs. C'est une maison rurale. La famille Leblanc cultive la terre. Mais sans goût, uniquement pour le pain quotidien. La mère est une seconde femme, laborieuse et acariâtre. Le père, insouciant, fainéante. L'aîné des fils, Rosaire, travaille dans une scierie. Son cadet s'occupe sur la terre paternelle.

Rosaire est le personnage important de *La pension Leblanc*. Une des jolies pensionnaires lui manifeste un intérêt qui émeut tout le village. Marcelle Nantel, séparée de son mari, tête de linotte, mondaine et égoïste, s'amuse de la simplicité de ce beau jeune gars sans caractère, et, par plaisir vain, lui chavire le cœur.

Autour de l'intrigue fort convenablement conduite, M. Choquette décrit la vie d'une région, où, l'été, s'amènent quelques ronds de cuir avec leurs vanités et leurs préjugés.

* * *

M. Choquette compose. Dès les premiers chapitres, le lieu de l'action, le terrain se détermine, les personnages s'y présentent, s'y meuvent, se révèlent. Et toute l'aventure se déroule et se dénoue en trois semaines à peu près.

Pas une scène à faire, un personnage important, une maison pittoresque, ne sont oubliés. Autour de la pension Leblanc, dont tous les hôtes sont décrits à la mesure de leur importance, on aperçoit l'église, le magasin, le bureau de poste, la petite gare, l'hôtel, avec leurs habitants et leurs habitués. M. le curé ; son sacristain ; la demoiselle organiste ; le notaire, maître de chapelle ; Tit-noir, le coq du village ; le médecin, correspondant de *La Presse*, autrefois résidant à Lowell, Mass., sont peints à traits durs, d'un réalisme sans bienveillance.

Les travaux de mœurs sont observés dans leurs moindres détails. Et l'on nous manifeste la vie extérieure du *Petit Nord* par un voyage à la gare, la visite d'un *peddler*, une noce, deux veillées funèbres, un enterrement, une grand-messe du dimanche, la fondation à grand tintamarre d'une filiale de *La Société des Travailleurs*, etc.

Ce volume de trois cents pages est chargé jusqu'aux marges, étoffé, touffu.

* * *

Car le talent de M. Choquette n'a pas de maigreur. Il est magnifique, luxuriant.

L'imagination crée avec vigueur ; l'esprit se distingue par une acuité assez extraordinaire chez un jeune auteur.

Le thé en vrac contient souvent de la poussière, voire même des impuretés.

LE THÉ VERT "SALADA"

**en paquets scellés, est la pureté même.
38c. la ½ lb. seulement.**

C'est une erreur. Elle vient, je pense, de ce que l'auteur procède par touches successives et complète son tableau à coups de détails. Ceux-ci souvent semblent oiseux, mais ils ajoutent vraiment à la sensation de vie réelle.

Non, cet écrivain succombe seulement sous le poids de sa richesse, à certains moments, soit qu'il abuse du procédé ou de son étonnant vocabulaire.

Et M. Choquette, dont la vigueur intellectuelle s'accuse nettement, gagnera, certes, à une discipline plus sévère, à la pratique de la plus rude sobriété. Il n'a pas à craindre la sécheresse. L'abondance de ses dons l'éloigne de cet écueil.

* * *

Enfin, l'observation psychologique n'est pas moins fouillée que le détail de certains intérieurs ou des paysages.

Et ce volume, bien écrit, serait une œuvre artistique d'une très belle venue, s'il n'avait un grave défaut : *il ne s'y trouve aucun personnage sympathique.*

Tout ce qui s'agite dans *La pension Leblanc* est malade de la tête ou du cœur. Personne que l'on puisse estimer, à qui on s'attache.

C'est un défaut organique, dans un roman réaliste.

Car il n'y a de milieu, dans la vie, où ne se rencontre quelque beauté intellectuelle ou morale à admirer.

Et surtout chez les ruraux.

Il semble que M. Choquette n'a pénétré aucun paysan ; qu'il n'a creusé que la rugosité extérieure, n'a touché qu'à l'enveloppe de l'âme, chez ces simples.

LIVRETS AVEC

ANNEAUX POUR

FEUILLETS MOBILES

L'Action Sociale Limitée

103, Ste-Anne, 103

QUEBEC

A les regarder de plus près, avec bienveillance, il eût découvert de quel bon sens et de quelle profondeur réfléchie ils sont capables souvent. Il y a une sagesse populaire qui vaut celle de Platon ! Mistral, Daudet — pour n'en citer que deux — se sont appliqués à la saisir, à la faire goûter.

* * *

Bref, je crois que le pessimisme qui se dégage du roman de M. Choquette gâte cet ouvrage. On sort de la lecture de *La pension Leblanc*, comme d'une promenade sous un ciel plombé, dans une cité ouvrière malpropre ; on se sent triste, accablé.

Aux êtres sains, la vie ne fait pas cette impression.

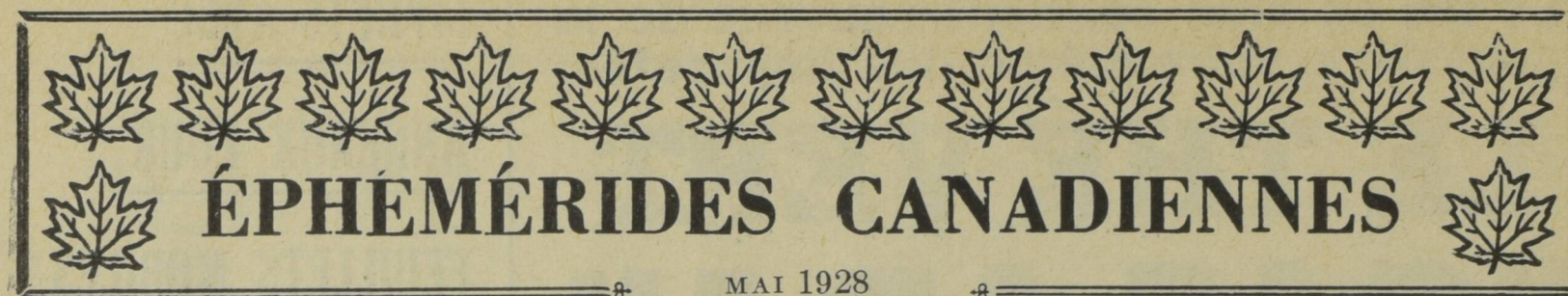
Et M. Choquette, s'il veut atteindre à la perfection artistique, écrire des œuvres de bonne santé, devra voir avec autant de perspicacité les âmes et les choses, mais les voir avec bienveillance.

On aime à la mesure que l'on comprend. Il n'a pas aimé ses personnages. On dirait même qu'il les a tous méprisés. Il n'a certes pas compris ce que la terre nourricière peut fournir de saines réflexions à ses fidèles.

* * *

Au surplus, ce premier roman, je l'ai assez indiqué plus haut, est une œuvre originale, d'une puissance que ne marque pas généralement nos romanciers, et il nous invite à espérer de l'écrivain, — fils d'écrivain, de romancier, — quelque construction littéraire qui fasse le légitime orgueil de notre littérature.

Ferdinand BÉLANGER.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MAI 1928

1 — M. l'abbé Lauréat Boulanger, curé du Sacré-Cœur de Jésus de Québec, est élevé par Rome à la dignité de Prélat de la Maison du Pape.

— La route Montréal-Québec est ouverte aux automobiles.

— Mtre Simon Lapointe, C. R., est élu Bâtonnier du Barreau de Québec.

— M. Georges Maheux, entomologiste en chef du gouvernement de Québec, fait connaître, dans une causerie aux journalistes de notre ville, les ravages causés par la pyrale du maïs, insecte importé d'Europe aux États-Unis vers 1914. Après avoir envahi les champs de maïs de la République voisine, la pyrale a traversé la frontière canadienne en Ontario, en 1920. Elle a fait son apparition dans la province de Québec en 1926. M. Maheux a donné les moyens de combattre ce fléau qui menace de ruiner la culture du blé d'Inde en notre pays.

— La cour civile de Cobourg, Ont., accorde des dommages-intérêts de \$500 à Sir Arthur Currie, ancien commandant du corps expéditionnaire en France, à propos d'un article libelleux paru le 13 juin 1927 dans le *Port Hope Guide*. Sir Currie avait réclamé \$50.000.

3 — La Société symphonique de Québec célèbre le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation par un grand concert donné à l'Auditorium de notre ville avec le concours de Mme Antonio Tremblay, cantatrice, et de Mlle Yvonne Hubert, célèbre pianiste française.

— Le comte de Grunnes et le comte de Montalembert, neveu du célèbre orateur français, sont en visite à Québec.

5 — Sa Sainteté le Pape Pie XI élève à la prélature romaine M. l'abbé Alfred Morisset, curé de St-Joseph de Beauce.

6 — Les Chevaliers de Colomb de Québec ouvrent leur campagne de souscription en faveur de l'Hôpital du Saint-Sacrement de Québec.

— La paroisse du Saint-Cœur de Marie de Québec célèbre solennellement le 10e anniversaire de sa fondation.

9 — Le Conseil catholique de l'Instruction publique de Québec recommande M. l'abbé J.-J. Dubé au poste de principal de l'École normale Laval de Québec, en remplaçant de Mgr T.-G. Rouleau, décédé, et M. l'abbé J.-Alcide Pèlerin au poste de principal de

l'École normale de Nicolet, en remplacement de Mgr G. Courchesne, nommé évêque de Rimouski.

— Le Conseil de l'Instruction publique nomme les membres du Comité qui sera chargé d'appliquer la loi de l'Ordre du Mérite Scolaire, Ordre qui a été créé au cours de la dernière session provinciale. Le Conseil a recommandé la nomination des personnes suivantes pour faire partie de ce Comité :

S. G. Mgr G. Gauthier, administrateur apostolique de Montréal ; S. G. Mgr G. Courchesne, évêque élu de Rimouski ; S. G. Mgr Limoges, évêque de Mont-Laurier ; l'hon. C.-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique ; les honorables juges Guérin et Robidoux, et M. Lionel Bergeron, secrétaire du département catholique de l'Instruction publique.

— Le pont de Saint-Félicien, au Lac St-Jean, bâti en 1909 sur la rivière Ashuapmouchouan, s'écroule en partie par l'élévation des eaux et la débacle. Ce pont avait une longueur de 1100 pieds.

10 — On apprend que M. le chanoine J.-N. Gignac, du chapitre de Québec et président du Conseil de la Propagation de la Foi pour l'est du Canada, actuellement à Rome, vient d'être nommé prélat de sainteté par le Pape Pie XI.

— Le gouvernement provincial de Québec achète l'immeuble des Chevaliers de Colomb, Grande Allée, pour y installer les bureaux de la nouvelle Commission des accidents du travail. Le prix payé serait de \$75,000.

11 — M. l'abbé Philibert Grondin, du diocèse de Québec, est nommé aumônier diocésain de l'Union catholique des cultivateurs.

14 — Les deux avions de l'armée américaine qui tentent d'atteindre l'Île Verte pour aider au décollage du "Bremen", rencontrent beaucoup de difficultés dans leur voyage. Une tempête de neige oblige les aviateurs à atterrir en Nouvelle-Écosse.

15 — La ligne White-Star inaugure un service direct entre Montréal et le Havre. Le vapeur affecté à ce nouveau service sera l'*Albertic*.

16 — Les autorités du Séminaire de Québec décident de construire un autre petit séminaire dans la paroisse du St-Sacrement, chemin Ste-Foy. Le nouvel établissement comprendra un internat et un externat. L'édifice de l'ancien petit séminaire, rue Ste-Famille, servira à recevoir les externes de la partie est de la

ville. Quant aux bâtisses du Petit Séminaire actuel, elles serviront à loger les ecclésiastiques du Grand Séminaire dont le nombre est sans cesse grandissant.

19 — A l'Hôtel-Dieu de Montréal, décède le R. P. Armand Chossegros, S.J., à l'âge de 64 ans. Le défunt, français de naissance, était un écrivain et un poète assez remarquable.

20 — Aujourd'hui s'ouvre à St-Hyacinthe, la convention provinciale des Chevaliers de Colomb.

— Le mécanicien de la compagnie Junkers, Fred Melchior, descendu sur l'Île Verte en parachute, tente vainement de décoller l'avion "Bremen". Comme résultat de cette vaine tentative, le "Bremen" est fortement endommagé. Il faudra maintenant expédier cet avion par bateau.

— On apprend que le service postal aérien entre Rimouski et Montréal, soit une distance de 310 milles, coûtera \$49,500 par année, à raison de deux voyages par semaine.

21 — M. Claude Champagne, jeune musicien de Montréal, actuellement à Paris, gagne le premier prix pour une cantate, dans le concours de musique institué l'an dernier par M. E.-W. Beatty, président du Pacifique Canadien.

22 — Un décret de Rome qui vient de paraître dans les *Acta Apost. Sedis*, change la cathédrale du diocèse de Hamilton. Ce sera désormais

l'église de Saint-Patrice à la place de l'église de l'Immaculée-Conception.

23 — Le premier congrès pédagogique acadien en Nouvelle-Écosse s'ouvre aujourd'hui à West Pubnico, dans le comté de Yarmouth.

— La Shawinigan Water & Power Co. est la

seule soumissionnaire à la vente d'un certain nombre de rapides sur le Saint-Maurice. La Compagnie dépose un million, et fait une enchère de \$25,005, qu'elle devra payer annuellement au gouvernement, outre une royauté de \$1.00 par cheval vapeur. Les pouvoirs d'eau qui viennent d'être vendus pourront développer 300,000 chevaux vapeur.

— Les héros de la traversée de l'Atlantique à bord du "Bremen", le baron Von Huenefeld, le capitaine Koehl et le major Fitzmaurice, arrivent à Québec où ils sont reçus triomphalement. Les trois aviateurs plantent des érables sur la place de l'Hôpital du Saint-Sacrement.

24 — Dans la cathédrale de Rimouski a lieu le sacre de S. G. Mgr Georges Courchesne,

nouvel évêque de ce diocèse. S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, est l'évêque consécrateur, assisté de LL. GG. NN. SS. Ross, évêque de Gaspé, et Omer Plante, auxiliaire à Québec.

Mgr Samuel Langis, vicaire général de Rimouski, donne le sermon.



S. G. MGR GEORGES COURCHESNE, évêque de Rimouski

— Une pluie qui dure depuis le 19 mai et la fonte des neiges font hausser le niveau du lac St-Jean. On craint des dégâts.

— Au Manège militaire de Québec, a lieu la revue annuelle des cadets de la ville, sous la présidence du major général Thacker, C. B. C. M. G. La pluie déluvienne qu'il faisait alors empêche la revue d'avoir lieu en plein air.

25 — La pluie qui dure depuis une semaine fait gonfler toutes les rivières du Lac St-Jean. De grands dégâts sont causés à la Baie St-Paul, à la Malbaie, et aux villages des rives du Lac St-Jean. A l'Anse St-Jean une partie de la falaise, minée par l'eau, s'abat sur le village et détruit plusieurs maisons. Un homme, M. Raoul D'Auteuil, y perd la vie. La rivière Petit Saguenay monte de trente pieds dans l'espace de quelques heures et les eaux emportent plus de vingt ponts et plusieurs maisons. A Beupré, 15,000 cordes de bois de pulpe appartenant à la "Ste-Anne Power Co.", partent à la dérive et vont s'échouer tout le long de la côte. Le niveau du lac St-Jean atteint 21 pieds.

— A sa convention annuelle tenue à Winnipeg, la Société Royale du Canada choisit comme président Mgr Camille Roy, du Séminaire de Québec, en remplacement du professeur F.-A.-Reginald Buller, de Winnipeg, sortant de charge.

— A Hull, sous la présidence de S. G. Mgr G. Forbes, archevêque d'Ottawa, se tient la

5ème journée catholique des anciens retraitants. Près de 600 délégués des ligues d'anciens retraitants de toute la Province, assistent à cette réunion.

28 — L'eau continue à monter au Lac St-Jean, dont le niveau dépasse 24 pieds ce qui ne s'est pas vu depuis quarante ans. Le pont Tâché, qui relie l'île d'Alma à la rive nord du Saguenay, est emporté par le flot. Plusieurs maisons de Roberval sont inondées.

— Les Frères des Écoles Chrétiennes apprennent avec douleur que leur supérieur général, le T. H. Frère Allais-Charles, vient de mourir en Belgique, à l'âge de 70 ans.

— A Québec, décède le colonel Crawford Lindsay, ancien traducteur anglais en chef à l'Assemblée Législative de Québec, à l'âge de 82 ans. Le défunt était le frère de feu Mgr Lionel St-Georges Lindsay, de l'archevêché de Québec.

29 — S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, demande à ses prêtres de réciter à la messe, l'oraison spéciale pour demander la cessation de la pluie.

31 — A l'Hôpital du Saint-Sacrement, de Québec, où elle avait été opérée d'urgence, décède Mme Frank McKenna, chatelaine de Spencer-Wood, fille de S. Ex. l'hon. Narcisse Pérodeau, Lieutenant-Gouverneur de la Province.

— Le Lac St-Jean est au même niveau. La pluie a cessé et on croit que l'inondation a atteint son point culminant.



L' "EMPRESS OF AUSTRALIA", puissant océanique du Pacifique Canadien.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LA PNEUMOKONIOSE

VOILÀ certes un mot baroque.

Il m'est venu à l'esprit ces jours derniers, lorsque les journaux ont publié le récit de l'étrange accident survenu en Allemagne. On n'a pas expliqué comment la chose est arrivée ; mais une usine où l'on fabrique les gaz de guerre dit : " gaz asphyxiants ", a tout à coup laissé échapper une nappe de ces nuages mortels. Une douzaine de civils et de militaires, atteints en pleine sécurité, ont succombé sur le coup. Plus de cent autres ont dû être transportés d'urgence aux hôpitaux ; et si le nombre des victimes n'a pas été plus grand, c'est que la population, affolée, s'est hâtée de s'enfuir.

L'air était devenu irrespirable.

C'est-à-dire que ceux qui y étaient plongés durant une ou deux minutes, mouraient asphyxiés.

* * *

Dans la pneumokoniose, il ne s'agit nullement d'asphyxie aussi brutale ; mais d'une asphyxie lente par rétrécissement du champ respiratoire.

Cette maladie est certes plus répandue qu'on ne pense, quoiqu'on n'en parle pratiquement jamais. Elle atteint ceux qui vivent habituellement dans des endroits où la poussière est abondante.

Tous les citadins en souffrent d'ordinaire à un degré plus ou moins prononcé.

Au vrai, lorsque l'on fait l'autopsie d'un adulte dont la vie s'est surtout écoulée dans les villes, on ne tarde pas à constater, si l'on se donne la peine d'examiner le poumon, que cet organe, au lieu d'être rose, comme il devrait, a une teinte grise plus ou moins caractérisée. Si on le coupe en tranches suffisamment

minces, on ne tarde pas à tomber sur des dépôts noirâtres variant de la grosseur d'une pointe d'épingle à celle d'un pois.

C'est tout simplement de la poussière de charbon.

Nous l'avons respirée en vaquant sans défiance à nos affaires de chaque jour.

* * *

Vous êtes surpris !

Placez-vous sur un point élevé surtout par un de ces jours où le vent est absent, vous verrez les parties basses de la ville comme couvertes d'un nuage. C'est la fumée qui se condense. Elle a été respirée tout le jour par les citadins.

Les ménagères qui font encore leur lavage, savent bien que si elles étendent dehors du linge blanc, elles ne peuvent l'y laisser plusieurs heures sans le retrouver couvert de taches minuscules plus ou moins noires. C'est la fumée de l'atmosphère, les parcelles de charbon, qui après avoir flotté dans les hauteurs tant qu'elles étaient chaudes, ont fini par choir.

Les façades des maisons, surtout lorsqu'elles sont de pierres plutôt pâles, prennent avec les années une teinte sale. Encore un méfait des poussières de l'atmosphère.

Enfin, qui n'a pas remarqué, quand le soleil commence à faire sentir sa chaleur le printemps, comme la neige des villes prend rapidement une teinte grise puis noirâtre, lorsqu'à la campagne elle conserve sa blancheur jusqu'à la fin. C'est que si la neige fond, sous l'influence du soleil, les parcelles de charbon qui y sont constamment tombées au cours de l'hiver, ne fondent point ; il arrive que la neige disparaissant, elles dominent. C'est encore l'œuvre de la fumée, que les citadins ont cependant respirée tout l'hiver.

Et comment s'étonner après cela que les citadins, surtout les plus vieux, portent au fin fond de leurs bronches de petits amas de parcelles charbonneuses qui rétrécissent leur champ respiratoire.

C'est de la pneumokoniose, une affection particulière aux grandes villes ou aux centres où existe de grandes usines.

Mais la pneumokoniose n'est pas seulement due aux poussières de charbon. N'importe quelles autres poussières peuvent la produire ; celles des rues sont du nombre.

Et il y a aussi celle qui est causée par certains métiers qui ne peuvent s'exercer sans le dégagement de poussières. On cherche à y parer par des ventilateurs plus ou moins puissants ; en regardant un peu autour de nous il est possible d'en voir dans beaucoup de fabriques.

Cependant l'ouvrier malgré tout, finit toujours par inhaler une certaine quantité de ces poussières ; parfois, travaillant en plein air, comme dans les mines d'amiante, il ne peut être aussi bien protégé par les ventilateurs. Bref, il y a beaucoup de circonstances où la pneumokoniose est difficile à éviter.

* * *

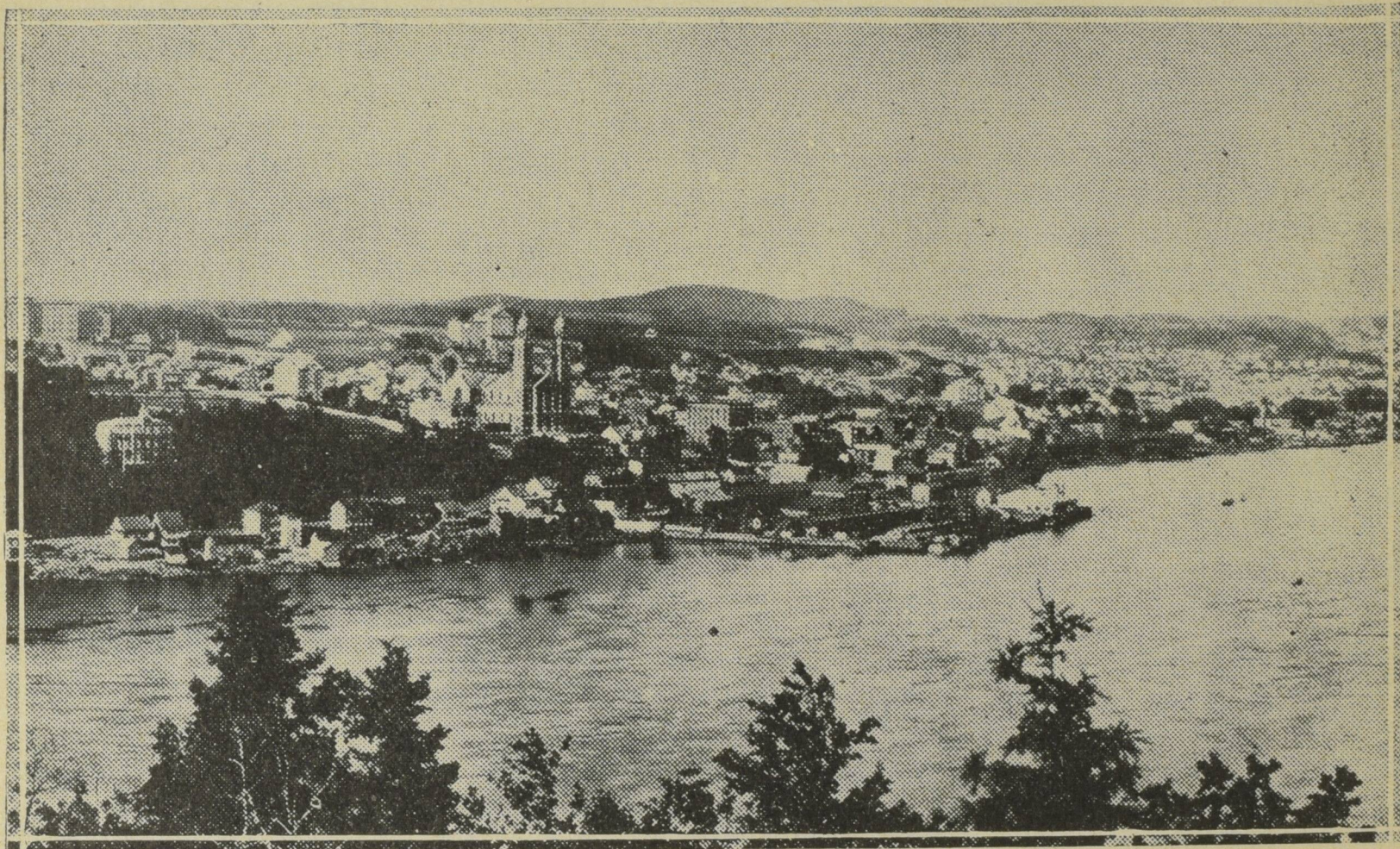
Heureusement, la nature a pourvu aux moyens de défense par une sécrétion particulière qui lubrifie les voies respiratoires, agglutine les poussières, et les expulse ensuite dans des accès d'éternuement ou de toux. Les femmes qui s'occupent de leur ménage, savent si elles crachent et mouchent *noir* après un grand balayage ou un grand époussetage.

Mais il n'en reste pas moins que les poussières pénètrent assez loin pour y rester, et que la pneumokoniose contribue pour sa part au mauvais état général qui résulte de tout rétrécissement du champ respiratoire.

Conclusion : Évitions dans la mesure du possible la poussière.

Lorsque nous ne pouvons y échapper, fermons la bouche, et respirons par le nez ; nous avons plus de chances de l'arrêter au passage avant qu'elle n'ait pénétré dans la profondeur des bronches.

LE VIEUX DOCTEUR.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE CHICOUTIMI

Coin de l'ouvrier

LA CHIMÈRE DE L'ÉGALITÉ

Si vous le voulez bien, nous continuerons le mois prochain notre étude sur l'économie pour nous occuper un peu, ce mois-ci, de la grande nouvelle qui nous vient de Russie, où Satan paraît régner en maître depuis pas mal longtemps déjà.

Et cette grande nouvelle, la voici, telle que les dépêches nous l'ont apprise : Le gouvernement soviétique a décrété que la terre, toutes les terres de la Russie, appartiennent à l'État, qui donnera à qui il voudra des permis d'occupation.

Comment des gens intelligents peuvent-ils avoir foi en pareil système ? c'est ce que je ne puis comprendre. Cette tentative d'égalité dans les biens m'apparaît comme une immense bêtise, le rêve de dangereux utopistes qu'on devrait enfermer dans des asiles d'aliénés.

Cette loi se heurte à une autre loi qu'il n'est pas au pouvoir des soviets de briser, ce qui ne l'empêchera pas d'entasser les ruines et peut-être de conduire aux abîmes la société. Dieu a dit : " Tu ne convoiteras ni la femme ni les biens de ton voisin." Il y a donc un droit de propriété, droit inaliénable, reconnu par le Souverain Maître de tous les biens.

Voici un bien que mes ancêtres m'ont légué, après l'avoir arrosé de leurs sueurs, afin que j'y perpétue le foyer et la famille. Et l'État vient dire que ce bien lui appartient ! Absurde !

On veut, dit-on, l'égalité dans les biens : plus de riches, plus de classes privilégiées. Impossibilité !

Les hommes peuvent bien être égaux en un sens, mais en plusieurs autres ils ne le sont pas, ils ne peuvent l'être. Ils sont égaux, si l'on veut dire par là qu'ils ont tous un corps et une âme immortelle à sauver, et qu'ils portent tous en eux l'image du Dieu créateur, devant qui ils sont tous égaux aussi dans la mort.

Mais là finit l'égalité.

Dans la société, dans le monde, à l'atelier, partout règne et règnera toujours l'inégalité,

pour la bonne raison qu'il y a des gens intelligents et des imbéciles, des canailles et d'honnêtes gens. On ne peut sortir de là. Pour qu'il y eut égalité, il faudrait que tout le monde eût les mêmes talents, les mêmes forces, la même vocation.

En portant une main sacrilège contre l'ordre de choses établi par Dieu même, les soviets poursuivent donc une insaisissable chimère, et c'est toute la société, y compris eux-mêmes, qui répond de leur criminelle folie.

Plus nous examinons l'évangile des soviets, et plus il nous paraît absurde, si absurde même que nous ne pouvons comprendre à distance que tout un peuple puisse s'y soumettre sans révolte.

J'ai le devoir de travailler pour vivre et faire vivre les miens ; mais ce devoir comporte un droit, le droit au salaire. Et donc à la libre disposition de ce salaire.

A quoi me sert de travailler et d'épargner si je ne puis disposer comme je l'entends de mon salaire et de mes économies, si je ne puis rien léguer à mes enfants ?

Si l'on me refuse ce droit, je nie le devoir.

Cette théorie anti-sociale et anti-chrétienne fait cependant des adeptes un peu partout, même au Canada, dit-on. On ne paraît pas comprendre qu'en abolissant le droit de propriété, on fait disparaître tout stimulant au travail. Puisque je ne puis rien posséder, pourquoi travaillerai-je, pourquoi me fatiguer les méninges ? On en arriverait ainsi à la paresse universelle, au marasme, à un état d'abrutissement général.

Et puis que fait-on de la famille dans ce nouveau régime ? On l'ignore. Les enfants sont la propriété de l'État, qui peut les élever à sa guise dans des écoles sans Dieu. Et on décrète l'amour libre. On ravale l'homme au rang des animaux.

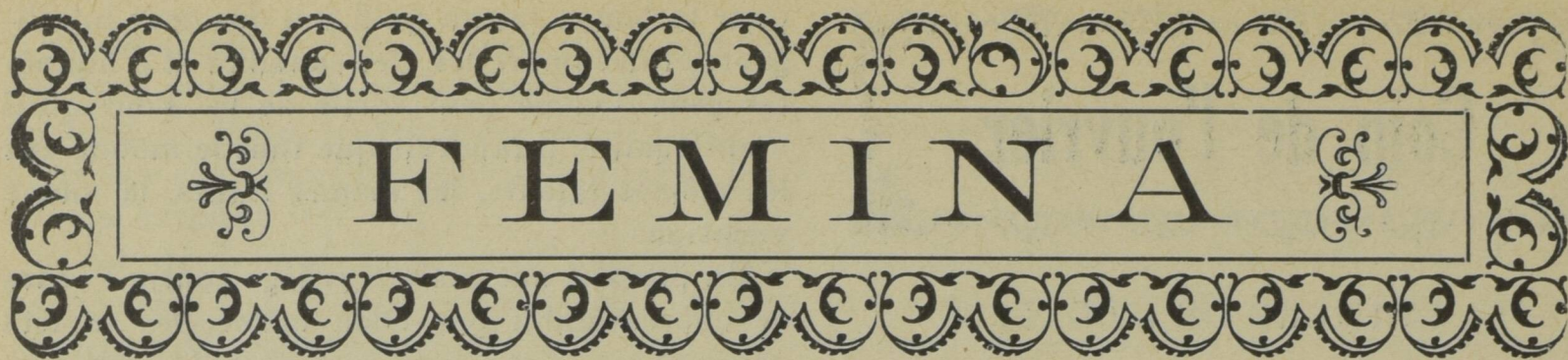
N'avions-nous pas raison de dire en commençant, qu'en Russie Satan règne en maître.

Les soviets promettaient le paradis, ils ont créé un enfer !

Pierre LÉPINE.

Mesurons nos espérances à notre fidélité, car c'est dans la mesure où nous serons fidèles que nous pouvons espérer et que nous recevrons notre récompense.

Mgr CHAPON.



La bonne humeur

LA bonne humeur n'est pas seulement l'œuvre de notre sensibilité ou de notre santé, elle dépend surtout de notre volonté... Un caractère sujet aux sautes d'humeur, capricieux et maussade, se laisse facilement influencer et la moindre contrariété en fait un objet de pitié et de souffrance pour ses proches.

La bonne humeur est un des éléments essentiels de notre hygiène morale, elle s'acquiert comme toutes les autres vertus, par des actes répétés et une surveillance attentive de nos pensées, de nos moindres gestes, elle est le résultat d'un complet empire sur soi-même.

La véritable bonne humeur n'est ni forcée, ni intermittente, elle est sereine et s'entoure d'une atmosphère de paix, de cordialité et de franchise. Qui aurait le courage de se fâcher et de récriminer quand les explications se font loyales, empreintes de bonté et de condescendance?...

La bonne humeur nous chante l'espoir, elle entretient en nous l'enthousiasme, la gaieté, le courage, elle nous défend contre la susceptibilité, les jalousies mesquines et les calculs étroits. Faite de jugement sain et de bon sens, elle n'attend pas des autres plus de services et d'attentions qu'ils n'en peuvent donner; par contre, elle sait reconnaître les sacrifices joyeusement consentis pour elle et ce qui est encore préférable, elle sait s'en souvenir à l'occasion. Sans elle, les menues joies dissimulées ici et là seront gâtées, avec elle, les petites déceptions quotidiennes perdront une grande partie de l'importance que volontiers nous leurs accordons.

Avec la bonne humeur, c'est la bonne entente, la paix, le travail fécond, la prospérité commune, l'épanouissement de la vie... mais cet Idéal ne s'acquiert pas sans difficulté et

sans luttes. Ce n'est pas en une journée que nous arriverons à un résultat pratique. Il faudra pour y parvenir, faire la guerre à nos défauts, à nos désirs, à nos préférences... apprendre à nous occuper des autres malgré notre tristesse ou nos ennuis, montrer bon visage lorsque tout bas nous serions disposées à mordre...

Petit à petit, effort par effort, nous parviendrons à un résultat consolant et nous serons surprises de constater les amitiés franches et spontanées dues à notre bonne humeur et à notre gaieté.

Estimons celles qui ont appris à se vaincre et de toutes nos forces, travaillons à les imiter.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

JEANNINE.— Vous aurez ces patrons en vous adressant à l'administration du journal, département des patrons. Vous voudrez bien inclure dans votre lettre le montant désigné.

Le dernier roman de Jean de la Brète est "La source enchantée". Tous les romans de cet écrivain sont recommandables et peuvent être mis entre toutes les mains. Avez-vous lu "Mon oncle et mon curé"?... Vous aurez ces livres dans nos librairies à un prix modique.

MICHAËL.— J'espère avec vous que les vacances vous seront bienfaisantes. Votre santé devrait bien se trouver d'un séjour prolongé à la campagne loin de toute occupation et de toute contrainte... La solitude vous sera salubre puisque vous l'aimez à condition toutefois de ne pas devenir misanthrope... car alors vous seriez plus malheureux encore.

Je désire avec vous une amélioration sensible dans l'état de votre santé et je serai heureuse d'unir mes prières aux vôtres afin d'obtenir cette faveur.

Je vous remercie pour tout le bien que vous ditez de mon volume, la lecture en est facile

et certes s'il réussit à rendre meilleurs, il peut être classé dans le "Bon lot"... C'est beaucoup.

Au plaisir d'une nouvelle missive m'apportant de bonnes nouvelles?...

Jeanne LE FRANC.

AVIS IMPORTANT

POUR LES ÉTATS-UNIS

A PARTIR DU 10 MAI 1928

Nous avertissons tous nos lecteurs des Etats-Unis, qu'aucune personne (agence de collection ou collecteur particulier) n'est autorisée à percevoir des argents pour la revue "L'APÔTRE", soit pour abonnements nouveaux, soit pour renouvellements d'abonnements. Nous prions donc tous nos abonnés de traiter directement avec notre revue : L'APÔTRE, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Le premier sourire

Quand du petit enfant la pupille incertaine,
Se dégageant enfin des ombres de la nuit,
Commence à distinguer dans la clarté sereine
La forme de l'objet qui se meut et qui luit,

Des flambeaux allumés, la lueur le fascine,
Du hochet qu'on agite, il suit le mouvement ;
Il aime le tapis que la pourpre enlumine,
Et semble à ce qu'il voit réfléchir gravement.

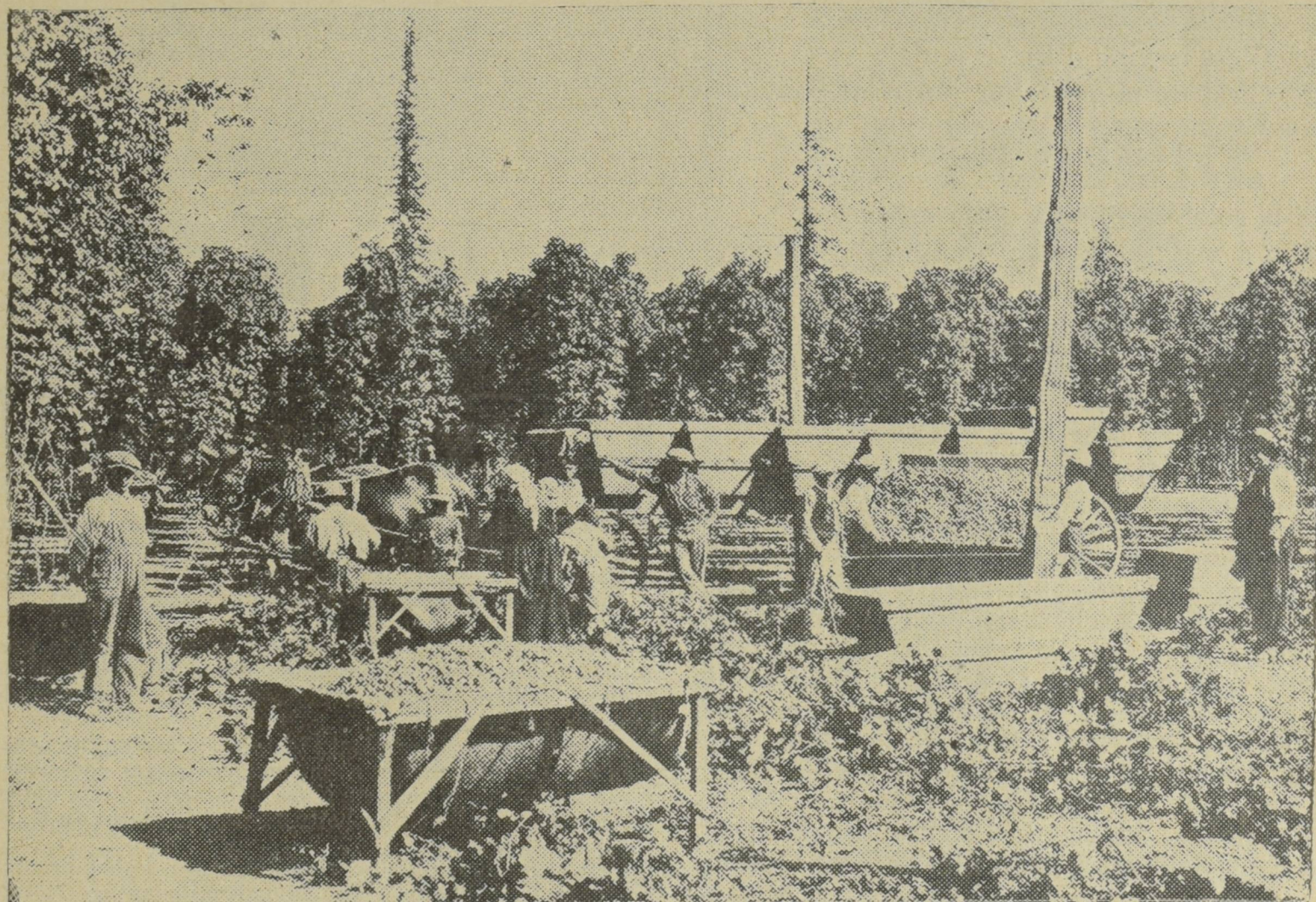
Mais voici que se penche un visage de femme ;
Ce regard qui se voile et brille tour à tour,
Cette bouche qui parle, oh ! cela, c'est une âme !
C'est le rayon d'en haut, c'est la vie et l'amour.

Et le front sérieux doucement s'illumine ;
Dans l'âme de l'enfant, ce regard, cette voix
Ont fait jaillir enfin l'étincelle divine,
Et sa lèvre sourit pour la première fois.

MARIE JENNA.

La pureté d'intention dans la vie spirituelle
trouve le moyen de changer tout en or et de
donner du prix aux choses qui en ont le moins.
C'est un chemin court et facile pour arriver
en peu de temps à une éminente sainteté.

Chanoine PINART.



LA RÉCOLTE DU HOUBLON EN CALIFORNIE

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

DEVINETTES

- 1° C'est la ville d'Eu (d'œufs).
- 2° C'est de ne pas aller jusqu'au bout (aux boues).

RÉBUS GRAPHIQUE

Si la sole était cuite, on la mangerait.

Mot à mot : Si la sol — été — Q — Huis —
Thon — lame — Ange — Raie.

ANAGRAMME

Chien — Niche.

Ont trouvé des solutions partielles : M. A. Tous-saint, 55½, Boisclerc, Québec ; Mlle Maria Drolet, inst., Champigny, près Québec ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; M. Georges Monier, 82, rue du Roi, Québec ; Mlle Blanche Deschênes, 48, des Franciscains, Québec ; M. L.-R. Wagner, 4, rue Ferland, Québec ; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Chemin Ste-Foy, Québec ; R. Frère Antoine, 262, St-François, Québec ; M. Charles-Henri Du-fresne, 391, Richardson, Québec ; Mlle Eugé-nie Viel, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; M. J.-E. Robitaille, 22, rue de l'Eglise, Québec ; M. Chs-Eug. Bellavance, 230, Ste-Thérèse, Québec.

A trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Simone Bruyère, Couvent d'Embrun, Ont., à qui nous avons envoyé un prix.

JEUX D'ESPRIT N° 109

DEVINETTE

Qu'est-ce qui montre les dents au bois ?

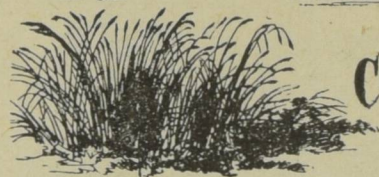
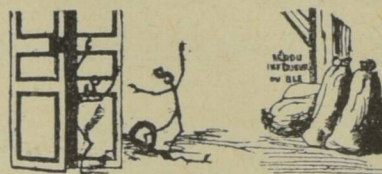
MÉTAGRAME

- Récit imaginaire.
- Assemblage de planches.
- Ce que l'on trouve sur la grève.
- Gros cordage.

QUESTION LITTÉRAIRE

Quel est l'écrivain qui prit le pseudonyme de *Verniettes*, et quel anagramme ses ennemis en tirèrent-ils ?

RÉBUS



LES LIVRES

NOTRE-DAME DE LOURDES. En France et au Sa-guenay. Brochure de 64 pages, publiée par les RR. PP. Capucins, gardiens du Sanctuaire du Lac Bouchette. En vente au *Messager de St-Antoine*, Lac Bouchette.

Cette brochure se divise en deux parties ; dans la première, qui est une reproduction d'une plaquette de la maison Paillart, on donne l'historique du sanctuaire de Lourdes en France.

La seconde partie contient l'histoire du sanctuaire canadien du Lac Bouchette, avec quelques pages consacrées à son fondateur, le regretté abbé Delamarre. Cette notice du sanctuaire du Lac Bouchette est dû à la plume du R. P. Casimir, O.M.Cap.

Cette brochure, bien imprimée et ornée de nombreuses gravures, contribuera à faire connaître davantage Notre-Dame de Lourdes du Saguenay, et à faire affluer plus nombreux les pèlerins qui tous les ans se dirigent vers ce pieux sanctuaire.

LA CROIX... OU LE DRAPEAU ROUGE. Par Henri MORICE, Docteur ès-lettres. Un volume in 8 carré de 216 pages. Prix : 12 francs franco. Chez Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape. Avignon, France.

Avec une maîtrise remarquable, une parfaite connaissance de l'évolution du monde moderne, une logique rigoureuse qui sait interpréter les faits, l'auteur nous montre le communisme pénétrant de son venin tout ce qui fait l'ossature de la société : l'État, les associations et les syndicats, la famille, l'école, l'individu.

Et le recherche des causes d'un tel état de choses l'amène à constater que l'origine du mal redoutable qui nous menace et déjà nous envahit, c'est le développement insensé de l'individualisme, développement issu lui-même du fameux principe de la grande Révolution dont les passions humaines ont à leur profit tiré tout le contenu. Tableau saisissant que celui de la société qu'il nous dépeint et hélas ! sans exagération.

Avec raison il pousse le cri d'alarme, et il n'est que temps de le pousser avec lui. Une seule solution est possible, une seule sera efficace, c'est le retour à l'esprit chrétien : Ou Jésus ou Lénine, ou la croix ou le drapeau rouge. Il n'y a plus aujourd'hui de moyen terme, nous sommes au moment critique où nous touchons aux extrêmes. La leçon que nous donne Moscou est certes assez éloquente. Finira-t-on par la comprendre ? C'est pour y aider que l'auteur a écrit ce livre substantiel, vigoureux et franc.

UNE METHODE DE VIE SPIRITUELLE. Par l'abbé F. NEYEN. Un volume in-8 couronne de 160 pages. Prix : 8 francs. A Avignon, chez Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Le sous-titre de ce captivant ouvrage porte : A une âme de bonne volonté. Les âmes auxquelles s'adresse l'auteur sont les âmes ordinaires, celles dont le plus clair de leurs journées est absorbé par des devoirs d'état, des soucis matériels auxquels elles ne peuvent se soustraire, et qui cependant veulent donner à Dieu et au soin de leur salut une part de leur temps compatible avec leurs occupations.

Ces âmes-là sont légion ; elles constituent le cadre permanent et fondamental de l'armée du Christ, l'ensemble de l'Église militante. Et la plupart d'entre nous en font partie et s'y reconnaissent.

Par ce qu'on vient de lire on comprend la portée pratique et universelle de cet ouvrage. Il ne vise pas à traiter telle situation spéciale, tel cas particulier ; il s'adresse à tous et envisage la pratique de la vie spirituelle dans ce qui la constitue chaque jour et en toutes circonstances. Le point spécial sur lequel il insiste, le titre le fait comprendre : c'est la méthode. En spiritualité comme en tout, le progrès dépend avant tout de la méthode. Sans elle, rien de fixe, rien de stable, rien de durable, rien de définitif. Voilà pourquoi l'auteur s'étend considérablement sur ce point. Rien n'y est laissé à l'imprévu et il fait profiter son lecteur de l'expérience qu'il a acquise au cours d'un ministère long et fécond.

MEMENTO DE VIE SPIRITUELLE. Aux jeunes filles chrétiennes. Par l'abbé Joseph BOUTET, oblat bénédictin. 2e édition. Un volume in-8 couronne de XVIII-398 pages. Broché : 16 fr. A Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Réclamée avec instance, et retardée par suite de diverses difficultés matérielles, la seconde édition de cet excellent livre, paraît enfin ! Les âmes d'élite auxquelles s'adressent ces fortes pages ne pourront que se féliciter de cet involontaire délai, puisqu'il a permis à l'auteur de donner de très précieux développements à son œuvre, laquelle, à présent, offre à la jeunesse féminine de nos divers groupements chrétiens une véritable petite Somme plus encore peut-être qu'un *Memento* de vie spirituelle. Et ce sera tout bénéfice

pour les âmes pieuses qui y puiseront les principes solides, fondés sur la vérité dogmatique hors de laquelle il ne saurait exister de piété digne de ce nom, laquelle ne doit pas être confondue, comme cela arrive trop souvent, avec le sentimentalisme religieux douceâtre autant que stérile.

L'ART D'ETRE HEUREUX. Par l'abbé J. BRUGERETTE. A Paris, chez P. Lethielleux, 10, rue Cassette. Vol. in-8 de 256 pages. Prix : 14 francs franco.

L'homme veut-il ? L'homme peut-il être heureux ?

Telle est la question que pose et résoud l'auteur déjà très connu de *l'Art de Vieillir*, *l'Art de mourir* et des *Enfants que l'on pleure*, dans sa psychologie chrétienne du Bonheur ; il ne prétend pas épuiser le sujet, mais il pense que si imparfaites que soient ces pages, elles ne sont pas de celles qui laissent l'esprit et le cœur vides.

DISCOURS DE MARIAGE. Par l'abbé L. ROUZIC. A Paris, chez P. Lethielleux, 10, rue Cassette. Vol. in-8 de 256 pages. Prix : 13 francs 50.

Ces allocutions de Mariage de M. l'abbé Rouzic sont appelées à rendre de grands services au clergé, elles sont remplies de la plus sûre doctrine, chaque point y est clairement analysé ; une table analytique très détaillée termine l'ouvrage ; en un coup d'œil on la parcourt pour savoir si le sujet cherché s'y trouve.

Les trois opuscules sur le mariage parus précédemment formeront de nombreux matériaux pour allocutions de mariage : *l'Eglise et le Mariage*.— *Dieu et le Mariage*.— *Jésus-Christ et le Mariage*.

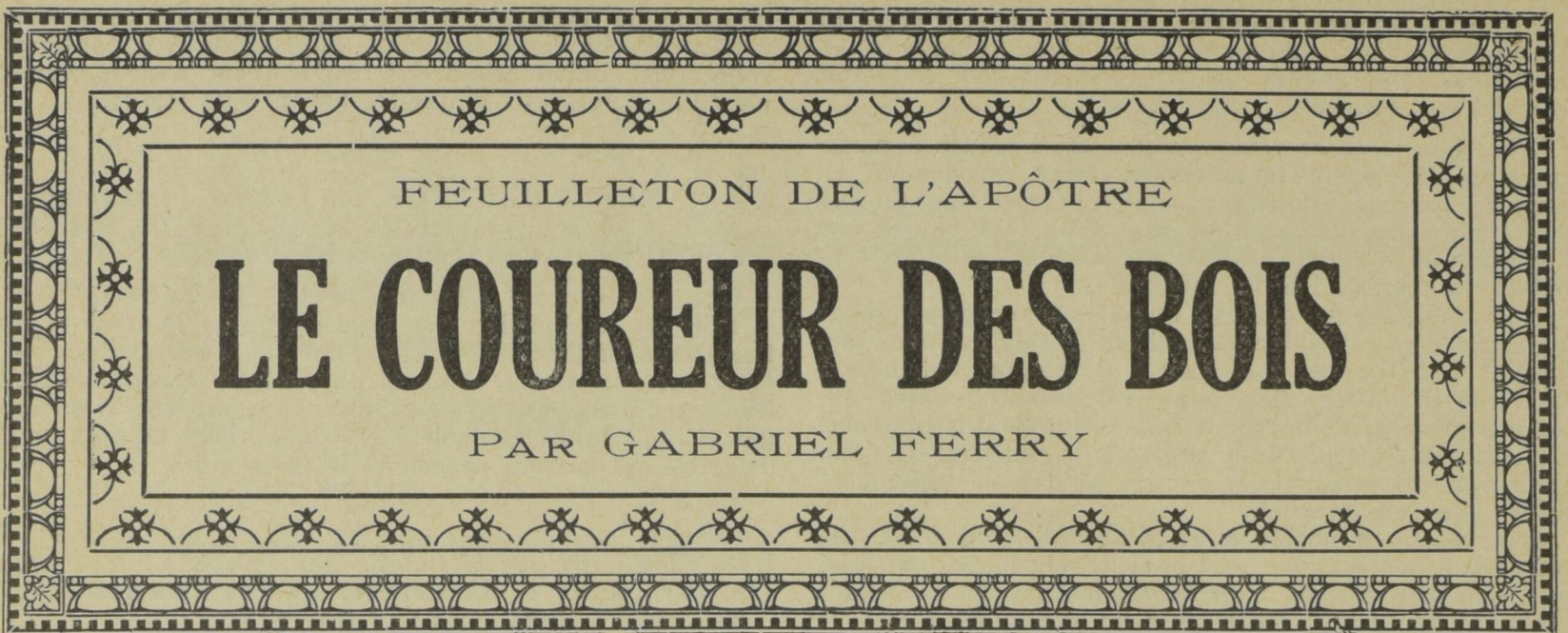
Servez-vous de LA POUDRE A PATE MAGIQUE



dans toutes
vos
cuissons -
Votre succès
est assuré.

Fabriquée en Canada
Ne contient pas
d'alun

LA CIE. E.W. GILLETT LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC



10

CHAPITRE VII

LA CACHE DE L'ILE-AUX-BUFFLES

Le second soir qui suivit les dernières scènes de la chasse aux chevaux sauvages, cinq hommes remontaient le cours de la rivière Rouge, par groupes séparés.

De l'endroit où se trouvaient ces divers personnages, disséminés sur un espace d'environ une demi-lieue, il y avait à peu près un jour de marche jusqu'au val d'Or et une distance, jusqu'au Lac-aux-Bisons, qu'un bon piéton pouvait franchir en deux journées.

Le Rio-Gila, dans le parcours que nous avons indiqué, c'est-à-dire depuis sa sortie des Montagnes-Frumeuses jusqu'à la fourche de la rivière Rouge, traverse les accidents de terrain les plus variés. Tantôt ses eaux bouillonnent et mugissent entre des berges à pic, sur un fond pierreux, où elles forment des *rapides* ou cascades que le chasseur et l'Indien peuvent seuls franchir dans leur canot d'écorce ou de peau de buffles ; tantôt elles coulent, calmes et profondes, entre deux rives basses couvertes d'herbes si hautes, qu'on ne peut y deviner la présence du bison ou de l'ours gris qu'aux ondulations que ces animaux impriment aux tiges qui les cachent.

Dans d'autres endroits, entre les rives sablonneuses, le fleuve caresse en passant des îles verdoyantes, espèces d'oasis impénétrables, tant les vignes vierges, les mousses espagnoles s'enlacent fortement à la végétation, qui semble s'être réfugiée tout entière au milieu des eaux ; plus loin, ses eaux dormantes semblent se plaire à couler lentement sous les voûtes que forment en se joignant les arbres des deux rives. Ces berceaux répandent en effet sur le fleuve une ombre épaisse et fraîche qui fait oublier la chaleur des plaines embrasées par le soleil.

Les personnages les plus éloignés du Lac-aux-Bisons n'étaient que deux, et ils remontaient le fleuve dans un léger canot d'écorces de bouleau cousues ensemble avec des fibres de sapin et calfatées avec la résine du même arbre. Ce canot, tout

fragile qu'il semblait être, n'en était pas moins si pesamment chargé que son bord dépassait à peine le niveau de l'eau.

Le poids que portait la frêle embarcation ne l'empêchait pas, sous l'impulsion donnée par les rameurs, de remonter assez rapidement le cours du fleuve.

Les objets que contenait le canot étaient des plus variés : c'étaient des selles de chevaux, des vêtements divers, des couvertures de toutes couleurs, des ballots, et de petites caisses de fabrication européenne, enfin des sabres, des couteaux et environ une demi-douzaine de carabines de différentes longueurs.

Sans le costume particulier et la physionomie sinistre des deux rameurs, que quelques mots vont faire connaître, on aurait pu les prendre pour des honnêtes marchands ambulants qui se hasardaient, sur la foi d'un sauf-conduit, à venir trafiquer avec les tribus indiennes du désert.

L'un était un vieillard à cheveux gris, l'autre un jeune homme à la longue chevelure, noire comme le jais. Quand nous aurons dit qu'ils portaient la coiffure distinctive des Indiens Papagos, on nommera Main-Rouge et Sang-Mêlé, dont on a sans doute reconnu le déguisement lors de leur apparition soudaine dans les bois, le soir où don Augustin Pena se rendait avec sa fille et le sénateur à la chasse aux chevaux sauvages.

Après le coup hardi dont le résultat avait été la spoliation et la mort du marchand du préside, ainsi que l'a raconté le chasseur de bisons, l'alarme s'était répandue dans le pays. Pour échapper aux recherches, les deux bandits avaient adopté le déguisement sous lequel ils rencontrèrent la cavalcade. Le hasard qui avait fait retarder de quinze jours le départ de l'hacendero fut donc seul cause de cette fâcheuse rencontre.

L'homme marche à tâtons ; pour lui, l'avenir est couvert de nuages. Sait-il ce dont il faut se réjouir ou s'affliger ? Combien d'orages éclatent après un beau matin ? Combien d'orages aussi au début d'une journée, au soir de laquelle le soleil se couche radieux dans un ciel pur !

Le métis, toutefois, le lecteur ne l'ignore pas, n'avait pu voir Rosarita sans ressentir l'impression que sa beauté causait habituellement, et sans désirer de la revoir. Il l'avait suivie jusqu'au Lac-aux-Bisons, et c'était pour l'enlever, en dépit de son nombreux cortège, que nous le trouvons gagnant les Montagnes-Brumeuses, près desquelles il connaissait la présence d'un fort parti de guerriers apaches.

Les deux pirates du désert n'étaient pas seulement redoutable à cause de leur courage et de leur adresse. On les a vus faire en quelques heures ce qu'avaient tenté vainement les Indiens autour de l'île flottante pendant un jour et une nuit, c'est-à-dire réduire à l'impuissance la plus absolue les deux meilleures carabines peut-être du désert, après eux. Ils étaient non moins à craindre et par leur incessante activité, et par la rapidité et la spontanéité de leurs mouvements, qu'on aurait dit être ceux des oiseaux de proie que leur vol transporte en un clin d'œil de l'un à l'autre horizon.

Tandis que tous deux se courbaient sur l'aviron, le canot remontait rapidement un espace où la rivière coulait entre une succession presque non interrompue de petites collines vertes, que, dans nos pays d'Europe, on aurait prises pour des tas de foin récemment fauchés.

L'œil fauve et inquiet du vieux renégat blanc errait d'une rive du fleuve à l'autre, interrogeant avec sollicitude le plus petit accident de terrain, et se reportant ensuite avec une avide sollicitude sur la cargaison du canot.

— Eh bien ! vieux coquin, dit le métis dans un moment où, pour redresser la marche de la barque Main-Rouge *nageait* seul, apercevez-vous à l'horizon quelque signe suspect ?

— Je ne vois que votre folie, répondit l'Américain d'un ton chagrin, et quant au nom que vous vous plaisez à me donner, je ne vois que votre stupide orgueil. Qu'est-ce que c'est que le fils d'un chien ? un chien. Et le fils d'un coquin ?

— L'image de son père, répliqua Sang-Mêlé. Mais vous êtes plus coquin que votre fils, parce que vous avez commencé à l'être bien avant lui.

— Je n'en sais rien, fils d'un renégat blanc et d'une louve indienne, s'écria Main-Rouge avec colère. Quand vous aurez mon âge... Mais vous n'y arriverez jamais.

Sang-Mêlé était de bonne humeur ce jour-là, et il ne fit que sourire des injures et de la sombre prédiction de son père.

— Oui, disait ce dernier, quand le cheval blanc et le cerf sont amoureux, la prudence les abandonne.

— Ne pourriez-vous pas comparer votre fils à quelque animal plus noble ? dit le métis avec un hautain sourire.

— Qu'importe ? Nous avons deux fois retrouvé les traces du Comanche près des nôtres, et, au lieu de suivre les siennes à notre tour, l'impatience de vous emparer d'un joujou, de cette petite colombe blanche, vous fait négliger toute espèce de précaution. C'est moi qui vous le dis, ceux qui dans le

désert ne suivent pas les avis qu'ils trouvent imprimés sur le sol n'arrivent jamais à la vieillesse.

— Témoin tant de trappeurs, de voyageurs et d'Indiens, qui n'ont pas vu ou ont dédaigné vos traces. Mais silence à ce sujet, vieillard ; tout ce qui aura pour résultat de me blâmer de chercher à satisfaire au plus vite la soif d'amour que m'inspire ce nuage blanc, ce flocon de neige, ce nénufar du lac, sonne mal à mon oreille, sachez-le.

En disant ces mots, les yeux du métis jetaient des flammes comme ceux du tigre, quand la brise lui apporte sur ses ailes chaudes les mystérieuses émanations de la tigresse.

Le père se tut, et tous deux continuèrent à ramer en silence.

Une des îles dont les cours de la rivière était parsemé s'allongeait au loin sur l'eau, comme un oiseau marin endormi.

C'était celle qu'on appelait l'Île-aux-Buffles.

A quelque distance des deux pirates, et caché par les vertes ondulations de la rive droite, un homme marchait seul, de ce pas élastique et nerveux qui n'appartient qu'à l'Indien, et qu'on peut comparer à notre pas gymnastique porté à sa dernière perfection.

C'était le jeune Comanche, Rayon-Brûlant, qui suivait seul le sentier de la guerre.

Le loyal jeune homme avait à cœur de venger son honneur, qu'il regardait comme entaché depuis le meurtre des blancs qui s'étaient fiés à sa parole, et il accomplissait seul une de ces prouesses aventureuses que semblent avoir ressuscitées des anciens temps les chevaliers errants du désert.

A l'endroit où il était parvenu, un coude formé par la rivière lui cachait le canot qui en remontait le cours. L'Indien s'approcha de la rive, fit un paquet de ses munitions, qu'il enveloppa dans son manteau de peau de buffle. A l'aide de courroies passées sous le menton, il assujettit solidement sur sa tête ce paquet, au-dessus duquel il avait lié sa carabine, et il entra doucement dans la rivière, qu'il fendit d'un bras vigoureux.

Quelques minutes après, il prenait terre sur la rive gauche. Profitant avec une adresse infinie de tous les abris, de toutes les inégalités du terrain, le Comanche, invisible aux deux bandits, se mit bientôt en ligne droite avec eux, puis les dépassa, et gagna l'endroit de la rive qui faisait face à l'Île-aux-Buffles.

Les accidents de la rivière Rouge lui semblaient familiers ; car, sans hésiter, sans chercher un instant, il trouva le gué qui conduisait de la rive à l'île, dans laquelle il aborda bientôt sous les saules qui en ombrageaient les bords. Là, caché sur la pointe contre laquelle se brisait le courant de la rivière, il disparut, et l'œil le plus exercé eût en vain cherché à le découvrir.

Main-Rouge et Sang-Mêlé dirigeaient évidemment leur canot vers l'Île-aux-Buffles, où ils ne tardèrent pas à s'arrêter, à peu près au centre. Rayon-Brûlant n'avait pas perdu un seul de leurs mouvements. Il les vit amarrer leur canot et prendre terre, après avoir eu la précaution de tendre une

couverture de laine à l'endroit que leurs pas allaient fouler.

Une petite clairière, tapissée d'un gazon fin et serré, s'ouvrait devant eux, et, à l'aide d'autres couvertures dont ils étaient abondamment pourvus, ils couvrirent d'un vaste et moelleux tapis presque toute sa surface.

Un homme qui n'eût pas connu tous les incidents de la vie du désert eût été fort intrigué par ces mystérieux préparatifs. Mais l'Indien savait ce qu'allaient faire les deux pirates, et il cessa de les observer pour songer à se cacher mieux lui-même jusqu'au moment de leur départ.

L'île-aux-Buffes paraissait si complètement déserte qu'à peine les deux bandits daignèrent-ils jeter un regard autour d'eux, et ce ne fut que par pur acquit de conscience qu'ils semblèrent prendre cette simple précaution.

Les buissons qui environnaient la petite clairière furent également mis sous l'abri de plusieurs couvertures, de manière à éviter que les deux pirates n'en froissassent les branches dans leurs allées et venues. Alors Main-Rouge traça avec son couteau, sur la partie de la clairière restée découverte, un cercle d'environ un pied et demi de diamètre, et à l'aide d'une bêche dont il s'était muni, il enleva adroitement la motte entière de gazon comprise dans ce cercle, et la déposa soigneusement sur l'une des couvertures.

Sang-Mélé, armé d'une pioche, vint ensuite seconder son père, et tous deux commencèrent à creuser le rond mis à découvert, ayant soin de déposer chaque pelletée de terre qu'ils en retiraient sur un cuir de buffle à côté d'eux.

Lorsqu'ils eurent atteint une profondeur d'environ quatre pieds, ils s'occupèrent à évider le trou circulairement, afin de lui donner la forme intérieure d'un dé à coudre. Ce travail leur demanda quelque heures, au bout desquelles ils se trouvèrent avoir pratiqué une espèce de *silo* comme ceux des Arabes.

Pendant ce temps la cargaison du canot avait été soigneusement exposée au soleil pour en chasser toute l'humidité. Les deux bandits l'eurent bientôt enfouie dans la cache qu'ils venaient de terminer. Le tout fut recouvert d'un cuir épais, puis de branche et d'herbes sèches, et cela fait, comme les fossoyeurs qui rejettent la terre sur la bière, Main-Rouge et son fils se mirent à combler la partie supérieure du trou, restée vide.

Lorsque la terre, fortement foulée sous leurs pieds, s'éleva jusqu'à la hauteur de l'orifice, l'un des deux pirates l'imbiba d'eau, afin de lui ôter l'odeur de terre fraîche qui aurait pu exciter les bêtes carnassières à y fouiller. Ils replacèrent ensuite avec le plus grand soin la motte de gazon, comme elle était quelques heures auparavant.

— Eh bien ! Sang-Mélé, dit le vieux renégat, tout en redressant avec le plus grand soin de ses deux mains les moindres herbes foulées et froissées dans le cours de leur opération, croyez-vous que cette cache soit bien pratiquée et que notre butin soit en sûreté ?

— Je l'espère, du moins, dit le métis en relevant les couvertures à mesure qu'ils les avaient traversées pour regagner leur canot.

Il ne restait qu'une chose à faire pour compléter l'opération : c'était de se débarrasser des débris de terre dont les marchandises occupaient la place. Enveloppés dans le cuir de buffle sur lequel ils avaient été jetés, ils furent portés dans le canot, et quand les rameurs eurent gagné le milieu de la rivière, l'eau engloutit avec ces débris les derniers indices qui auraient pu trahir le passage de l'homme, dont nulle trace ne restait ni sur les rives ni sur la clairière.

Tels sont les magasins que les trappeurs, les Indiens et les marchands pratiquent dans le désert pour mettre en sûreté leurs biens, leur butin ou leurs marchandises.

Nous avons pensé que les détails très peu connus dans lesquels nous venons d'entrer seraient peut-être agréables au lecteur : aussi nous sommes-nous empressés de les consigner ici.

Le canot des deux pirates, allégé de tout le poids qui le surchargeait, remonta bientôt avec rapidité le courant de la rivière, dans la direction des Montagnes-Brumeuses. Là, trois jours après, Bois-Rosé devait signaler son apparition, et Baraja apercevoir les deux bandits dans le même canot, puis, les retrouver le soir de ce troisième jour, où grâce au métis, sa mort avait été retardée de quelques jours.

— Bon ! dit le jeune Comanche quand son œil de lynx n'aperçut plus les deux navigateurs, leur âme est enfouie là : ils y reviendront sous peu.

Alors le guerrier indien traversa de nouveau la rivière, reprit le chemin qu'il avait suivi ; puis, au bout d'une demi-heure de marche environ, il arriva dans un ravin au fond duquel était attaché un agile et vigoureux coursier, qui hannit à l'approche de son maître.

Rayon-Brûlant le flatta de la main, s'élança sur son dos et partit au galop. Tout à coup le cheval et le cavalier s'arrêtèrent ; tous deux se mirent à flairer le vent comme deux limiers bien dressés. Ce n'était rien : deux hommes isolés étaient seuls visibles dans le lointain.

Nous avons parlé de cinq personnages en commençant ce chapitre : ce sont les deux derniers que nous retrouvons en finissant.

Les deux hommes avaient aperçu, de leur côté, l'Indien et le cheval.

— Wilson ! dit l'un d'eux, qui dessinait.

— Sir ! répondit l'Américain.

— Voici cette fois quelque chose qui vous regarde, si je ne me trompe.

Et sir Frederick qui payait pour ne pas s'occuper de tous les menus dangers du désert, ne songea plus qu'au point de vue qu'il était en train de dessiner.

Les manœuvres de l'Américain et du Comanche, pour s'aborder mutuellement, témoignèrent quel est le degré de confiance qui préside aux relations de la vie sauvage. Wilson, en faisant signe de la main qu'il voulait entrer en conférence amicale, se jeta dans un creux de terrain que sa tête dépassait seule.

Touché de ce procédé, l'Indien descendit de cheval, se cacha presque tout entier derrière lui et, le poussant en avant sans qu'on pût voir de sa personne que le sommet de sa tête et sa carabine braquée sur sa selle, comme un fusil de rempart, il avança vers l'Américain. L'Anglais dessinait toujours.

Enfin, quand l'Indien et le blanc, après avoir échangé quelques mots préliminaires furent convaincus que l'un ne voulait pas égorger l'autre, ils rejetèrent leur carabine sur leur épaule ; le premier sortit de son trou, le second remonta sur son cheval et tous deux se touchèrent la main.

— A quelle tribu appartient mon jeune ami ? demanda Wilson.

— A la nation des Comanches, et il va rejoindre ses frères pour les mener sur la trace d'un ennemi. Que fait mon frère blanc dans le désert ?

— Je n'en sais rien.

Et comme l'Indien souriait d'un air incrédule :

— Nous nous promenons, mon cher, dit sir Frederick.

— Les terrains de chasse de Main-Rouge, de Sang-Mélé et des Apaches sont pleins de dangers, dit gravement l'Indien.

— Cela ne me regarde pas ; parlez-en à Wilson.

— Ceux-là ou d'autre, reprit flegmatiquement le Yankee.

— Mes frères sont avertis.

Cela dit, l'Indien rompit la conférence et partit au galop. Wanderer suivit de l'œil le guerrier bondissant dans le désert sur son coursier sauvage et fougueux comme lui, enivrés tous deux du bonheur de sentir siffler à leurs oreilles ce vent libre comme eux ; spectacle imposant et poétique qui ne peut être comparé qu'à celui d'un navire voguant à pleines voiles en fendant l'immensité de l'Océan.

Maintenant que nous avons comblé les lacunes du passé, il est temps de se retourner vers Pepe et le Canadien, au val d'Or.

CHAPITRE VIII

LES AMES EN PEINE

Il ne restait au ciel nulle trace de l'orage qui avait grondé toute la nuit dont fut suivie la disparition de Fabian ; mais la terre en portait encore l'empreinte. La pluie avait battu, foulé, égalisé le sol ; tout trace humaine avait disparu, et des voix muettes la veille chantaient dans les montagnes : c'étaient des cascades fangeuses, des torrents bourbeux qui roulaient dans la plaine le limon, les herbes sèches et les arbustes souillés, arrachés au flanc des rochers.

Au-dessus de ces scènes de désolation, car ces flots jaunes baignaient des cadavres d'Indiens étendus sur la terre, le soleil brillait dans un ciel limpide comme d'habitude.

Un homme, la tête courbée, sur la face énergique duquel la douleur semblait en une nuit avoir creusé des rides profondes comme les crevasses ouvertes par l'orage au pied des Montagnes-Brumeuses, était

assis seul sur un quartier de roc, près de la pyramide du Sépulcre. Ses cheveux gris flottaient autour de ses joues, dont le hâle avait pâli ; il paraissait ne pas s'apercevoir des rayons de feu qui tombaient sur son front nu.

C'était le pauvre chasseur canadien.

Sa force d'âme habituelle, ébranlée déjà par ses angoisses précédentes au sujet de Fabian, semblait avoir disparu tout à coup sous ce dernier choc. Il était immobile et sans regards ; le désespoir était arrivé chez lui au dernier période, celui où il devient muet. Mais aussi, dans un cœur fortement trempé, c'est le moment qui précède le réveil de l'énergie. Il reste bien longtemps plongé dans cette torpeur, car les torrents formés subitement par la pluie de la nuit avaient cessé d'abord de mugir, puis avaient murmuré doucement et enfin s'étaient tus ; Bois-Rosé n'avait pas encore changé d'attitude.

Cependant, semblable à l'homme qui se réveille après une longue léthargie, le vieux coureur des bois releva lentement la tête. Son bras s'allongea machinalement autour de lui, sa main s'ouvrit comme pour chercher et saisir son arme de prédilection ; mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide.

Ce fut le premier choc qui le rappela à la vie extérieure ; il se souvint ; puis il leva vers le ciel ses deux bras désarmés.

En ce moment, un homme tournait la chaîne de rochers dont il a été si souvent question, et se montra ; Bois-Rosé le vit, tressaillit, et sa physionomie s'éclaira d'un pâle éclair de joie.

C'était Pepe. Le visage d'un ami n'est-il pas comme un reflet de la Providence qui veille ?

Un nuage sombre couvrait aussi le front du chasseur espagnol, d'ordinaire si insouciant. Un rapide regard jeté sur son vieux compagnon le rassura, car Bois-Rosé venait vers lui. Le front de Pepe s'éclaircit ; il sentit que le chêne plongeait de trop profondes racines dans la terre pour tomber encore, et il se réjouit de le trouver affermi.

Au temps jadis, un robuste et vaillant chevalier, presque écrasé dans son armure par la chute d'un créneau ou le choc d'une hache d'armes, avait de ces moments d'étourdissement et de défaillance, semblables à ceux qu'avait traversés le Canadien, et Bois-Rosé venait de se réveiller comme le chevalier.

— Rien ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Rien, répondit d'un ton ferme le miquelet, qui, d'après la contenance du chasseur, laissa résolument de côté toute consolation banale ; mais nous trouverons.

— C'est ce que je me dis. Trouvons donc.

Le nom de Fabian ne fut prononcé ni de part ni d'autre quoique son souvenir débordât du cœur de chacun d'eux.

Cependant Pepe voulut éprouver le retour de son compagnon à l'énergie. C'était seulement en calculant froidement leurs chances, en réunissant deux intelligences que la douleur n'obscurcit pas, que la réussite les attendait, et Pepe mit impitoyablement

le doigt sur la plaie vive pour s'assurer de la force du patient.

— Il est mort ou vivant, dit-il en regardant fixement le Canadien ; dans l'un ou l'autre cas, nous devons le retrouver.

Le patient ne tressaillit pas.

— C'est mon avis, répondit-il froidement, tant la réaction s'était faite complète. Si je le retrouve mort, je me tueraï ; si je le retrouve vivant, je vivrai. Dans l'un ou l'autre cas, je n'aurai pas longtemps à souffrir.

— Bien, dit Pepe tout en faisant ses réserves en secret et en comptant sur les bienfaits du temps, qui cicatrise toutes les douleurs, quoi qu'en disent les poètes, les poètes lakistes s'entend, qui seuls chantent les incurables douleurs. Voyons, ajouta-t-il, maintenant il nous faut reprendre de nouveau la direction dans laquelle s'est enfui ce coquin de Sang-Mêlé, qui est plus près qu'il ne le pense d'avoir mon couteau ou le vôtre en pleine poitrine ; car je tiens plus que jamais à me passer cette fantaisie.

— Essayons d'abord de retrouver ici quelque empreinte qui puisse nous expliquer comment Fabian est tombé dans les mains des Indiens, répliqua Bois-Rosé. Tenez, Pepe, vous reconnaissez comme moi cette pierre plate pour une de celles qui nous servaient de rempart là-haut. C'est donc dans une lutte corps à corps qu'elle a été précipitée en bas ; et soit qu'ils fussent debout ou couchés, les deux combattants ont dû rouler avec elle.

— C'est presque certain, et je vais aller voir sur la plateforme s'il est possible de nous assurer la position dans laquelle la lutte a eu lieu. Vous concevez que c'est important. Tombant en bas, la tête la première, ce qui est infaillible quand on est debout et que le pied vous manque, donc Fabian se serait brisé le crâne ; en roulant couché et enlacé à son ennemi, il en aura été quitte pour quelques contusions.

Pepe allait grimper le long des flancs de la pyramide quand Bois-Rosé le retint.

— Doucement, lui dit-il ; montons tous deux sans nous accrocher aux buissons, s'il est possible ; j'ai mes idées à cet égard et examinons-en soigneusement les branches et les tiges.

Les deux chasseurs commencèrent donc leur ascension en observant avec attention les moindres indices. Ils n'eurent pas besoin de monter au delà de quelques pieds. Comme l'avait espéré Bois-Rosé, l'inspection des buissons leur apprit ce qu'ils désiraient savoir.

— Voyez-vous, dit le Canadien en montrant deux buissons qui croissaient au même niveau sur le flanc de l'éminence, à une distance d'environ un mètre de l'autre, ces petites branches brisées sur les deux buissons prouvent que c'est un corps de cette longueur au moins qui les a froissées dans sa chute. Il est évident que les deux combattants ont roulé transversalement. Tenez voici un trou qui a contenu un caillou, il y a vingt-quatre heures ; la pointe en était sans doute saillante, et les deux corps, en pesant sur son extrémité, l'auront arraché de terre. Nous retrouverons ce caillou, je gage.

— C'est inutile, répondit Pepe. Il est certain pour moi, comme pour vous, que don Fabian n'est pas tombé la tête la première ; donc il vit.

— Oui, mais prisonnier, et de quels ennemis !

— L'essentiel est qu'il vive ; ne sommes-nous pas là ?

— Oh ! s'écria Bois-Rosé en étouffant un frémissement d'horreur, dans quel endroit le poteau du supplice va-t-il s'élever pour lui ?

— Vous y étiez, Bois-Rosé, un jour, et...

— Vous m'en avez arraché, je comprends ; nous l'en arracherons aussi.

— L'essentiel est qu'il vive, vous dis-je.

Bois-Rosé accepta cette consolation, car il n'y avait rien dont il ne se sentit capable pour délivrer Fabian.

— Ce point vérifié, voyons...

Le Canadien interrompit Pepe en lui serrant le bras avec une force à le lui briser.

— Le point est douteux, s'écria-t-il, comme frappé d'une lumière soudaine. Où sont les cadavres des Indiens que nous avons tués ? dans ce gouffre sans doute ; qui vous dit que celui de Fabian n'y est pas avec les leurs ?

— Et depuis quand ces chiens d'Indiens, ce métis damné surtout, auraient-ils tant de sollicitude pour les cadavres de leurs ennemis ! Les coquins ont sans doute soustrait leurs morts aux profanations des vivants, c'est leur habitude. Non, non ; si don Fabian était mort, nous l'aurions retrouvé ici avec sa chevelure de moins. Soyez sûr que le métis a son plan pour avoir si brusquement levé le siège. Il sait que don Fabian connaît le gîte du trésor que j'avais si heureusement caché, et sa vie sera précieuse au bandit jusqu'à ce qu'il lui en ait révélé l'emplacement.

Le raisonnement de Pepe était loin d'être dénué de vraisemblance, et le Canadien fut heureux de l'accepter comme infaillible. Cependant un indice alarmant vint tout à coup le détruire presque entier.

Bois-Rosé s'était avancé vers le gouffre où s'engloutissait la cascade. Il cherchait inutilement sur les bords des traces humaines que la pluie avait effacées en fouettant le sol, quand un objet attira soudain ses regards. Il se baissa précipitamment et le montra d'un air sombre à l'Espagnol. C'était le couteau de Fabian. L'eau du ciel ne l'avait pas si bien lavé qu'il ne restât quelques traces de sang caillé aux clous de cuivre qui en ornaient le manche de corne. Comment le couteau de Fabian se trouvait-il si près de l'abîme ?

Pepe ne répondit pas à cette demande de son compagnon. La fertilité de son esprit fut un instant impuissante à trouver une explication naturelle, et les deux chasseurs restèrent sous le coup d'une effrayante incertitude.

Toutefois l'ex-miquelet ne se tint pas pour battu, et, s'avançant vers l'endroit où ils avaient reconnu tous deux, au froissement des buissons, la direction que les combattants avaient dû suivre en roulant du haut de la pyramide en bas, il traça en étendant la main une ligne imaginaire au centre de l'espace qui

séparait les deux bouquets d'arbustes. Cette ligne aboutissait au pied de la colline tronquée, à peu de distance de l'ouverture du précipice.

— Le couteau de don Fabian aura échappé à ses mains dans la chute, et il aura roulé jusqu'à la place où vous l'avez trouvé. Supposez maintenant, ce qui est vraisemblable, que, dans la lutte qui se sera continuée au pied de la pyramide, deux ou trois de ces coquins soient venus en aide à leur compagnon, un clin d'œil don Fabian aura été entouré et fait prisonnier avant d'avoir pu ramasser son arme.

Bois-Rosé dut encore se contenter de cette explication ; car il s'était repris à espérer avec ardeur, après avoir triomphé de l'accablement d'esprit qui l'avait dominé. De grandes douleurs se payent parfois de raisons moins bonnes que cette alléguée par Pepe avec une conviction que le Canadien ne pouvait s'empêcher de partager.

Les deux chasseurs quittèrent alors cette portion de terrain qu'ils venaient d'explorer, pour gagner le sommet de la chaîne des rochers.

— J'en reviens à mon opinion, voyez-vous, Bois-Rosé, continua Pepe pendant que tous deux essayaient de percer les mystères d'un événement dont le terrain, lavé par des torrents de pluie, leur refusait toute explication plus satisfaisante ; don Fabian, entre les mains de cet abominable Sang-Mêlé, est un prisonnier qu'on essayera de gagner tour à tour par la crainte et par les promesses, et, comme le brave jeune homme se rira de l'une et méprisera les autres, il nous donnera d'une manière ou d'autre le temps d'arriver jusqu'à lui.

— Ah ! s'écria Bois-Rosé avec amertume, un vieux routier comme moi s'être ainsi laissé désarmer !

— Il est encore des armes qu'on ne nous enlèvera pas, c'est un bon couteau chacun, un cœur intrépide, je puis le dire, et la confiance en Dieu, qui ne vous a pas guidé si merveilleusement sur les pas de don Fabian pour vous l'enlever ainsi à jamais. Vous me direz à cela que la faim nous menace, c'est vrai.

— Qu'importe ? nous ferons comme ces pauvres diables d'Indiens mangeurs de racines, qui nous ont hébergés l'année dernière dans les Montagnes-Rocheuses, et qui ne se nourrissent que de fruits ou de racines sauvages.

— C'est ainsi que j'aime à vous retrouver, Bois-Rosé, comme ce jour où, dans une position fort délicate, ma foi ! je vous voyais fumer tranquillement, tout attaché que vous étiez à ce fameux poteau que vous savez, quand au son d'une certaine carabine que vous connaissiez si bien, vous retournâtes la tête sans étonnement, au moment où l'Indien qui avait déjà entamé la peau de votre front tombait comme frappé d'asphyxie.

— Sans étonnement, c'est vrai, Pepe, car je vous attendais, reprit simplement le Canadien.

— Je ne vous dis pas cela pour vous rappeler ce petit service, mais parce que cela doit vous prouver qu'il ne faut jamais désespérer de rien dans ce bas monde.

Les deux chasseurs étaient parvenus au même emplacement qu'occupaient les Indiens la veille.

Bois-Rosé, debout sur le glacis qui couronnait le talus, ne put s'empêcher de jeter un mélancolique regard sur la plate-forme de la pyramide en face de lui, et sur laquelle ils étaient retranchés eux-mêmes, forts de leur union, de leur force et de leur courage. Leur union était rompue, leur force brisée : le courage leur restait seul.

— Ah ! s'écria le Canadien, voilà le premier mouvement de joie qui ait fait battre mon cœur depuis hier soir.

— Qu'est-ce ? dit Pepe en se rapprochant de son compagnon.

— Tenez !

Bois-Rosé montrait à l'Espagnol un lambeau de la veste d'indienne de Fabian, que la force du vent, sans doute, avait fixé entre les tiges des buissons.

— Il est venu jusqu'ici, reprit le Canadien avec une joie triste, et c'est en se défendant que ce morceau d'étoffe aura été arraché de son corps.

— Sa veste était bien mûre, à ce pauvre garçon, tout riche qu'il aurait pu être, dit Pepe en souriant ; mais cela prouve aussi que je ne me trompe pas quand je dis qu'il vit. Et, à ce propos, croyez-vous encore que les Indiens aient tant de sollicitude pour les cadavres blancs ?

— C'est vrai, répondit Bois-Rosé ; je n'avais pas songé à venir en chercher la preuve ici.

Un lugubre spectacle plaidait éloquemment en faveur de cette dernière assertion de Pepe ; c'était le cadavre de Baraja étendu à l'endroit où la balle du Canadien l'avait fait tomber. Le malheureux semblait encore couvrir son trésor.

— Si ce chien de métis avait eu la sollicitude pour les morts que vous lui supposiez, dit l'Espagnol, la possession de cet or l'en eût magnifiquement récompensé. Ah ! don Fabian doit sa vie à l'idée que Dieu m'a inspirée de couvrir ce vallon de branchages qui en ont caché la richesse à tous les yeux.

En effet, combien de fois dans la vie n'a-t-on pas à se repentir ou à s'applaudir d'avoir négligé ou suivi ces inspirations soudaines à l'une desquelles Pepe avait obéi, ainsi que nous l'avons vu.

— Prendrons-nous un peu de cet or, maintenant que nous n'avons plus d'autres armes, Bois-Rosé ?

— A quoi sert l'or dans le désert ? Les bêtes féroces s'éloigneront-elles de nous à sa vue ? Les bisons et les chevreuils bondissant dans les Prairies viendront-ils s'offrir à nous pour les prendre ? Laissons ce val d'Or tel qu'il est, avec ce cadavre comme une preuve de la punition du méchant. Ce lambeau d'indienne est pour moi plus précieux mille fois que toutes ces richesses inutiles.

Les deux chasseurs avaient surpris tous les secrets dont ils pouvaient espérer que cet endroit leur fournirait la révélation, et ils se dirigèrent du glacis des rochers vers les Montagnes-Brumeuses, où le dais de brouillard qui les couvrait pouvait encore cacher sous ses plis l'explication de bien des mystères.

— Arrêtons-nous ici un instant, dit Pepe quand ils eurent gravi un sentier escarpé, non sans peine toutefois ; car depuis longtemps la faim leur faisait sentir à l'un et à l'autre son terrible aiguillon. Main-

Rouge et Sang-Mêlé ont peut-être passé par ici, ajouta l'Espagnol.

Les deux chasseurs partagèrent le peu de provision qui leur restait. C'étaient leur unique repas depuis celui qu'ils avaient pris la veille avec Fabian.

De quelque poignante douleur qu'on soit atteint, Dieu ne permet pas que les droits de la nature soient méconnus au delà d'un certain laps de temps, parce que la vie de l'homme, dont la durée est fixée à l'avance, ne doit être qu'une série de douleurs passagères et de joies fugitives auxquelles nul ne peut se soustraire. C'est pourquoi, tout en s'indignant contre sa propre faiblesse, l'homme est forcé de nourrir son désespoir.

Ce repas achevé, sans prévoir comment, privés désormais de leurs carabines, ils pourraient manger le lendemain, le Canadien et l'Espagnol reprirent leurs patientes investigations du terrain. Là, il était encore plus difficile de retrouver les traces effacées par l'orage. Aux vapeurs épaisses qu'attiraient les pitons magnétiques des Montagnes-Brumeuses, éternel château d'eau où se distillent et s'élaborent des ruisseaux et des rivières, de nouvelles vapeurs semblaient incessamment sortir du sein de la terre détremée, et s'élevaient en spirales épaisses des gorges profondes de la sierra.

Un minutieux examen dans la portion de terrain que chacun s'était assignée ne leur présenta nul indice qui pût les guider. Enfermés tous deux dans un cercle de brouillard condensé, les chasseurs ne se voyaient plus, quand Pepe crut devoir appeler le Canadien pour le consulter.

Il attendit vainement une réponse, et quand il l'eut appelé une seconde fois, ce fut une voix humaine, mais une autre que celle du Canadien, qui répondit à l'appel de l'Espagnol. Étonné de n'être pas seul avec Bois-Rosé au milieu de ces montagnes, Pepe s'écria du même ton qu'il eût pris en portant sa carabine à l'épaule :

— Qui est là, de par tous les diables ?

— A qui en avez-vous ainsi ? dit la voix de Bois-Rosé au milieu du brouillard.

— Seigneur Bois-Rosé, seigneur don Pepe, où êtes-vous ?

— Par ici, répondit Pepe en reconnaissant la voix de Gayferos.

— Grâce à Dieu, je vous retrouve enfin pour ne pas mourir de faim dans ces montagnes maudites, dit le gambusino scalpé, en sortant du voile de vapeur qui l'avait caché jusqu'alors.

— Bon, se dit Pepe, voici un pensionnaire de plus à nourrir de racines. Eh bien ! mon brave, vous êtes mal tombé, reprit-il tout haut ; des chasseurs sans fusils ne sont que de bien tristes auxiliaires.

— Et don Fabian ? s'écria vivement Gayferos, qui n'avait pas oublié que c'était aux intercessions du jeune homme qu'il devait pour ainsi dire la vie ; le malheur que j'ai pressenti s'est-il donc réalisé ?

— Il est prisonnier des Indiens, et vous nous voyez nous-mêmes sans armes, sans vivres, sans munitions exposés comme des enfants aux bêtes féroces, aux Indiens, et qui pis est, à la famine. Mais, mon gar-

çon, avant de vous raconter tous les malheurs qui nous ont frappés, laissez-moi demander un renseignement à Bois-Rosé.

L'Espagnol montrait au vieux chasseur, au pied d'une touffe épaisse de hautes absinthes, des empreintes que la pluie n'avait pu effacer complètement sous le feuillage qui les abritait.

— Y avait-il des blancs parmi eux ? dit-il. Voilà des mocassins indiens, voici des semelles de souliers d'un blanc, si je ne me trompe.

Le coureur des bois n'eut pas besoin d'examiner longtemps les traces que lui montrait Pepe

— Ce n'est pas le pied de Fabian qui a laissé ces derniers vestiges, répondit Bois-Rosé. Ne vous souvient-il pas, il y a quelques jours à peine, des empreintes que nous suivions, lorsque le pauvre enfant, plus ardent que nous, nous précédait sur la piste du dernier chevreuil que nous avons tué ? J'espère en Dieu ; mais rien ne prouve encore que Fabian soit vivant.

— En douteriez-vous donc ? demanda Gayferos avec intérêt.

Pour la première fois depuis qu'il venait de se joindre à eux, Bois-Rosé jeta sur le gambusino un regard de bienvenue. Il fut frappé de l'altération qu'avaient produite sur lui quarante heures d'abstinence complète et de souffrance.

— Si nous doutons que don Fabian soit vivant ! s'écria Pepe. Oui, certes ! Nous ne l'avons laissé qu'un seul instant, et nous ne l'avons plus retrouvé. Mais que disiez-vous donc tout à l'heure d'un malheur que vous aviez craint ?

— Hier soir, répondit Gayferos, ne vous voyant pas revenir ainsi que vous me l'aviez promis, le peu de nourriture que vous m'aviez laissé étant épuisé, craignant enfin d'être abandonné sans ressource et sans secours, je résolus de m'aider moi-même. Je suivis un instant vos traces, que j'ai perdues près de ces montagnes. J'errais à l'aventure à la chute du jour, quand, arrivé à un endroit d'où je dominais un large cours d'eau, j'aperçus flotter au-dessous de moi un chapeau de paille, que je reconnus pour avoir appartenu à celui que vous appelez Fabian.

— Où donc ? s'écria Bois-Rosé en poussant un cri de joie. Pepe, mon vieil ami, nous sommes sur la trace des ravisseurs. Ce canot que j'avais signalé... c'était celui de ces hommes, sans doute. Conduisez-nous donc vers cet endroit de la rivière.

On remarquera que, dans l'exaltation de sa douleur mêlée d'une faible lueur d'espérance, Bois-Rosé ne prodiguait plus aux Indiens ni à leurs alliés les noms de coquins et de démons par lesquels il les désignait d'habitude. Le malheur, comme le feu qui purifie ce qu'il n'a pas consumé, semble grandir ceux qu'il atteint sans les abattre.

La joie visitait le cœur du vieux chasseur, et tandis que les deux amis cheminaient derrière Gayferos, Bois-Rosé s'enquit avec sollicitude de ce qui lui était arrivé pendant leur absence.

— Rien, répondit le gambusino scalpé, si ce n'est que Dieu, sans doute, avait voulu qu'il y eût autour de moi une grande quantité de l'herbe merveilleuse

que l'on appelle dans mon pays *l'herbe de l'Apache*, et dont le suc cicatrise immédiatement les blessures. Je fis une compresse de ces herbes, après les avoir écrasées entre deux pierres, et tel fut le soulagement que j'en éprouvai au bout de quelques heures, que j'eus faim et que je mangeai les provisions que vous m'aviez laissées.

— Et c'est en venant nous rejoindre que vous avez vu le chapeau de don Fabian ? s'écria Pepe.

— Oui, et cette découverte me fit craindre quelque malheur, que je déplore de voir accompli.

L'Espagnol fit rapidement part, au nouveau compagnon que le hasard leur envoyait, du siège qu'ils avaient soutenu et du triste dénouement qui en avait été la suite.

— Quels sont donc ces hommes qui ont été plus forts, plus vaillants, plus adroits que vous ? demanda Gayferos avec un étonnement qui prouvait assez quel cas il faisait de la force et de l'intrépidité de ses libérateurs.

— Des coquins qui ne craignent ni Dieu ni diable, mais auxquels nous avons une terrible revanche à demander, répondit Pepe en nommant les deux redoutables adversaires que leur mauvaise étoile leur avait fait rencontrer pour la seconde fois ; “ nous verrons la troisième ”, ajouta le chasseur espagnol.

En ce moment les trois piétons arrivèrent, après bien des détours causés par le manque de mémoire du cambusino, tout près de l'endroit où il venait de les rencontrer, à cette même place d'où Baraja avait vu le canot monté par les deux pirates des Prairies disparaître sous le conduit souterrain.

Ce ne fut qu'avec peines qu'ils purent tous trois descendre les pentes escarpées qui dominaient ce bras perdu de la rivière, sur les bords duquel les deux chasseurs espéraient trouver des indices de nature à compléter ceux qu'ils avaient déjà découverts.

CHAPITRE IX

LA FAIM

Lorsque les deux chasseurs et le gambusino furent parvenus sur le bord du cours d'eau, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'à une assez courte distance de l'endroit où ils étaient descendus, il y avait un chemin d'un accès plus facile qui serpentait de la cime des rochers jusqu'au niveau de l'eau.

— C'est sans doute le chemin qu'ont suivi ces coquins avec leur prisonnier, dit Pepe, et c'est au bas de ce sentier qu'il faut chercher leurs traces.

— Je ne m'étonne que d'une chose, répondit Bois-Rosé en examinant attentivement les lieux, c'est que Fabian, impétueux comme je le connais, ait consenti à descendre tranquillement le long de cette rempe. Ces buissons, ces absinthes ne portent aucune trace de résistance de sa part.

— Eussiez-vous mieux aimé qu'il se fût précipité du haut de ces rochers avec ceux qui l'entouraient ?

— Non, sans doute, Pepe, répliqua Bois-Rosé ; mais vous l'avez vu comme moi, le jour où il faillit

se briser dans le Salto de Agua, ne tenir compte ni du nombre de ceux qu'il poursuivait, ni de l'abîme qu'il devait faire franchir à son cheval, et je trouve aujourd'hui dans cette soumission passive de sa part, quelque chose qui m'inquiète. L'enfant était blessé sans doute, évanoui peut-être, et c'est ce qui m'explique...

— Je ne dis pas non, interrompit Pepe. Votre opinion est assez vraisemblable.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Bois-Rosé avec chagrin, pourquoi faut-il que cet orage ait lavé toute trace de sang, battu et foulé toutes les empreintes ? Il eût été si facile, sans cela, de les retrouver et de se rendre compte de tant de choses qu'il nous importe de savoir ! Vous n'avez pas distingué, Gayferos, s'il y avait du sang à ce chapeau que vous avez vu flotter ?

— Non, dit le gambusino, j'étais trop éloigné ; ces rochers où j'étais sont fort élevés, et le jour s'assombrissait.

— En admettant comme certain qu'il n'ait pu faire de résistance parce qu'il était blessé, cela ne prouverait-il pas que don Fabian, entre les mains de ces coquins, était pour eux l'espoir d'une riche rançon, pour qu'ils se soient donné la peine de le transporter dans leurs bras jusqu'à leur canot ?

Bois-Rosé accueillit avec un regard de reconnaissance cette supposition probable et consolante du chasseur espagnol.

C'était, en effet, pendant un long évanouissement qui suivit la chute de Fabian, et causé, comme on ne l'a pas oublié peut-être, par le choc de sa tête contre l'angle de la pierre plate qui avait roulé avec lui, qu'il avait été transporté jusqu'au canot. Un des Indiens qui s'était emparé du chapeau, n'avait pas tardé à le rejeter dédaigneusement à l'eau, à cause de son état de vétusté.

Jusqu'à ce moment, les deux chasseurs qui ne s'étaient trompés dans aucune de leurs conjectures, sans savoir toutefois qu'ils avaient deviné la vérité presque tout entière, continuèrent leurs recherches avec une nouvelle ardeur.

Ils remontèrent non pas le cours de ce bout de la rivière, car l'eau en paraissait stagnante, mais jusqu'à l'ouverture sur leur droite. En cet endroit, la profondeur de l'eau ne dépassait pas deux pieds, et des roseaux en tapissaient le fond presque partout.

Une idée soudaine vint à l'esprit de Bois-Rosé, qui courut vers l'étroit canal et disparut sous la voûte sombre.

Pendant ce temps, Pepe et Gayferos interrogeaient de leur côté, les berges, les buissons et jusqu'à la surface de l'eau, mais sans que rien leur révélât le passage d'êtres humains depuis la création du monde, quand un hurra de Bois-Rosé, dont la voix gronda sous le canal souterrain, les fit accourir vers lui.

Ce n'était pas sans raison que le Canadien avait poussé un cri de triomphe. Des empreintes profondes conservées intactes sur un terrain vaseux, les unes à moitié couvertes par l'eau qu'on voyait sourdre du sol, d'autres nettes, précises et comme moulées sur la

terre humide, s'offrirent de toutes parts aux yeux des deux chasseurs et du gambusino.

C'était l'endroit où Main-Rouge et Sang-Mêlé avaient amarré leur canot.

— Ah ! s'écria Bois-Rosé, nous n'allons plus errer à l'aventure, maintenant. Dieu me pardonne, qu'aperçois-je donc là parmi les roseaux. Est-ce un brin de roseau desséché ou un morceau de cuir ? Voyez donc, Pepe, car la joie me trouble les yeux.

Pepe ramassa, en faisant quelque pas dans l'eau, un objet qu'il montra au vieux chasseur.

— C'est un morceau d'une lanière de cuir qui retenait le canot à cette pierre, et que les coquins ont tranchée, au lieu de la dénouer, dit l'Espagnol ; et pendant que j'y suis, je vais pousser un peu plus loin sous cette voûte. Il me semble à quelque distance d'ici voir comme une traînée de lumière grisâtre trembler sur la surface de la rivière.

Pepe s'avança avec précaution, dans l'eau jusqu'aux genoux, vers l'endroit où, en effet, un jour douteux semblait luire à l'extrémité du canal souterrain. Quelle ne fut pas sa surprise quand, ayant écarté des touffes de joncs et de roseaux, son regard plana sur un lac dont la configuration lui était connue ! C'était, en effet, le conduit qui communiquait sous les rochers avec le lac du val d'Or.

Pepe revint rendre compte au Canadien de sa découverte, quoiqu'elle fût à présent sans aucune importance. Bois-Rosé ne put s'empêcher cependant d'exhaler son chagrin, en pensant que le corps de l'Indien, en roulant du haut des rochers sous l'un de ses coups de feu, avait découvert à ses yeux cette voûte donnant sur le lac près d'eux, et lui avait indiqué providentiellement, sans qu'il eût l'idée d'en profiter, un chemin pour s'échapper avec Fabian et Pepe.

— Et là, acheva-t-il en se frappant le front, nous aurions trouvé ce canot pour sortir de ces montagnes en suivant tout simplement le cours de l'eau !

— Suivons-le donc à pied, s'écria Pepe, et nous marcherons en même temps sur les traces de ce métis maudit.

— Allons, profitons du moment où la faim n'a pas encore engourdi nos jambes et affaibli notre vue. Avant le coucher du soleil, nous aurons déjà fait pas mal de chemin.

En disant ces mots, Bois-Rosé, soutenu par d'aussi vagues indices, se mit néanmoins courageusement en marche, suivi de ses deux compagnons.

Leur marche fut pénible, car il leur fallait suivre le long du cours d'eau les rives escarpées qui l'encassaient, et gravir des rochers qui surplombaient devant eux. Un seul incident marqua les premières heures : ce fut la trouvaille du chapeau du pauvre Fabian, que l'ouragan avait fait voler en l'air, et qui, accroché aux branches épineuses d'un buisson, tremblait sous la brise.

Bois-Rosé examina d'un œil voilé de larmes ce débris mélancolique de l'enfant qu'il avait perdu pour la seconde fois. Du reste, nul trace de sang ne s'y laissait voir. Le Canadien l'assujettit à son

baudrier, comme eût fait un pèlerin d'une relique sainte, et continua silencieusement sa marche.

— C'est bon signe, dit Pepe, en faisant un effort pour secouer de son côté la tristesse qui le gagnait ; nous avons retrouvé son poignard et son chapeau. Dieu nous le fera retrouver lui-même.

— Oui, dit le Canadien, d'un air sombre ; et, d'ailleurs, si nous ne le retrouvons pas . . .

Bois-Rosé acheva mentalement sa phrase commencée. Le vieux coureur des bois songeait tout bas à ce monde où se retrouvent, pour ne plus se quitter, ceux-là dont la tendresse mutuelle doit survivre au delà du tombeau.

Quoique le soleil fût encore assez éloigné de l'horizon, le jour s'éteignit petit à petit sous le brouillard condensé au-dessus des montagnes, quand les trois voyageurs parvinrent à un endroit où l'eau formait un espèce de remous, causé sans doute, à ce qu'assura le Canadien, par la jonction d'une autre branche de la rivière.

Bois-Rosé ne s'était pas tout à fait trompé ; mais au lieu d'une seule branche, il en existait deux, dont le confluent causait, sur une espace de plusieurs lieues, le remous que les trois amis venaient d'observer.

C'est à ce confluent que la petite troupe fit halte. Une nouvelle incertitude se présenta. Quelle direction avait suivie le canot ? Était-ce le bras de la rivière qui coulait à l'est ? était-ce celui qui coulait à l'ouest ?

Les trois voyageurs tinrent conseil sans rien résoudre. Ils cherchèrent partout avec ardeur une trace qui pût les guider. La surface grise et sombre des eaux, les roseaux murmurant sur les rives ne purent leur donner le plus vague indice. Puis la nuit tomba, lugubre et noire, et, sous un dais de brouillard opaque, l'étoile même du Nord ne brillait pas au ciel, dont la voûte semblait de plomb. Il fallait se résoudre à remettre à la clarté du jour la continuation des recherches, et à camper là jusqu'à l'aurore pour ne pas risquer de faire fausse route. La fatigue était encore un obstacle à la marche, et, sans qu'aucun des voyageurs l'avouât aux autres, la faim commençait, non pas à gronder, mais à rugir dans leurs entrailles.

Tous trois se couchèrent sur l'herbe.

Mais leurs paupières fermées sollicitèrent en vain le sommeil.

Dans le combat perpétuel qui se livre dans le corps humain entre la destruction et la vie, il est une phase terrible où le sommeil s'enfuit aux cris de la faim, comme le daim s'effarouche et bondit au loin à la voix du tigre. La vie, alors, fait un dernier et suprême effort, et le sommeil rappelé finit par verser sur le corps épuisé un baume réparateur ; mais l'effet n'en est que passager : bientôt la destruction, revenant à la charge, marche à pas rapides, et la frêle machine humaine ne tarde pas à succomber sous les atteintes de l'ennemi intérieur qui la ronge.

Les trois voyageurs n'en étaient pas encore à cette période de la lutte intestine où le sommeil, suivi de l'assoupissement, n'est que le précurseur de l'agonie.

Ce ne fut qu'après s'être bien des fois retournés sur leur couche de gazon qu'ils purent fermer les yeux pendant quelques heures, et encore le silence des Montagnes-Brumeuses fut-il troublé à diverses reprises par des cris d'angoisse arrachés aux rêves des dormeurs.

La nuit était encore profonde autour d'eux, quand Bois-Rosé se leva silencieusement. En dépit des atteintes de la faim, le géant canadien sentait que ses forces n'avaient pas encore diminué et que les heures étaient précieuses. Il jeta un regard de tristesse sur le morne paysage qui l'entourait, sur ces montagnes désolées, dont les dentelures semblaient n'abriter aucun être animé, sur la rivière qui roulait silencieusement ses eaux noirâtres ; puis, bien convaincu que la famine était le seul hôte de ces déserts, il éveilla le chasseur espagnol.

— Ah ! c'est vous, Bois-Rosé, dit Pepe en ouvrant les yeux : avez-vous quelque aliment à me donner, en compensation du rêve que vous m'enlevez ? Je rêvais . . .

— Quand on a devant soi une tâche comme celle qui nous reste à faire, les heures sont trop précieuses pour dormir, interrompit Bois-Rosé d'un ton solennel. Nous n'avons pas le droit de troubler le sommeil de cet homme, ajouta-t-il en montrant Gayferos, il n'a pas de fils à sauver ; mais nous, nous devons marcher la nuit comme le jour.

— C'est vrai ; mais où marcher ?

— Chacun de notre côté, vous le long d'un bord de la rivière, moi de l'autre ; pour explorer, chercher partout des traces, puis nous réunir ici au point du jour, voilà ce qu'il faut faire.

— Quelle désolation règne autour de nous ! dit Pepe à voix basse en frissonnant sous la première atteinte du découragement qui se glissait dans son âme.

Le Canadien, dans l'orgueil de sa vigueur encore indomptée par le besoin, ne s'aperçut pas que l'énergie de son compagnon avait un instant faibli. Pepe toutefois eut bientôt rappelé à lui sa mâle insouciance.

— Avez-vous quelque idée à ce sujet ? ajouta-t-il promptement.

— Oui. Quand pour la première fois j'ai pris pour un tronc d'arbre flottant le canot de ces deux hommes qui nous sont si funestes, il doublait par le nord-ouest la pointe de ces montagnes. C'est donc la même direction qu'il aura reprise pour s'en retourner. Si j'avais pu, au milieu de ces brouillards, distinguer l'endroit où le soleil s'est couché, je vous mettrais de suite sur la bonne voie ; mais l'étoile du Nord ne brille même pas au ciel. Si donc, après une heure de marche, vous n'apercevez pas la plaine devant vous, revenez me rejoindre ici ; moi je l'aurai sans doute trouvée.

Les deux chasseurs s'éloignèrent, chacun de son côté, et se perdirent bientôt de vue.

Le gambusino scalpé dormait encore, et lorsque enfin il s'éveilla, il aperçut qu'il était seul. L'étonnement mêlé d'inquiétude qu'il éprouva ne fut que de courte durée : Pepe ne tarda pas à le rejoindre. Les

premiers rayons du jour devaient éclairer déjà la plaine, quoique sous le brouillard des montagnes le crépuscule du matin eût à peine commencé.

Pepe était de retour après avoir descendu le cours de la rivière, au milieu d'une succession non interrompue de rochers élevés, de pics menaçants et de hautes collines ; ce n'était donc pas de ce côté que le canot s'était dirigé, autant du moins qu'on pouvait le conjecturer en l'absence de tout indice plus certain que les suppositions du Canadien. Restait à savoir si celui-ci avait été plus heureux.

Une nouvelle demi-heure ne s'était pas écoulée que Bois-Rosé vint à son tour.

— En route, s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut ses deux compagnons. Je suis sur la voie, sur la seule bonne.

— Dieu soit loué ! dit Pepe.

Et, sans plus questionner le Canadien, il se mit à le suivre avec autant de rapidité que le lui permettait la faiblesse qu'il commençait à ressentir.

Le jour s'était fait à l'instant où la petite troupe vit enfin la rivière s'élargir, couler au milieu d'une plaine immense, et les rayons du soleil étinceler sur la surface des eaux.

Le Canadien marchait en avant, insensible en apparence aux douleurs de la faim, qui ne l'épargnait pas plus que ses deux compagnons. Ceux-ci le suivaient à distance l'un de l'autre, Pepe le premier essayant vainement de siffler une marche guerrière pour distraire son estomac, le gambusino ensuite, à vingt pas derrière l'Espagnol, se traînant avec peine et étouffant des gémissements douloureux.

Au bout d'une heure de chemin, le Canadien, qui marchait toujours en avant, cria à Pepe de venir le rejoindre à l'endroit où il avait fait halte. C'était sous un bouquet de grands arbres, au milieu de hautes herbes sèches que le chasseur ne dépassait que de la moitié du corps.

— Accourez donc, s'écria Bois-Rosé d'un ton de joyeux reproche, on dirait que vous avez oublié vos jambes au milieu des montagnes.

— Elles sont en révolte ouverte contre moi ; je parle de mes jambes, répondit Pepe en se hâtant, et il vit le Canadien se baisser et disparaître caché par les herbes.

Quand il l'eut rejoint, il trouva Bois-Rosé agenouillé sur le sol, et examinant avec le plus grand soin des empreintes nombreuses disséminées auprès des restes d'un feu dont quelques tisons fumaient encore.

— La pluie d'orage, dit le Canadien, qui avait effacé les traces dans les montagnes, a conservé celles-ci, parce qu'au lieu d'avoir été faites avant la pluie, elles se sont empreintes sur le sol qu'elle avait détrempe. Voyez ces vestiges durcis par le soleil, ne sont-ce pas ceux des pieds de Main-Rouge et de Sang-Mêlé et de ses Indiens ?

— Parbleu, ce brigand de l'Illinois a des pieds de buffle, qu'il est facile de reconnaître entre cent ; mais je ne vois pas l'empreinte des pieds de ce pauvre Fabian.

— Je n'en bénis pas moins le ciel de nous avoir conduits jusqu'ici. Nous n'avons vu nulle part ni le poteau de supplice ni les traces d'un meurtre. Croyez vous que, pendant qu'ils ont passé la nuit ici, les ravisseurs de Fabian se sont gênés pour le laisser garrotté dans leur canot? Voilà pourquoi il ne reste aucun vestige du pauvre enfant.

— C'est vrai, Bois-Rosé ; je erois et je sens même que la faim me trouble le cerveau. Ah ! les coquins, les brigands ! s'écria tout à coup Pepe avec un élan de fureur qui fit tressaillir le Canadien. Voyez-vous, les démons? continua Pepe ; ils ont mangé, ils ont rempli leur estomac de viande de daim ou de chevreuil, tandis que d'honnêtes chrétiens comme nous n'en ont pas même les os à ronger, à moins de vouloir se contenter du rebut de ces chiens !

Pepe, en prononçant ces imprécations, repoussait du pied, avec un mélange de dédain et d'envie, des os encore revêtus de muscles et de lambeaux de chair.

Le gambusino arrivait en ce moment, et, moins orgueilleux que l'Espagnol et le Canadien, il se jeta avidement sur ces débris.

— Il a raison, à tout prendre, dit le Canadien, et c'est peut-être un sot orgueil que le nôtre.

— C'est possible ; mais j'aimerais mieux mourir de faim que de devoir la vie aux rogatons de cette vermine.

Rassurés sur la direction qu'ils suivaient, les deux chasseurs laissèrent Gayferos ronger ses os de chevreuil avec un consciencieux enthousiasme, pour chercher parmi les herbes quelques racines comestibles, qu'ils trouvèrent en petite quantité, et à l'aide desquelles ils purent du moins tromper quelques instants leur faim inassouvie.

La petite troupe se remit en marche le long de la rivière. Des traces de bisons se montraient de tous les côtés ; des bandes de grues et d'oies sauvages commençaient à émigrer vers les lacs plus froids et traversaient le ciel ; des poissons s'élançaient hors des eaux et montraient un instant leurs écailles brillantes au soleil. Parfois aussi un élan ou un daim parcourait en bondissant son domaine désert ; en un mot, le ciel, la terre et l'eau semblaient n'étaler leur richesse aux yeux des voyageurs affamés que pour leur faire sentir plus vivement la perte de leurs armes à feu : c'était le supplice de Tantale à chaque instant renouvelé.

— N'allez donc pas si vite, de par tous les diables ! s'écria Pepe, qui déjà depuis quelques instants marchait derrière le Canadien en maugréant comme un païen. Laissez-moi réfléchir comment nous pourrions donner la chasse à ces magnifiques bisons que nous voyons là-bas.

— Allons d'abord arracher leurs armes aux ravisseurs de Fabian, répondit Bois-Rosé. Nous sommes dans de merveilleuses conditions pour combattre avec succès : la faim fera de nous, d'ici à quelques heures, des tigres irrités ; n'attendons pas le moment où elle nous réduirait à l'état de faiblesse d'agneaux qui bêlent loin de leur mère.

C'est ainsi que l'ancien carabinier, non pas effrayé à l'idée d'attaquer, le poignard seul à la main,

d'aussi redoutables ennemis que ceux qu'ils poursuivaient tous trois, mais tantôt succombant à une torpeur invincible que chaque heure de marche faisait croître, tantôt soutenu, aiguillonné par le Canadien, fournit encore sur ses pas une longue et fatigante journée. Quant à Bois-Rosé, son athlétique constitution, sa force de géant, et par-dessus tout, l'inextinguible foyer de sa tendresse paternelle, semblaient faire de lui un homme inaccessible aux faiblesses physiques de l'humanité. Son cœur n'en était pas moins rongé d'inquiétude sur le sort de Fabian ; mais le découragement était encore loin de l'atteindre.

Le soleil ne déclinait pas sensiblement vers l'horizon quand, plutôt par compassion pour la fatigue de Pepe que par suite de la sienne propre, Bois-Rosé fit halte au bord de la rivière Rouge dont ils suivaient depuis si longtemps le cours.

En face d'eux, une des îles dont il est semé s'élevait au milieu du fleuve. Les ombrages épais dont elle était couverte, les lianes pendantes jusque dans l'eau qui se mêlaient à profusion au feuillage des arbres arrondis en dôme ne firent qu'aigrir la souffrance des malheureux affamés. C'était un de ces abris délicieux que rêve le voyageur dans les déserts pour y prendre son repas du soir et oublier ensuite la fatigue du jour dans un sommeil tranquille et réparateur.

Depuis la poignée de farine de maïs dont les deux chasseurs avaient pris leur part vingt-quatre heures auparavant, c'étaient le deuxième jour de marche qu'ils achevaient presque à jeun. Un peu restauré par le chétif repas qu'il avait fait près du foyer des Indiens, Gayferos n'avait pas encore perdu tout courage ; l'Espagnol non plus, mais ses forces trahissaient son vouloir. Bois-Rosé ne pouvait se dissimuler que Pepe entrait dans cette phase critique où la destruction prend sur la vie un terrible avantage, et que lui-même, malgré la force de sa constitution, il touchait presque à cette même phase.

Il essaya donc, après une heure de repos environ, de faire reprendre à ses deux compagnons la marche interrompue. Ce fut en vain. Des entrailles vides du pauvre Pepe, d'éblouissantes lueurs montaient jusqu'à son cerveau et troublaient sa vue, dont la pénétration rivalisait encore la veille avec celle du faucon.

— Mes jambes n'ont plus de force, répondit l'Espagnol aux exhortations du Canadien, tout semble tourner sous mes yeux. Je commence à voir partout autour de moi des bisons gras qui viennent me narquer, des poissons qui sautent dans la rivière et des daims qui s'arrêtent pour me regarder : aussi, ajouta l'ex-carabinier avec un dernier éclair de son ironique gaieté, que voulez-vous que fassent des chasseurs sans fusils, si ce n'est de devenir la risée des buffles et des daims !

Et Pepe s'allongea sur le sable comme le lièvre forcé par le lévrier en attendant le coup mortel. Le Canadien le considérait en étouffant un soupir.

— Oh ! dit-il tout bas avec amertume, qu'est-ce donc que l'homme le plus énergique en face de la faim ?

— Et la preuve, continua l'Espagnol, que j'aperçois dans le désert des choses qui sont invisibles pour vous, c'est qu'il me semble voir dans le lointain un bison qui vient à nous.

Le Canadien continua de couvrir de ses mélancoliques regards celui dont la raison faiblissait sous les atteintes de la faim. Cependant, il vit les yeux de Pepe devenir plus fixes.

— Vous ne le voyez pas, n'est-ce pas ?

Bois-Rosé ne daigna pas se retourner.

— Eh bien ! je le vois, moi, ce buffle blessé s'avancer vers moi en perdant des flots de sang, d'un sang vermeil, plus beau que la plus belle pourpre du soleil couchant, comme si Dieu l'envoyait pour m'empêcher de mourir, continua l'ex-miquelet dont les prunelles commençaient à étinceler.

Tout à coup l'Espagnol poussa une sorte de rugissement, se leva d'un bond et s'élança avec la rapidité de l'éclair.

Bois-Rosé n'avait pu prévenir le mouvement de Pepe, tant il avait été soudain. Effrayé à l'idée que le carabinier était frappé de démence, il se retourna pour le suivre des yeux, et il ne put retenir un hurlement semblable à celui de l'Espagnol.

Un animal étrange monstrueux, plus gros que le plus superbe taureau domestique, secouant une énorme crinière noire au milieu de laquelle deux yeux enflammés roulaient comme deux globes de feu, et battant ses flancs de sa queue nerveuse, bondissait au milieu de la plaine, qu'il rougissait de son sang.

C'était un bison blessé, après lequel Pepe courait comme une bête féroce affamée.

CHAPITRE X

UNE CHASSE A OUTRANCE

Bois-Rosé, décidé à profiter de la faveur inespérée que leur envoyait la Providence, s'élança sur les traces du carabinier, suivi de Gayferos, qui comprit comme eux que leur existence dépendait de l'heureux succès de cette chasse suprême.

Ce n'était plus en effet une de ces chasses dans lesquelles l'amour-propre seul est en jeu ; ici c'était la vie prête à s'échapper, et qu'il fallait disputer à la mort, qui s'avavançait avec son cortège de douleurs ; il fallait chasser comme font les animaux carnassiers, les entrailles déchirées par la souffrance, l'œil sanglant et les flancs haletants. Mais, au milieu de l'immensité du désert, trois hommes, sans autres armes que leur couteau, avaient à poursuivre un animal assez agile pour se rire de leurs efforts, et trop redoutable pour qu'on pût impunément l'approcher.

A la vue des ennemis qui accouraient vers lui, le bison s'arrêta un instant, gratta la terre du pied, fouetta ses flancs de sa queue en poussant de sourds rugissements, et présentant ses cornes menaçantes, attendit le combat.

— Tournez l'animal par derrière, Pepe, s'écria le Canadien d'une voix presque aussi formidable que

celle du buffle mugissant ; Gayferos, prenez à droite, il faut l'enfermer entre nous trois.

Pepe était celui qui avait le plus d'avance de trois chasseurs, et il exécuta l'ordre du Canadien avec une rapidité dont ses jambes fatiguées n'eussent pas semblé capables ; Gayferos, de son côté, tira promptement sur la droite, et Bois-Rosé s'élança sur la gauche. Tous trois eurent bientôt formé un triangle autour du bison blessé.

— En avant maintenant, et ensemble. Hourra ! hourra ! cria l'Espagnol en se précipitant le couteau à la main vers le buffle, et en buvant des yeux le sang que l'animal furieux secouait autour de lui comme une pluie empourprée.

— Pas si vite, au nom de Dieu, dit le Canadien effrayé de l'ardeur affamée du carabinier, qui bravait le danger. Laissez-nous arriver en même temps que vous.

Mais Pepe l'œil en feu, les dents serrées, ne l'écoutait pas. Où Bois-Rosé voyait le péril, Pepe ne voyait qu'une proie à dévorer, et il touchait presque le bison, quand celui-ci, intimidé par les ennemis dont le cercle se resserrait autour de lui, lâcha pied et s'enfuit au moment où le bras de l'Espagnol se levait pour frapper. Ce dernier, entraîné par la force du coup, battit le vide, perdit l'équilibre et tomba.

Quand il se releva en poussant un hurlement de rage, le bison était déjà loin.

— Coupez-lui le chemin vers la rivière, Bois-Rosé, s'écria l'Espagnol à la vue du fugitif, qui semblait vouloir aller chercher un dernier refuge dans l'eau ; c'est pour Fabian, c'est pour notre vie à tous, qu'il ne faut pas le laisser échapper.

Bois-Rosé n'avait pas attendu l'avertissement de Pepe pour s'apercevoir de la manœuvre du buffle fuyant. Désespéré de voir près de s'évanouir l'unique espoir de leur vie, le Canadien bondissait comme un limier vers la rive du fleuve, et quand il fut à peu près en ligne droite avec le bison, il se rabattit sur lui avec de grands cris ; l'animal prit alors la direction opposée ; puis, trouvant encore devant lui le gambusino pour intercepter sa route, il reprit sa direction vers Pepe.

En chasseurs habiles, dont la faim augmentait l'intelligence, le Canadien et Gayferos continuèrent leur poursuite en redoublant leurs cris, tandis que Pepe, au contraire, restait immobile et silencieux, guettant son passage et se courbant sur le sol.

Il devint bientôt évident que le bison se sentait affaibli par la perte de son sang, qui coulait toujours d'une large blessure entre les deux épaules. Ses mouvements avaient perdu leur nerveuse élasticité, des flots d'écume sanglante s'échappaient de ses larges et noirs naseaux et ses mugissements rauques et saccadés témoignaient sa fatigue. Un nuage paraissait étendu sur ses yeux ; car dans sa course il devait presque effleurer le corps de l'Espagnol en embuscade, et pourtant il ne dévia pas de la ligne droite.

Le carabinier saisit d'une main une des cornes du buffle, qui ne se détournait pas, et de l'autre il lui plongea deux fois son poignard jusqu'au manche dans le poitrail, au défaut de l'épaule. L'animal tomba sur

les genoux et se releva bientôt ; mais il emportait l'Espagnol avec lui. Par une de ces manœuvres hardies que risquent parfois les toréadors de son pays, le carabinier s'était cramponné à son dos et se tenait à sa longue crinière.

Bois-Rosé et Gayferos, qui accouraient, purent voir pendant un moment le cavalier que la faim dévorait, enlacé à sa proie comme un serpent, lever alternativement le bras pour frapper, et courber chaque fois la tête pour aspirer de ses lèvres avides le sang que chacun de ses coups faisait jaillir.

La faim avait changé l'homme en bête féroce.

Désormais indifférent à la direction que prenait le bison, qui bondissait dans sa dernière agonie, le miquelet hurlant, frappant à coup redoublés et se laissant emporter, buvait à longs traits ce sang chaud qui le rappelait à la vie.

— Mort et tonnerre ! s'écria le Canadien haletant, et cédant aussi aux angoisses de la faim si longtemps comprimées par son inébranlable volonté, achevez-le donc, Pepe ; allez-vous le laisser échapper dans la rivière ?

L'Espagnol hurlait et frappait toujours, sans savoir que le buffle s'élançait vers le fleuve pour essayer de se débarrasser de son ennemi cramponné à ses flancs. Au moment où Bois-Rosé poussait un second cri de rage, l'animal mal blessé ramassa ses forces et, d'un bond désespéré, s'élança dans l'eau comme un cerf aux abois.

L'homme et le buffle disparurent au milieu d'un flot d'écume et tournèrent l'un sur l'autre un instant ; mais la vie avait abandonné le géant des Prairies, ses membres se raidirent, et il resta bientôt immobile comme un bloc au milieu du fleuve.

Au moment où Pepe reparaisait à la surface de l'eau, le Canadien et Gayferos se précipitèrent aussi dans la rivière, altérés de sang comme l'Espagnol.

— Boucher maladroit ! s'écria le Canadien en s'adressant à Pepe, vit-on jamais massacrer ainsi un noble animal ?

— Ta, ta, ta, répondit Pepe, sans moi ce noble animal vous échappait, et le voilà, grâce à ma maladresse.

En disant ces mots avec toute sa bonne humeur enfin reconquise, l'Espagnol s'élançait avec une joie sauvage sur le bison qu'entraînait le fil de l'eau.

Les efforts des trois chasseurs purent à peine halier l'énorme cadavre sur le bord de la rivière, où ils ne perdirent pas de temps à se mettre à le dépecer, tout en interrompant leur besogne pour se livrer aux élans d'une ivresse qui débordait.

— Des vivres pour toute une campagne, répéta Pepe pour la dixième fois, un repas de géant, et la sieste sous ces beaux arbres, acheva-t-il en montrant les ombrages de l'île en face d'eux.

— Un repas rapide comme celui d'un soldat en campagne, une heure de sommeil, puis en route sur les traces des Indiens, répondit gravement le Canadien.

— Je n'oubliais rien, Bois-Rosé ; seulement nous avons tant souffert de la faim.

Rappelés au sentiment de leur devoir et de leur affection, les trois chasseurs continuèrent plus silencieusement leur tâche, que des hurlements plaintifs vinrent interrompre.

— Tenez, dit Pepe en montrant sur le bord opposé de l'île deux loups à qui la faim arrachait ces aboiements, et qui considéraient le bison d'un œil de convoitise, voici deux pauvres diables qui demandent leur part du buffle, et, corbleu ! ils l'auront comme nous.

A ces mots, le carabinier saisit une des jambes de devant du bison et, la brandissant au-dessus de sa tête, il la lança, d'un bras vigoureux, presque au delà du fleuve. La proie des loups vint tomber à quelques pas d'eux, et les deux animaux affamés se précipitèrent à l'eau pour l'aller chercher.

— Voilà qui sera plus tard pour eux et leurs compagnons, dit Bois-Rosé quand il eut mis de côté les parties les plus succulentes de l'animal, c'est-à-dire la bosse, qui est le morceau le plus savoureux d'une viande elle-même justement recherchée pour son exquise saveur, et le filet, découpé en longues et minces lanières ; maintenant occupons-nous de notre repas.

— Je ne pense pas, dit Pepe, que ce buffle se soit suicidé pour le plaisir de venir se faire dévorer par nous ; il a échappé probablement à la poursuite de quelque chasseur indien, et il n'y aurait rien que de fort raisonnable de nous attendre à recevoir sous peu la visite d'un ou de plusieurs de ces brigands de maraudeurs, qui se feront un devoir de nous traiter comme ce buffle... Il y a encore là-bas, dans la petite clairière que vous voyez d'ici dans l'île, ces deux loups qui creusent la terre, ajouta Pepe en interrompant ses raisonnements judicieux, et ils y mettent une ardeur que je ne m'explique pas trop, après la curée que je leur ai jetée.

L'avertissement que le carabenir venait de donner à ses deux compagnons les avait ramenés au sentiment d'une situation si critique, que leur bonne fortune inespérée avait seule pu la leur faire oublier pendant quelques instants.

Une ligne tortueuse et d'une couleur jaunâtre tranchait avec la nuance azurée de la rivière et indiquait aux chasseurs un endroit guéable. Ils se déterminèrent donc, pour plus de sûreté à gagner le couvert de l'île pour y allumer du feu et y préparer leur repas à l'ombre épaisse des arbres.

Comme la petite troupe traversait le gué de la rivière Rouge, les deux loups, à son approche, cessèrent de gratter la terre ; et l'un d'eux emportant le morceau que leur avait jeté le carabinier, s'enfuit en hurlant, suivi de son compagnon.

Quand les trois chasseurs eurent pris terre dans l'île, ils trouvèrent, à peu près au milieu de la petite clairière, une excavation de quelques pouces pratiquée par la griffe des loups.

— Il y a quelque cadavre là-dessous sans doute, dit Pepe, dont les impressions étaient d'habitude assez tenaces ; et cependant ce gazon qui recouvre la terre ne semble pas indiquer qu'elle ait été fraîchement remuée.

Une seule particularité néanmoins frappa l'Espagnol, au milieu de son examen : c'était que dans l'espace que la griffe des loups avait dépouillé de gazon, il y avait une place où ce gazon paraissait avoir été tranché aussi nettement que par un instrument de jardinage.

La voix de Bois-Rosé, qui l'avertissait de venir les aider à l'endroit qu'il avait choisi pour faire halte, arracha Pepe à son investigation, mais non sans qu'il se fût jamais promis de revenir la continuer quand sa faim dévorante serait satisfaite.

Quoique, dans la nuit fatale où Fabian leur avait été enlevé, l'orage eût gâté la poudre des deux chasseurs, elle était encore assez sèche pour leur permettre l'allumer facilement le feu destiné à cuire leurs aliments. Le bois sec était en abondance dans l'île, et bientôt les trois amis affamés purent repaître leur odorat du fumet délicieux qu'exhalait la bosse du bison, mise tout entière rôtir au-dessus des charbons.

Vingt fois le Canadien, plus maître de lui que ses deux compagnons, dut interposer son autorité pour les empêcher de se jeter sur la chair du buffle encore saignante. Enfin le moment vint où ils purent sans contrainte prendre leur repas si impatiemment attendu, et assouvir leur faim dévorante.

Un formidable bruit de mâchoires se fit seul entendre pendant quelque temps au milieu du silence de l'île.

— Ceux-là se régalaient aussi là-bas, dit le Canadien en montrant sur le bord de la rivière qu'ils venaient de quitter, deux autres convives non moins acharnés qu'eux-mêmes sur les débris sanglants du bison.

C'étaient les deux loups qui, après avoir traversé l'eau, attirés par l'odeur du buffle, le dépeçaient avec une ardeur au moins égale à celle des trois chasseurs.

La bosse du bison avait entièrement disparu, et Pepe jetait encore un œil de convoitise sur le filet découpé en lanières, que Bois-Rosé fit presque calciner sur les charbons, afin de pouvoir conserver pour quelques jours encore la chair ainsi desséchée. Cette provision fut mise à part.

— Une heure de sommeil, dit le Canadien, puis en route ; la mort et les Indiens n'attendent pas.

Le coureur des bois s'étendit lui-même sur l'herbe, pour donner l'exemple à ses compagnons, et, par un puissant effort de sa volonté, écartant le flot de pensées sinistres qui l'assiégeaient, le géant s'endormit pour rappeler ses forces et l'énergie dont il avait besoin pour secourir son enfant.

Gayferos imita le Canadien ; mais Pepe, avant de se livrer au sommeil, voulait se rendre compte de l'excavation que les loups avaient pratiquée au centre de la petite clairière.

Le carabinier examina de nouveau avec la patience d'un Indien l'endroit où le gazon paraissait si nettement tranché. Plus tranquille cette fois, il se convainquit bien vite que la griffe de quelque animal que ce fût ne pouvait couper ainsi le sol argileux. Puis bientôt il crut distinguer sur la terre une de ces taches luisantes et métalliques semblables à celles que laisse le soc de fer de la charrue sur le flanc des sillons qu'il ouvre.

Alors Pepe tira son couteau. Il en appliqua la lame à plat dans toute sa longueur contre cette coupure, en lui faisant suivre la ligne tracée dans le sol. La lame du couteau glissa bientôt avec facilité comme dans une espèce de rainure, et décrivit une des caches pratiquées dans les déserts, et dans cette cache, sans doute, des trappes à castor, des munitions et des armes.

En disant maintenant, ce qu'on a déjà deviné, qu'un heureux hasard avait poussé les trois chasseurs vers l'Île-aux-Buffles, où le métis avait enfoui son butin, on conviendra que ce n'était pas d'un stérile espoir qu'était agité le cœur de l'Espagnol.

Pepe n'eut plus besoin que d'un simple effort pour soulever et retirer la plaque de gazon qui masquait un trésor qui allait être plus précieux mille fois pour les voyageurs désarmés, que l'or inutile qu'ils avaient naguère dédaigné.

A l'aide de ses ongles et de son couteau, Pepe fouilla le sol avec une ardeur convulsive. Qu'allait-il trouver au fond de cette cache ?

Des marchandises dont ils ne saurait que faire, ou bien des armes qui rendraient aux trois voyageurs leur force et leur énergie brisées, et à Fabian la vie et la liberté.

Après s'être un instant arrêté, dominé par une terrible incertitude, Pepe reprit sa tâche. Bientôt, sous la terre molle, il sentit le cuir épais qui enveloppait les objets cachés. Il jeta le cuir loin de lui ; un rayon de soleil plongea jusqu'au fond de la cachette, devant les yeux éblouis de l'Espagnol, car il n'avait vu qu'une chose parmi les objets entassés pêle-mêle : des armes à feu de toutes les dimensions, des cornes attachées aux carabines, et laissant deviner à travers leur transparence la poudre grenue et luisante dont elles étaient remplies.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Pepe s'agenouilla, récita une oraison fervente, et courut comme un fou vers Bois-Rosé.

Le Canadien dormait de ce léger sommeil du soldat près de l'ennemi.

— Qu'est-ce que, Pepe ? s'écria-t-il, réveillé par le bruit des pas de son compagnon.

— Venez, Bois-Rosé, reprit joyeusement Pepe ; venez, Gayferos, cria-t-il en poussant le pied du gambusino endormi.

Puis il reprit sa course vers la cache, suivi de ses deux compagnons, qui l'interrogeaient vrainement.

— Des armes ! des armes à choisir ! s'écria l'Espagnol ; tenez ! tenez ! tenez !

Et à chaque parole, Pepe, courbé sur le sol, plongeait son bras dans l'ouverture béante, et jetait une carabine aux pieds de Bois-Rosé stupéfait.

— Remercions Dieu, Pepe, s'écria Bois-Rosé ; il nous rend la force qu'il avait enlevé à nos bras.

Chacun des trois chasseurs choisit l'arme qui lui convenait. Bois-Rosé en prit une quatrième pour Fabian : car cette trouvaille inespérée, après la capture du bison si providentiellement poussé vers eux, avait ouvert de nouveau son cœur à l'espérance.

— Remettons le reste en place, Pepe, dit le Canadien : n'enlevons pas au propriétaire de ces armes

et de ces marchandises, les ressources précieuses qu'il a cachées ici : ce serait être ingrat envers le ciel.

Les trois chasseurs eurent bientôt comblé la cache et dissimulé, autant qu'il était possible, son existence à tous les yeux, sans se douter qu'ils prenaient si généreusement les intérêts de leurs mortels ennemis.

— En route, maintenant, continua le Canadien ; en route de jour comme la nuit, n'est-ce pas, Pepe ?

— Oui ; car à présent, il y a trois guerriers sur la trace des bandits, s'écria le carabinier, et don Fabian...

Un spectacle inattendu fit expirer la parole sur ses lèvres ; une terrible réalité menaçait encore une fois de dissiper les rêves des deux chasseurs, ou du moins d'ajourner l'exécution de leurs projets. Bois-Rosé et Gayferos venaient de voir la cause de l'interruption soudaine de Pepe.

Au bord du fleuve, un guerrier indien, soigneusement peint comme pour un jour de bataille, semblait examiner avec attention les restes du bison abandonnés sur la rive. Quoiqu'il fut impossible qu'il n'eût pas aperçu les trois blancs, l'Indien ne tenait en apparence nul compte de leur présence.

— C'est notre amphitryon, reprit Pepe ; dois-je pour le remercier, essayer sur lui la portée de ma nouvelle carabine ?

— Gardez-vous-en bien, Pepe ; quelque brave que puisse être cet Indien, son calme, car il nous voit sans paraître daigner y faire attention, annonce qu'il n'est pas seul.

L'Indien, effectivement, continuait son examen avec un sang-froid qui annonçait un courage à toute épreuve, ou du moins celui qui résulte de la supériorité du nombre, et sa carabine, passée en bandoulière sur son épaule, semblait être pour lui plutôt un ornement qu'une arme offensive.

— Ah ! c'est un Comanche, continua Bois-Rosé ; je le reconnais à sa coiffure ainsi qu'aux divers ornements de son manteau de buffle ; et le Comanche est l'ennemi implacable de l'Apache. Ce jeune homme est sur le sentier de la guerre. Je l'appellerai, car les moments sont trop précieux pour agir de ruse et ne pas aller droit au but.

Le Canadien s'empressa d'exécuter son projet, qui souriait à la loyauté de son caractère, et il s'avança d'un pas ferme sur le bord de l'eau, également prêt à combattre, si c'était un ennemi que le hasard poussait vers eux, comme à faire alliance avec l'Indien, s'il devait trouver un ami dans le jeune guerrier comanche.

— Hélez-le donc en espagnol, Bois-Rosé, dit Pepe ; de cette façon nous saurons plus vite à quoi nous en tenir.

Le Canadien leva en l'air la crosse de sa carabine, pendant que l'Indien examinait encore la carcasse du buffle et les empreintes à côté d'elle.

— Trois guerriers mouraient de faim, quand le Grand-Esprit a envoyé vers eux un bison blessé, cria le coureur des bois. Mon fils cherche à connaître si c'est celui-là que sa lance a frappé. Veut-il en prendre

la part que nous lui avons réservée ? Il prouvera ainsi à trois guerriers blancs qu'il est leur ami.

L'Indien leva la tête.

— Un Comanche, répondit-il, n'est pas l'ami de tous les blancs qu'il rencontre ; il veut savoir, avant de s'asseoir à leur feu, d'où ils viennent, où ils vont, et quel est leur nom.

— Caramba ! dit Pepe à demi-voix, le jeune homme est fier comme un chef.

— Mon fils parle avec le noble orgueil d'un chef, répliqua Bois-Rosé en répétant plus courtoisement la phrase du carabinier. Il en a le courage sans doute, mais il est encore bien jeune pour conduire des guerriers sur le sentier de la guerre ; et cependant je lui répondrai comme je ferais au chef d'une peuplade. Nous venons de traverser le pays des Apaches, nous suivrons jusqu'à la fourche de la rivière Rouge la trace de deux bandits : celui-ci est Pepe le Dormeur, celui-là est le Chercheur d'or dont les Indiens ont pris la chevelure, et moi je suis le Coureur des bois du bas Canada.

L'Indien avait écouté la réponse de Bois-Rosé.

— Mon père, répondit-il, a la prudence d'un chef, dont il a l'âge ; mais il ne peut faire que les yeux d'un guerrier comanche soient aveugles ni que ses oreilles soient sourdes. Parmi les trois guerriers à peau blanche, il en est deux dont sa mémoire a retenu les noms, et ce ne sont pas ceux qu'il vient d'entendre.

— Holà ! reprit vivement Bois-Rosé, c'est me dire poliment que je suis un menteur ; et ma langue n'a jamais su préférer un mensonge, ni par peur ni par amitié.

Puis le Canadien continua d'une voix irritée :

— Quiconque accuse Bois-Rosé de mensonge devient son ennemi ; arrière donc Comanche, et que mes yeux ne vous revoient plus ! le désert est désormais trop étroit pour nous deux.

En disant ces mots, le Canadien fit jouer la batterie de sa carabine ; mais l'Indien, sans s'émouvoir, fit signe de la main.

— Rayon-Brûlant, s'écria-t-il en frappant fièrement sa poitrine cherchait le long de la rivière Rouge l'Aigle des Montagnes-Neigeuses et l'Oiseau-Moqueur, en quête du fils que les chiens apaches leur ont enlevé.

— L'Aigle, le Moqueur ! s'écria Bois-Rosé au comble de la surprise. Ah ! c'est vrai, j'oubliais... Mais, dites, au nom du Grand-Esprit, dites, continua vivement le vieux chasseur, avez-vous vu mon Fabian, l'enfant que je cherche.

Et le Canadien, rejetant tout à coup sa carabine loin de lui, se précipita dans le gué de la rivière, qu'il franchit à pas de géant.

— Oui ! oui ! l'Aigle et le Moqueur, c'est bien nous deux, c'est le nom que nous ont donné les Apaches, et que j'avais oublié, continua le Canadien, tandis que ses grandes enjambées faisaient jaillir l'eau autour de lui. Attendez, Rayon-Brûlant, attendez, je suis à vous, comme le fer est à la flèche comme la lune est à la poignée... un ami... à la vie et à la mort...

Le jeune Indien souriait en attendant le coureur des bois, qui atteignit bientôt la rive en lui tendant sa large et loyale main dans laquelle le guerrier sentit la sienne comme dans le tronc fendu d'un arbre qui se serait refermé sur elle.

— Ainsi, s'écria le Canadien, résistant à peine au désir d'enlever le jeune Indien dans ses bras, vous êtes l'ennemi de Main-Rouge, de Sang-Mêlé et de toute cette... Mais qui a dit nos noms au guerrier, que les siens ont bien nommé le Rayon-Brûlant ? car mon fils paraît terrible comme les langues de feu qui sortent des nuages.

— Depuis le préside de Tubac jusqu'au Lac-aux-Bisons, où la Fleur-du-Lac se mire dans l'eau, répondit l'Indien en faisant allusion à dona Rosario, dont l'image s'était gravée malgré lui dans sa tête, depuis le Lac-aux-Bisons jusqu'aux Montagnes-Brumeuses, et depuis les Collines-Sombres jusqu'à la cache qu'ils ont pratiquée ici, Rayon-Brûlant a suivi les traces des ravisseurs de son honneur.

— Ah ! c'est à ces dém... Mais continuez, Rayon-Brûlant.

— Les ravisseurs, poursuivit l'Indien, n'ont pas eu de secret pour lui, et d'après leurs paroles, Rayon Brûlant a reconnu les deux guerriers blancs dans l'Île-aux-Buffles. Les deux guerriers blancs sont-ils braves comme on le dit ? acheva-t-il en fixant les yeux sur l'horizon lointain.

— Pourquoi cette question ! demanda Bois-Rosé avec un sourire calme qui en disait plus que toutes les protestations.

— C'est, répondit tranquillement l'Indien, que je vois d'ici, à l'est, la fumée des feux de l'Oiseau-Noir et de trente guerriers ; à l'ouest, celle des feux des deux pirates du désert ; au nord, celle des feux de dix Apaches, et que l'Indien comanche et les deux Visages-Pâles sont entre trois partis ennemis.

Bois-Rosé vit en effet dans le lointain un léger nuage de fumée indiquant l'emplacement d'un camp indien.

— Rayon-Brûlant a-t-il vu le fils qu'on a enlevé à son père ? demanda le Canadien avec inquiétude.

— Les yeux de Rayon-Brûlant n'ont pas vu le jeune guerrier du Sud, répondit l'Indien, mais il le voit, par les yeux d'un guerrier comanche, captif dans le camp des deux pirates.

Un rayon d'espoir passa dans le cœur de Bois-Rosé.

CHAPITRE XI

LES NAVIGATEURS DE LA RIVIÈRE ROUGE

Le jeune Comanche portait des regards pleins de bienveillance sur la noble figure du Canadien.

— Le danger est encore éloigné, lui dit-il en montrant du doigt la partie de l'est où la fumée des bivacs indiens s'élevait en spirales presque invisibles ; le Comanche suivra ses nouveaux amis dans l'Île-aux-Buffles, et là ils allumeront le feu du conseil pour décider ce qu'ils devront faire. Allons.

Le coureur des bois et l'Indien traversèrent le gué de la rivière pour aller rejoindre Pepe et le cambu-

sino, qui attendaient avec d'autant plus d'impatience le résultat de cet entretien, qu'ils ne pouvaient en entendre un seul mot.

L'Indien toucha cérémonieusement la main des deux blancs, et tous quatre se dirigèrent vers le foyer, près duquel les trois chasseurs avaient pris leurs homérique repas. Ils se trouvaient maintenant dans une disposition d'esprit bien différente de celle où ils étaient naguère. La nourriture avait rendu la force et la souplesse à leurs membres fatigués, et la possession de leurs nouvelles armes avait rappelé dans leur cœur la confiance et l'énergie.

Le jeune Comanche prit à la hâte sa part du buffle, qu'il dit avoir été tué par un Indien de la bande de Sang-Mêlé, et Bois-Rosé profita de ce moment pour communiquer à ses deux compagnons ce qu'il venait d'apprendre.

— Ce sont de graves et fâcheuses complications, dit le Canadien en terminant ; poursuivre un ennemi quand on est poursuivi soi-même, c'est une situation difficile.

— Oui, reprit le carabinier ; mais après tout, maintenant que nous sommes armés comme il convient à des guerriers, est-il donc plus impossible d'en venir à nos fins qu'il ne l'était quand, étant à la poursuite de don Antonio de Mediana, nous nous trouvâmes bloqués par ces coquins d'Apaches ?

— C'est vrai, dit le Canadien (car il avait, comme l'Espagnol, cette intrépide confiance en soi-même qui fait accomplir des prodiges à ceux qui la possèdent ; dans le cours de la vie bien des projets ne sont impraticables que par cela seul qu'ils nous paraissent tels).

— Quoi qu'il en soit, s'écria le vindicatif Pepe, maintenant que vous venez de m'apprendre que c'est à ce damné métis qu'appartient cette cache que nous avons pris tant de peine à céler à tous les yeux, je cours l'éventrer de nouveau. Venez Gayferos ; pendant que Bois-Rosé délibérera ici avec ce jeune guerrier, nous jetterons à l'eau tout le butin de cette vipère, excepté les armes à feu.

Le rancunier miquelet s'éloigna, suivi du gambusino, et, quand l'Indien eut bu et mangé :

— Mon fils, dit le Canadien à Rayon-Brûlant, me contera-t-il maintenant ce qu'il fait seul, et si loin de sa tribu, sur le terrain de chasse des Apaches ?

Le Comanche fit à Bois-Rosé le récit des événements que le lecteur connaît déjà : l'attaque dont Encinas et lui avaient manqué d'être victimes, l'apparition des deux pirates près du Lac-aux-Bisons, puis ses courses aventureuses sur leurs traces jusqu'à l'Île-aux-Buffles, où il leur avait vu cacher leur butin dans les entrailles de la terre.

En ce moment, Gayferos et Pepe revenaient de leur expédition. Couvertures, selles, marchandises, ils avaient tout jeté au courant de la rivière, à l'exception d'un faisceau de carabines qu'ils rapportaient eux.

— Bien, dit le Comanche ; ceci servira aux guerriers de ma tribu, qui n'ont pour toutes armes que leurs arcs et leurs flèches, et mettra entre leurs mains le tonnerre des Visages-Pâles.

Rayon-Brûlant reprit alors son récit, que les trois chasseurs écoutèrent avec attention. Nous croyons ne devoir en donner qu'une courte substance. Le Comanche avait quitté l'Île-aux-Buffles, espérant y revenir à temps pour surprendre les deux pirates du désert, dans la visite qu'ils ne manqueraient pas de faire sous peu à l'endroit où, selon son expression, les bandits avaient enfoui leur âme. Mais le temps qu'il avait employé à regagner le campement éloigné de sa tribu et la rapidité des mouvements de Sang-Mélé et de son père avaient trompé ses espérances.

Quand il fut de retour sur les bords de la rivière Rouge, à la tête de dix guerriers seulement, que le chef de sa peuplade avait confiés à sa prudence et à son courage, le jeune Comanche avait disséminé en plusieurs endroits des espions. Ceux-ci lui rapportèrent que les deux pirates qu'il poursuivait avaient déjà dépassé l'Île-aux-Buffles où il espérait les surprendre, et qu'après avoir quitté la rivière, dont ils avaient jusqu'alors suivi le cours dans leur canot, ils se dirigeaient par terre, le long de ses bords, jusqu'à la Fourche, près du Lac-aux-Bisons.

Le Comanche et ses dix guerriers, obligés de remonter un courant assez rapide dans le canot qui les avait amenés de leurs peuplade, n'avaient donc pu arriver assez à temps pour se croiser avec les deux pirates des Prairies, et ce fut peut-être heureux pour le jeune chef : car la troupe des deux bandits s'était grossie en route de rôdeurs indiens, comme il s'en trouve tant dans le désert.

Ce rapport de l'un des éclaireurs de Rayon-Brûlant avait été complété par un autre de ces batteurs d'estrade. Ce dernier, s'étant aventuré trop près de bivac de Sang-Mélé, s'était laissé surprendre. Il avait passé une demi-journée avec le métis et son père, et, au moment où il croyait toucher à sa dernière heure, Sang-Mélé l'avait envoyé vers Rayon-Brûlant, porteur de paroles de paix et d'amitié pour le jeune chef, et chargé de lui faire savoir en outre qu'il serait le bienvenu dans son camp ; ce que celui-ci toutefois se garda bien de croire, et avec raison.

C'était par le rapport de ce dernier éclaireur que le guerrier comanche avait appris les noms donnés par les Indiens aux chasseurs blancs, et il les avait reconnus dans l'Île-aux-Buffles à la description qui en avait été faite à ce même éclaireur.

— Rayon-Brûlant, ajouta l'Indien en terminant son récit, a soif du sang de ses ennemis pour laver son honneur, et il veut leur arracher leur chevelure pour en orner le devant de sa hutte ; il est, de plus, l'ennemi mortel des Apaches, jadis ses frères.

— Nous vous aiderons de tout notre pouvoir, reprit Pepe, qui lisait dans les yeux étincelants du jeune Comanche sa haine implacable pour son ancienne peuplade ; mais mon frère, ajouta-t-il, n'est donc qu'un Comanche par adoption ?

— Rayon-Brûlant, reprit l'Indien, ne se souvient plus qu'il est né Apache, depuis que l'Oiseau-Noir l'a outragé dans ce qu'il avait de plus cher.

— Cette nouvelle communauté de haine pour le chef indien resserra plus étroitement encore les liens d'a-

mitié qui venaient de se former entre le jeune Comanche et les deux chasseurs. Ces derniers, d'après son avis, résolurent de profiter de quelques instant du jour près de finir pour quitter l'île et se mettre en marche vers le but où ils tendaient tous.

— Vos guerriers sont loin d'ici ? demanda Bois-Rosé à l'Indien.

— L'un d'eux garde mon canot à la pointe de l'Île-aux-Buffles ; les autres sont disséminés sur la rive gauche de la rivière Rouge, et Main-Rouge et Sang-Mélé sont sur la rive opposée. A deux portées de carabine du chemin qu'ils suivaient, l'Aigle et le Moqueur auraient trouvé leurs traces.

— Allons, allons, s'écria Bois-Rosé, nous ne les avons pas retrouvés ; mais en revanche nous nous sommes procuré des armes, des vivres, un allié brave et loyal, Dieu soit loué ! tout est pour le mieux.

En disant ces mots, le Canadien jeta sa carabine sur son épaule, prit sur l'autre le faisceau d'armes retirées de la cache : Pepe et Gayferos se chargèrent des vivres et des munitions, et tous trois, pleins d'une ardeur nouvelle, suivirent le jeune Comanche, qui les guida vers la pointe de l'île, où était le guerrier com- mis à la garde de son canot.

C'était une de ces embarcations en usage parmi les Indiens de cette partie de l'Amérique, et la singularité de sa construction exige que la description en soit faite en quelques mots.

Le canot comanche se composait de deux peaux de buffle grossièrement tannées, cousues ensemble et étendues sur un léger châssis de bois de frêne. Les coutures en étaient rendues imperméables à l'aide d'un mélange durci de suif et de cendre. Cette barque fragile pouvait avoir environ dix pieds de longueur, sur trois et demi de largeur ; la proue et la poupe étaient allongées en pointe, et son ventre rond, ainsi que sa couleur, lui donnaient sur une gigantesque échelle quelque ressemblance avec une de ces *casquettes* de cuir bouilli dont on se servait jadis en voyage comme de verre portatif.

C'est cependant à l'aide d'embarcations de ce genre que les Indiens entreprennent de longues navigations sur des rivières parsemées de cataractes, de bas fonds et de rochers ; et, quelque courte que soit la durée de ces fragiles nacelles, on a le droit de s'étonner qu'elles résistent encore si longtemps aux chocs qu'elles éprouvent et à la violence des eaux contre lesquelles elles ont à lutter. Du reste, leur légèreté même les préserve de mille accidents qui briseraient en pièces une embarcation plus forte, et permet, dans les endroits impraticables aux navigateurs, de les porter sans peine sur leurs épaules, pendant des journées entières de marche.

Ce fut dans un de ces canots que la petite troupe s'embarqua. Le Comanche poussa au large avec ses avirons, et la frêle machine ne tarda pas à suivre rapidement le fil de la rivière.

Rayon-Brûlant et le guerrier qui l'accompagnait dirigèrent le canot le long de la rive gauche, en rangeant la terre le plus près possible, pour se cacher

sous l'ombre des arbres, qui déjà s'allongeait sur le fleuve.

— A quelle distance à peu près supposez-vous que nous soyons de la Fourche de la rivière Rouge? demanda le Canadien, qui accusait encore de lenteur la rapidité de leur marche.

— En naviguant ainsi toute la nuit, nous serons demain à la Fourche-Rouge, répondit le Comanche quand le soleil sera sur l'horizon à la même place que ce soir.

C'était donc tout un jour et toute une nuit de navigation, en supposant qu'aucun obstacle n'arrêtât la marche de la petite troupe, ce qui n'était guère probable, entourés d'ennemis de tout genre comme l'étaient les cinq voyageurs.

Bois-Rosé, tout en explorant de l'œil, ainsi que ses compagnons, les bords ombragés de la rivière qu'ils côtoyaient, repassaient dans sa mémoire, pour calculer les chances qu'ils avaient de rejoindre le métis, toutes les particularités du récit de Rayon-Brûlant.

Quelques-unes d'entre elles ne lui paraissaient pas suffisamment claires; puis le sort réservé à Fabian était pour lui un sujet d'inquiétude dévorant.

— Lequel de vos batteurs d'estrade, demanda le Canadien au Comanche, a pénétré dans le camp de Main-Rouge?

L'Indien désigna de la tête le guerrier qui ramait à côté de lui.

— Ah! s'écria le coureur des bois en tressaillant, que ne me le disiez-vous plus tôt! Comanche, poursuivit-il en s'adressant au rameur d'une voix pleine d'émotion, vous avez vu le jeune guerrier du Sud, comme ils appellent mon pauvre Fabian; vous l'avez vu, vous lui avez parlé? Que faisait-il? Quelle était sa contenance? Tournait-il souvent les yeux vers l'horizon pour chercher dans les nuages le vol de l'Aigle des Montagnes-Neigeuses, et de celui qu'ils feraient mieux de nommer l'Aigle-Moqueur? Parlez, Comanche; les oreilles d'un père sont ouvertes pour entendre ce qui se dira d'un fils bien-aimé.

Mais à ce flot de questions le guerrier sauvage ne répondit rien; il ne comprenait pas l'espagnol, et le dialecte comanche était inconnu au Canadien. Rayon-Brûlant transmit les demandes et traduisit les réponses.

— Le jeune guerrier du Sud, dit-il, était calme et triste comme le crépuscule dans les montagnes, quand l'oiseau de nuit commence à chanter.

— Entendez-vous, Pepe? s'écria le Canadien les yeux humides?

— Son visage, continua le traducteur, en répétant fidèlement ce qu'il entendait, était pâle comme un rayon de la lune sur un lac; mais ses prunelles avaient l'éclat de la mouche à feu dans les herbes sombres des Prairies.

— Oui, oui, dit le Canadien; quand vous voulez savoir si un homme est brave, ne regardez pas ses joues, regardez ses yeux.

— Mais, poursuivit le truchement, que signifiaient la pâleur des joues du jeune guerrier du Sud et le feu de ses yeux? Que sa chair souffrait de la faim

mais que les tortures de ses entrailles n'atteignaient pas son âme. L'âme d'un guerrier ne souffre jamais des maux de son corps.

Le vieux chasseur avait trop vécu parmi les Indiens pour ne pas mettre en première ligne un courage à toute épreuve; et un plaisir sauvage brillait dans ses prunelles en entendant l'Indien chanter les louanges de son enfant.

— Le jeune guerrier du Sud, reprit le narrateur en prêtant peut-être à Fabian ses propres impressions, ne cherchait pas à distinguer dans le ciel le vol des aigles, ses amis; il regardait au dedans de lui, et les cris d'agonie des ennemis qu'il avait tués arrivaient à ses oreilles, et il souriait à la mort.

— Allez, Comanche, le jeune homme ne disait pas ce qu'il pensait. Il sait bien que son vieux Bois-Rosé... Et, continua le Canadien d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'affermir, le Comanche sait-il... à quel moment... on avait fixé le supplice du jeune guerrier du Sud?

— Au moment où le grand chef, l'Oiseau-Noir, aura rejoint Sang-Mêlé à la Fourche-Rouge.

— Vous êtes fatigués tous deux; laissez-nous ramer à notre tour, Pepe et moi, dit le Canadien les yeux enflammés; l'aigle est sur la trace des vautours.

Sous l'impulsion des deux nouveaux rameurs, le canot de peaux de buffle glissa plus rapidement sur la surface du fleuve.

Bois-Rosé se trouvait néanmoins soulagé d'un poids énorme; il savait que Fabian vivait, que son supplice était différé jusqu'à la jonction de l'Oiseau-Noir et du métis; il savait que la troupe du premier était derrière eux et qu'il arriverait avant elle à la Fourche-Rouge. Cependant Sang-Mêlé pouvait changer son compement, ou n'y pas faire du moins un séjour assez long pour qu'on pût espérer l'y rencontrer et l'attaquer avec quelque chance de réussite.

— La Fourche-Rouge est-elle éloignée de l'endroit que vous appelez le Lac-aux-Bisons? demanda Bois-Rosé à Rayon-Brûlant pour éclaircir ses doutes.

— D'une demi-lieue.

— Et que veut faire Sang-Mêlé au Lac-aux-Bisons, où vous avez trouvé sa trace? Mon fils le sait-il?

— Cueillir la Fleur-du-Lac, qui habite une hutte couleur du ciel, dit le jeune Indien avec un regard de feu.

— Je ne vous comprends pas, Rayon-Brûlant.

— La Fleur-du-Lac, reprit le Comanche en essayant de voiler l'éclat de ses prunelles, est une fille des blancs; elle est blanche elle-même et belle comme la fleur du magnolier, qui s'entr'ouvre le matin et s'épanouit à midi, elle est plus belle que l'Étoile-du-Soir, qui... jusqu'alors avait paru aux yeux d'un guerrier au-dessus de toutes les filles indiennes.

— Et que fait cette jeune fille loin des habitations? continua Bois-Rosé, à qui rien ne pouvait faire soupçonner que ce fût celle qui occupait une si large place dans le cœur de Fabian.

— Elle accompagne son père et trente-deux chasseurs de chevaux sauvages.

— Trente-deux chasseurs ! Ah ! Pepe, s'écria le Canadien plein de joie, c'est ce que voulait nous dire Pedro Diaz, et c'est là sans doute que nous le retrouverons. Mais alors ce sera une action en règle : soixante Indiens, quarante ou cinquante Indiens et blancs contre eux ! continua le chasseur, le visage animé du feu des batailles. La Fourche-Rouge verra couler bien du sang. Nous sauverons Fabian au milieu de ce tumulte, et nous briserons à coups de crosse le crâne de ces pirates des Prairies.

— Nous les crucifions, Bois-Rosé, s'écria Pepe en s'abandonnant aux passions féroces qu'excitait en lui sa haine pour Main-Rouge et Sang-Mêlé ; ce couple de démons n'aura pas mérité un sort plus doux.

Le loyal coureur des bois, qui savait plus aimer que haïr, et l'implacable carabinier, capable de haïr comme il savait aimer, se courbèrent avec plus d'ardeur encore sur leurs avirons.

Les eaux de la rivière se teignaient de noir, quand les bords se rétrécirent et formèrent à cent pas au delà de la barque un canal étroit, couronné par les cimes des arbres entrelacés. Un dernier rayon de pourpre du soleil couchant se jouait encore sur l'eau en laissant une longue traînée lumineuse, à travers le dôme de verdure, et se fondait avec l'ombre opaque qui couvrait la surface du fleuve.

Avant de s'engager dans cette passe sombre, Rayon-Brûlant fit un signe au guerrier assis près de lui et tous deux reprirent leurs avirons des mains des chasseurs, qui remplacèrent la rame par la carabine. Bientôt après, les deux Indiens firent entendre deux cris semblables à celui des hirondelles lorsqu'elles volent en rasant l'eau.

Peu d'instant s'étaient écoulés, lorsque le canot entra sous la voûte épaisse des arbres. Le dernier rayon de soleil semblait s'être éteint dans la rivière, et à peine, au milieu de l'obscurité, pouvait-on, de l'arrière à l'avant de l'embarcation, distinguer un objet.

— Si les ténèbres ne produisaient parfois de ces illusions étranges, dit Bois-Rosé, je jurerais que je vois là-bas, à la fourche de ce frêne penché sur l'eau, comme une apparence de forme humaine.

Le jeune Comanche arrêta le Canadien qui apprêtait déjà sa carabine.

— L'Aigle et le Moqueur sont ici en pays ami, dit-il ; des guerriers éclairent au loin la route devant eux.

En disant ces mots, Rayon-Brûlant donna l'ordre à l'Indien de cesser de ramer un instant, et, d'un coup d'aviron en sens inverse, en sciant, comme disent les marins, il fit brusquement arriver le canot sur le tronc incliné du frêne que désignait le Canadien.

Au même moment, avant que Pepe ni Bois-Rosé eussent pu se rendre compte de leurs impressions, un corps noir glissa le long de l'arbre, le canot reçut un choc qui le fit trembler, et un Indien vint prendre place à côté du chef comanche.

Ce nouveau personnage fit quelque bref rapport que les chasseurs blancs ne comprirent pas, tandis que le canot continuait sa marche à travers l'obscurité ; puis l'Indien ne tarda pas à garder un silence semblable à celui de tous les passagers.

rité ; puis l'Indien ne tarda pas à garder un silence semblable à celui de tous les passagers.

Au bout d'une heure environ de navigation silencieuses, le même fait se répéta : un autre Indien se laissa encore glisser dans le canot, qui menaçait d'être bientôt trop petit, si le nombre de ceux qui le montaient devait s'augmenter ainsi d'heure en heure. Le nouveau venu dit aussi quelques mots à Rayon-Brûlant en dialecte comanche, et cette fois, au lieu de continuer à ramer, les deux Indiens levèrent leurs avirons et laissèrent le canot suivre de lui-même pendant quelque temps l'impulsion de la rivière. Un murmure lointain commençait à se faire entendre sous la voûte sonore qui couvrait le fleuve.

Bientôt le bruit grossit, on entendait l'eau gronder comme sur un bas-fond ; mais l'obscurité empêchait de distinguer devant soi : alors la fragile barque commença de tourner lentement sur elle-même, sans que les deux Indiens fissent aucune tentative pour la diriger. Puis ensuite elle marcha en travers, présentant la proue et la poupe aux deux rives du fleuve, et enfin elle reprit sa première position parallèle au fil de l'eau et glissa plus rapidement. Bientôt, descendant comme un plan incliné, elle fendit l'onde avec la rapidité d'une flèche.

C'était en effet un des *rapides* du fleuve, que les deux Comanches, empêchés par l'obscurité, laissaient à leur barque le soin de franchir seule. Un instant l'eau bouillonna sous la fragile nacelle qui sembla nager sur des flots d'écume ; un choc terrible l'ébranla, comme si ses flancs allaient, en se crevant, donner passage à l'eau, puis elle devint immobile.

Le mauvais pas était franchi sans accident, et Rayon-Brûlant et son compagnon reprirent les avirons et continuèrent leur route.

Les voyageurs ne tardèrent pas, après avoir dépassé le rapide, à sortir de cette passe obscure, qui s'était prolongée presque sans interruption pendant plusieurs lieues, et à gagner un endroit découvert. Là, il devint nécessaire de prendre terre sur la rive pour laisser sécher le canot qui commençait à faire un peu d'eau.

A l'exception de quelques bouquets de cotonniers qui croissaient sur le bord opposé à celui où ils étaient descendus et avaient transporté leur embarcation, les voyageurs se trouvaient au milieu d'une plaine presque nue.

— L'Aigle et le Moqueur peuvent dormir un instant pendant que nous allumerons le feu, mes guerriers et moi, pour réparer notre canot endommagé, dit Rayon-Brûlant.

— Avec votre permission, mon jeune ami, s'écria Pepe, j'aime mieux commencer par manger, puis dormir après, s'il reste du temps pour le faire.

Les quatre guerriers comanches eurent bientôt allumé un feu autour duquel les trois chasseurs blancs s'assirent à leurs côtés, et les restes du bison ne fournirent pas aux sept convives un souper moins splendide que le dîner précédent sous les ombrages de l'Ile-aux-Buffles.

Quand on eut retourné le canot pour découvrir la voie d'eau, le Comanche s'aperçut que les coutures

avaient perdu une partie de leur enduit, et que c'était par là que l'eau pénétrait. A l'aide de la graisse du buffle, mélangée avec les cendres du foyer, les coutures du canot allaient être de nouveau calfatées, quand l'Indien prête l'oreille à une rumeur lointaine.

— Entendez-vous quelque bruit suspect ? demanda Pepe à l'Indien.

— Rayon-Brûlant prête l'oreille aux hurlements du petit Loup-des-Présages.

— Eh bien, mon garçon, vous avez l'oreille fine, vous pouvez vous en vanter. Quels présages vous transmettent les hurlements du petit loup des Prairies, qui, à mon idée, n'annoncent que sa faim ?

— Quand les Indiens sont en chasse, répondit gravement le Comanche, les grands loups des Prairies les suivent en silence, bien sûrs qu'ils auront leur part du butin ; les petits loups, comme les plus faibles, accompagnent les plus forts en hurlant, et demandent aussi leur part. J'ai entendu la voix du Présage au nord ; la bande de l'Oiseau-Noir est à l'est ; il y a donc du côté du nord l'autre bande que nos éclaireurs n'ont pas vue, et les bisons fuient devant elle. Mon frère peut les entendre.

Une rumeur encore vague ne tarda pas en effet à gronder au loin. Le Comanche prit alors un tison du foyer et l'approcha du sol, à peu de distance de l'endroit où le feu était allumé. Une large bande de terre, foulée de chevaux, s'étendait à partir de la rivière jusqu'à perte de vue dans la plaine.

— Nous sommes ici sur une trace de bisons, s'écria l'Indien ; c'est un endroit dangereux qu'il faut fuir à peine en aurons-nous le temps ; un troupeau va repasser sur les traces qu'il a laissées déjà.

Des mugissements se mêlèrent bientôt au retentissement sourd de la terre. Rayon-Brûlant dit quelques mots à ses trois hommes, et ceux-ci dispersèrent et éteignirent promptement le feu, à l'exception d'un tison que conserva le chef ; puis les Comanches, aidés par les chasseurs, se hâtèrent d'emporter le canot sur les pas de Rayon-Brûlant.

Le jeune chef choisit, pour s'y arrêter de nouveau le sommet d'une de ces petites collines dont le pays est plein. Là, un autre foyer fut disposé, auprès duquel les quatre guerriers rouges reprirent leurs travaux de calfatage interrompus.

A peine étaient-ils à l'œuvre qu'en face de l'endroit qu'ils venaient de quitter, et sur la rive opposée du fleuve, une longue et large colonne de buffles au galop se dessina dans la plaine. On vit sous le choc irrésistible de ces monstrueux habitants des Prairies, le bouquet de cotonniers s'affaisser en craquant et se coucher par terre comme une gerbe d'herbes sèches. Des mugissements à assourdir l'oreille s'entremêlaient au souffle bruyant des naseaux de la troupe sauvage, flairant l'eau qu'elle allait traverser ; puis l'eau gronda sous un flot de poitrails recouverts de longues crinières ; et, comme poussé par une marée subite pendant l'équinoxe, le fleuve mugit et déborda sur ses deux rives.

CHAPITRE XII

DES RIVERAINS INCOMMUNES

L'échelle gigantesque sur laquelle la nature américaine a été taillée par le Créateur ; ses Cordillères, la plus longue chaîne de montagnes connue ; son sol qui sue l'or, l'argent, le fer ; ses arbres, colosse de la végétation ; les herbes de ses prairies, hautes comme nos jeunes arbres ; ses fleuves de douze à quinze cents lieues de parcours, larges comme des mers ; ses lacs *océaniques*, enfin ses ports immenses comme celui de San Francisco, où tiendraient toutes les flottes de l'Europe réunies, tout cet assemblage d'éléments grandioses présage-t-il à l'Amérique un degré de splendeur et de puissance supérieur à celui que l'Europe ait jamais atteint ? A tort ou à raison, nous sommes de ceux qui le pensent, s'il est vrai que l'avenir, toujours solidaire du présent, doit glorieusement couronner les efforts audacieux d'un peuple qui, naguère au berceau, a su promptement secouer les langes de l'enfance et qui, dans toute l'ardeur de sa jeunesse, tend chaque jour à devenir grand comme la nature qui l'environne.

A certaines époques périodiques, les fleuves, les cours d'eau des Prairies, et jusqu'à leurs plus minces filets, regorgent de monstrueux saumons, pressés comme nos bancs de harengs et de sardines ; les eaux ne peuvent plus les contenir, elles les rejettent hors de leur sein, et les indiens errants dans les plaines sans fin, partagent avec les animaux carnivores les déserts la pâture que leur envoie la Providence.

A d'autres époques, nombreux comme les saumons dans les fleuves, des troupeaux de bisons, dont la taille est à celle de nos taureaux ce que le Meschacébé est au Danube, parcourent les Prairies, fuyant devant l'Indien qui les poursuit et devant l'ours gris qui les combat. En vain chercherions-nous dans le monde entier à quels animaux chasseurs on peut comparer l'ours gris. Il n'en est aucun, car sa taille égale presque celle du buffle ; armé de longues griffes acérées comme les défenses du sanglier, l'ours gris, sur l'épaisse fourrure duquel la balle du chasseur vient s'amortir, emporte au grand trot dans sa tanière un buffle tout entier. Abattre un de ces colosses terribles est la victoire dont s'enorgueillit le plus le guerrier rouge des Prairies.

C'était une des colonnes voyageuses de buffles que les navigateurs venaient de voir traverser la rivière Rouge, à quelque distance de l'endroit où ils avaient fait halte eu premier lieu.

— Mon fils croit donc aux rêves et aux présages ? dit Bois-Rosé au Comanche, quand on n'entendit plus que le tumulte lointain des bisons fuyants.

— La voix du Loup-des-Présages ne trompe jamais, répondit Rayon-Brûlant avec un air de conviction dont sourit le Canadien. Les rêves que le Grand-Esprit envoie au guerrier qui dort ne le trompent jamais non plus. L'Aigle des Montagnes-Neigeuses croit-il qu'à cette heure de la nuit les

bisons, pour profiter de sa fraîcheur, abandonnent les hautes herbes et se mettent en voyage ?

— Ce n'est pas probable : Dieu envoie aux animaux comme à nous le sommeil pendant la nuit. Des bisons ne sont ni des loups ni des tigres qui rôdent dans les ténèbres et dorment le jour ; les Indiens sans doute ont donné la chasse à cette colonne d'animaux fuyants qui viennent de passer.

— Eh bien, les rêves sont pour mon esprit ce que sont pour mes oreilles les hurlements du Loup-des-Présages, ce qu'est pour mes yeux la fuite des buffles de nuit : un indice certain que le danger nous entoure.

— Si vous dites vrai, reprit Bois-Rosé, comme je le pense, car, bien que vous ayez à peine la moitié de mon âge, vous avez pour vous l'expérience de vos pères, qu'on ne dédaigne pas plus dans les déserts que dans les grandes villes, et les premières impressions de votre enfance. Si donc vous croyez le danger prochain, je suis d'avis que nous reprenions notre navigation au plus vite.

— Le canot est prêt ; mais nous avons encore quelques précautions à prendre. Nous allumerons six feux à distance les uns des autres, derrière ces collines. Du bord opposé de la rivière où campe la troupe qui suit nos traces, et de celui-ci, où a fait halte l'Oiseau-Noir, les Apaches verront ces feux sans pouvoir distinguer s'il y a des guerriers qui veillent alentour, et, pendant qu'ils perdront un temps précieux à imaginer un moyen de s'avancer sans être vus, Rayon-Brûlant, l'Aigle, le Moqueur en profiteront pour prendre l'avance sur l'ennemi qu'ils poursuivent.

La sagesse de cet avis frappa Bois-Rosé et l'Espagnol. Les feux furent allumés derrière les buissons et de petites collines, qui n'en laissaient voir que le reflet en cachant le foyer ; le canot de buffle, garni de son enduit imperméable, fut remis à la rivière, et la petite troupe reprit, à force de rames, sa navigation interrompue pendant près de trois heures.

Les trois chasseurs blancs, pleins de confiance dans les quatre Comanches, qui tour à tour se reposaient et reprenaient l'aviron, mirent ce temps à profit pour s'étendre au fond du canot et tâcher de goûter quelques instants de sommeil. En voyageant ainsi de jour comme de nuit, Pepe et Bois-Rosé sentaient qu'ils réparaient la perte des heures qu'ils avaient été forcés de subir, et, consolés par cette conviction rassurante, ils ne tardèrent pas, non plus que Gayferos, à cesser de lutter contre l'assoupissement invincible qui appesantissait leurs yeux.

Depuis longtemps déjà les feux avaient disparu dans le lointain. Les trois chasseurs fatigués dormaient profondément. Assis à la poupe du canot pendant que deux de ses Indiens ramaient en silence, le jeune Comanche ne cessait d'interroger de l'œil tous les points de la solitude qu'ils traversaient. Rayon-Brûlant semblait inaccessible au sommeil, quoique les troncs d'arbres ou les rochers qui bordaient la rive ne fussent pas plus immobiles que lui.

Sa figure au profil énergique, ses yeux brillants, la symétrie parfaite de sa tête avec ses larges épaules

et son buste nerveux que son manteau de peau de bison laissait voir à nu, faisaient du jeune renégat apache un bel échantillon de la race humaine à l'état de nature. Le jeune guerrier regardait-il en dedans de lui-même pour y retrouver l'image de la Fleur-du-Lac, ou celle de l'Étoile-du-Soir, pour qui il avait quitté la terre où reposaient les ossements de ses pères ? c'est ce que nous ignorons, et ce qui importe peu pour le moment. Quelque absorbé toutefois qu'il fût dans ses pensées, il ne restait étranger à aucune des vagues rumeurs qui, de loin en loin, se faisaient entendre.

Cependant, à l'immobilité de sa posture, qui prouvait que tous les bruits du désert n'étaient que ce qu'ils devaient être, succédaient, petit à petit, quelques mouvements du corps ou de la tête, comme si d'autres indices se mêlaient aux voix de la nuit et de la solitude.

Une sorte de ronflement sourd, apporté par la brise, et qui semblait sortir du milieu même de la rivière, confirma bientôt les soupçons de l'Apache. Il fit signe à ses deux rameurs de cesser de nager et il se pencha sur le corps du Canadien qui, sentant qu'on lui touchait l'épaule, ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il vit les deux Indiens tenant en mains leurs avirons immobiles ; il devina qu'il y avait quelques danger encore caché.

La rivière qui, à l'endroit où il s'était endormi, coulait à travers une plaine, était encaissée entre deux rives assez élevées, quand il se réveilla.

— Dois-je appeler Pepe ? dit le Canadien.

— Laissez-le dormir, reprit le Comanche ; nous l'éveillerons s'il est besoin. J'ai ouï dire que la balle de l'Aigle-des-Montagnes ne manquait jamais son but.

— Oui, mon garçon, c'était vrai avec la carabine que j'ai laissé briser entre mes mains ; avec celle-ci je ne pourrais, en vérité, ne l'ayant pas essayée, répondre du premier coup que je lâcherai. Mais pourquoi m'avez-vous éveillé ?

Un grognement plus distinct et plus prolongé, semblable au bruit d'un soufflet de forge, se chargea de la réponse de l'Indien.

— Ah ! dit le Canadien, je ne vous en demande pas davantage. Qu'importe, après tout ? Passons outre, et, à moins que vous ne soyez trop fatigué de ramer, laissez-moi continuer mon somme.

— Nous ne pouvons passer outre sans sa permission. L'animal occupe un petit îlot au milieu de la rivière, qui, au delà du détour que vous voyez devient fort étroite. Ce qu'a vu Rayon-Brûlant une seule fois, il ne l'oublie pas. Il connaît les moindres sinuosités de la rivière Rouge.

Cependant le canot avançait toujours en tournant, et comme il était urgent de prendre un parti avant de s'engager dans la passe dangereuse que signalait le jeune Indien, Bois-Rosé prit les avirons et fit remonter le canot contre le courant.

Tout en le maintenant immobile, quand il eut gagné quelques toises :

— Nous ne devons pas, dit-il, prodiguer les coups de fusil au milieu de ces solitudes qui peuvent recéler

des ennemis tout près de nous ; ce serait leur donner l'éveil. Une seule détonation même suffirait pour cela. Eh bien ! Comanche, je suis d'avis que, laissant de côté tout amour-propre, nous prenions terre avec le canot sur nos épaules, pour n'avoir pas de querelles avec ce diable d'animal. Plus loin, nous reprendrons le cours de la rivière.

— Les trois Indiens ont une hache affilée et des bras vigoureux ; les chasseurs blancs ont leurs couteaux pointus et tranchants, reprit Rayon-Brûlant.

— L'amour-propre d'un jeune homme ne s'accommode pas de la fuite, je le sais. Préférez-vous risquer de faire chavirer notre canot, ce qui ne serait pas grand'chose, après tout, mais de la faire crever comme une gourde sèche, ce qui serait irréparable ? Écoutez, Rayon-Brûlant ; faites pour l'amour d'un père à la recherche de son fils, dont les moments sont comptés, le sacrifice de votre gloriole de jeune homme ; c'est un vieillard dont les cheveux sont gris, dont le cœur est plein de tristesse, qui vous en prie.

— La Fleur-du-Lac, dit l'Indien, incapable de cacher les impressions de son jeune cœur eût frémi en voyant la dépouille du monstrueux animal, et elle eût souri au guerrier qui la lui eût apportée ; le cœur de Rayon-Brûlant se serait réjoui.

— Oui, mon enfant, il est doux d'obtenir un sourire de celle qu'on aime ; c'est doux pour un Indien comme pour un blanc ; mais il est doux aussi d'obliger un vieillard qui pleure son fils. Le Grand-Esprit bénira vos chasses.

Le Comanche ne répliqua plus. On éveilla Pepe et Gayferos pour leur apprendre qu'un ours gris des prairies gardait une passe étroite qu'on ne pourrait franchir sans avoir maille à partir avec lui, et qu'il fallait, en emportant le canot, faire un détour par terre et éviter ainsi le bruit dangereux d'un combat contre le redoutable gardien de l'îlot.

La nouvelle qu'un ours gris barrait le passage de la rivière mit Pepe de très mauvaise humeur.

— Le diable torde le cou à cette vermine ! dit-il en bâillant, et en flétrissant par rancune, d'une terme de mépris que les chasseurs n'appliquent qu'à des animaux d'un ordre inférieur, le plus terrible des habitants des Prairies ; je dormais si tranquille !

Cependant, après avoir fait aborder le canot au rivage, le Canadien, toujours prudent, résolu, avant de laisser débarquer toute la troupe, de jeter un coup d'œil dans la plaine. Il escalada doucement la berge, qui encaissait la rivière. De hautes herbes en couronnaient le sommet et opposaient à la vue un rempart infranchissable.

Le Canadien s'avança donc en se coulant à travers leurs tiges, la carabine à la main, et disparut pour quelques minutes aux yeux de ses compagnons.

Ceux-ci se tenaient sur leurs gardes ; car il ne suffisait pas de chercher à éviter le féroce animal pour être à l'abri d'une attaque de sa part. Il était évident que l'ours flairait les émanations humaines, et qu'il ne se sentait plus seul dans son domaine désert. Comme ces redoutables châtelains qui, du haut de leur rocher ou de leur tour, dominaient jadis le cours

d'un fleuve, il était à craindre que l'animal riverain n'essayât de prélever le tribut d'un chasseur ou d'un Indien, s'il avait déjà goûté dans sa vie de la chair de l'un ou de l'autre.

Aux ronflements précipités de ses naseaux se mêlait de temps à autre le grincement de ses formidables dents et de ses ongles qui grattaient le roc de l'îlot.

En ce moment le Canadien revint en toute hâte.

— Au large ! au large ! dit-il à voix basse dès qu'il eût rejoint la petite troupe. Il y a là une douzaine d'Indiens à cheval qui battent la Prairie.

— Les Loups-du-Présage ne trompent jamais, répondit l'Indien. Dans quelle direction les chiens apaches parcourent-ils la plaine ?

— A droite et à gauche ; mais ils semblent venir du côté où nous avons laissé nos feux allumés. Allons, Rayon-Brûlant, c'est à présent et sans hésiter qu'il faut avoir recours aux haches indiennes et aux couteaux des blancs contre l'ours gris. Quoi qu'il en puisse arriver, nous ne saurions rester ici sans danger, une minute de plus. Un de ces cavaliers peut d'un moment à l'autre s'avancer vers la rivière.

Le canot fut de nouveau poussé au milieu du courant, dans la direction de l'îlot, malgré le grondement effrayant qui s'y faisait entendre.

Dans toute autre circonstance, en dépit de la force et de la férocité de l'animal qui, au dire de l'Indien, devait être installé sur la petite île et dominer le passage étroit qu'elle formait sur chaque rive du fleuve, les navigateurs ne se fussent que médiocrement inquiétés de cette rencontre.

A l'exception de Gayferos, tous avaient passé leur vie dans les déserts et ils étaient accoutumés à en braver les dangers ; lui, cependant, ne paraissait pas plus effrayé que ses compagnons ; c'est qu'il ignorait à quel ennemi ils avaient affaire. Les deux chasseurs et les Indiens le savaient et appréciaient tout ce que le voisinage des Apaches ajoutait de péril à un combat déjà si dangereux par lui-même.

Les armes blanches, au cas où l'animal ne serait pas d'humeur à les laisser passer tranquillement, étaient les seules qu'ils pussent employer pour ne pas révéler leur présence. L'épaisse fourrure, d'ailleurs, dont l'ours gris est revêtu, rendait la lutte bien incertaine. Ses hurlements, s'il était blessé, pouvaient attirer les Indiens, avides de le chasser ; le canot risquait d'être crevé par la moindre atteinte de ses griffes tranchantes ; le voir couler bas était presque inévitable.

Bois-Rosé, pour plus de sûreté, et afin d'empêcher le Comanche de commettre quelque acte d'agression pria Rayon-Brûlant de prendre en main l'un des avirons, et lui-même s'empara du second ; puis, au risque de ce qui pouvait lui en advenir, il poussa le canot contre la rive droite, de façon à attaquer la passe de ce côté, et à se trouver le plus rapproché du féroce animal.

Le canot en suivant le cours assez rapide la rivière, eut bientôt regagné la distance que Bois-Rosé lui avait fait perdre en remontant. Ce fut un moment

imposant et terrible que celui où il vint à tourner le coude que décrivait le fleuve.

La hache à la main à l'avant de l'embarcation, les trois Indiens se tenaient prêts à en frapper le colosse d'un triple coup, et armés chacun de leur couteau Pepe et le gambusino restaient à l'arrière. La petite barque glissa silencieusement, et des ronflements sonores continuaient à sortir du fond de la rivière, comme si quelque monstre marin s'y fût échoué sur un bas-fond.

Bientôt sur la surface sombre du fleuve, l'îlot apparut aux yeux des navigateurs, et sur l'îlot de sable et de rochers une masse énorme et noirâtre se laissa voir.

— Jésus Maria ! dit à voix basse le cambusino épouvanté à la vue de l'ennemi dont il ne soupçonnait pas la taille gigantesque.

— Fiez-vous plus à votre couteau qu'à une prière fit vivement Pepe.

Le canot avançait doucement, et, à l'aspect des hommes qui le montaient, l'ours fit entendre un horrible grognement, et l'une de ses monstrueuses pattes, en grattant le sol, fit couler dans la rivière une avalanche de sable ; puis il commença de se lever lentement sur l'arrière-train, comme un buffle cabré.

Le canot avait attaqué la passe fatale ; ceux qui le montaient se tenaient prêts.

— Allons, Comanche, un bon coup de rame, d'où dépend peut-être la vie de sept hommes ! dit Bois-Rosé.

Et l'intrépide coureur des bois enfonça d'un bras ferme son aviron dans l'eau de manière à faire glisser l'embarcation le plus rapidement le plus loin possible de l'animal, qui, debout semblait hésiter à commencer l'attaque. L'Indien seconda non moins vigoureusement le chasseur et leva sa rame en l'air au moment où la barque passait comme la flèche à une toise à peine du gigantesque et féroce gardien de la petite île.

Celui-ci semblait encore indécis s'il s'élancerait contre le canot, et Bois-Rosé espérait avoir heureusement franchi ce pas dangereux, lorsque avec une rapidité telle que le vieux chasseur ne put le prévenir, un des Comanches, qui avait lâché sa hache, décocha dans le ventre de l'ours une flèche qui s'enfonça profondément dans ses entrailles.

Bois-Rosé ne peut retenir un cri de colère, et l'animal blessé poussa un rugissement de rage comme celui d'un bison atteint d'un coup de lance, et, en faisant claquer ses énormes mâchoires avec un bruit terrible, il s'élança dans l'eau, tel qu'un rocher qui fût tombé de la berge.

Le Canadien n'avait pas été moins prompt que le Comanche, et un second coup de rame fit voler l'embarcation plus rapidement encore ; l'ours n'atteignit que le vide, et ses deux pattes ne frappèrent que la surface du fleuve.

— Hourra ! s'écria Pepe à moitié suffoqué par les tourbillons d'écume qui fouettaient son visage ; ferme ! Bois-Rosé, ferme ! Comanche, vous avez manœuvré comme deux fiers marins. Eh ! là-bas

vos haches, si vous ne voulez pas que cette vermine nous coule bas.

Les trois Indiens s'étaient précipités de l'avant à l'arrière, et, au moment où l'animal furieux, hurlant, écumant de rage et les yeux enflammés, n'était plus qu'à un demi-pied du canot, leur hache levée étincelait dans leurs mains.

— Frappez donc ! hurla Pepe.

Les Indiens n'avaient pas besoin de ses exhortations qu'ils ne comprenaient pas, et les trois haches retentirent sur le crâne du colosse, comme trois coups de marteau sur une enclume.

— Encore ! encore ! cria de nouveau Pepe. Cette vermine a la vie dure.

— Silence donc ! pour Dieu ! dit Bois-Rosé ; les Indiens ne sont pas...

Au milieu des hurlements de rage de l'ours, un éclair soudain brilla sur la rivière teinte de sang et fut en même temps suivi d'une détonation qui retentit aux oreilles des navigateurs comme si c'eût été la trompette du jugement.

— Demonio ! qu'est-ceci ? s'écria l'Espagnol à l'aspect d'un corps s'agitant convulsivement et tombant dans l'eau, tandis que le canot fuyait toujours. Qu'est-ceci ?

— Rien qu'un Apache qui tombe dans la rivière un chien affamé qui se noie, répondit l'Indien.

Bientôt des hurlements éclatèrent dans la plaine le long des rives du fleuve ; les Comanches y répondirent, et ces hurlements se mêlèrent à ceux du monstrueux habitant de l'îlot. La flèche qui avait percé ses entrailles, les trois coups de hache qui avaient frappé son crâne semblaient n'avoir fait qu'exciter sa fureur.

— Courage, Bois-Rosé, courage ! s'écria Pepe agenouillé à l'arrière du canot et surveillant, avec les Indiens, les progrès alarmants de l'animal à la nage, qui levait à chaque instants une de ses lourdes pattes pour atteindre la frêle embarcation. Vive Dieu ! nous l'avons échappé belle, continua-t-il au moment où l'eau fouettait de nouveau son visage. Un bon coup d'aviron, Comanche, pour le dernier. Bois-Rosé, est-ce vous qui avez tiré tout à l'heure ?

— Oui, dit le Canadien toujours courbé sur l'aviron, et l'arme n'est pas trop mauvaise. Mais tirez donc à votre tour sur ce diable d'ours : ne visez qu'au mufle.

En effet, il n'y avait plus rien à ménager : les Indiens connaissaient la présence des fugitifs, et il était urgent de se débarrasser de l'ennemi de la rivière pour être prêts à soutenir la prochaine attaque de ceux de la plaine.

— Allons, Gayferos, êtes-vous prêt ? Vous entendez, au mufle de l'animal.

— Oui, répondit le gambusino.

Deux coups de feu retentirent à la fois ; mais le canot bondissait si violemment que les balles n'atteignirent pas l'ours à l'endroit désigné. Le monstre ne fit que secouer son énorme tête, d'où cependant l'on vit jaillir le sang.

L'animal enragé ! s'écria Pepe désappointé.

L'Espagnol et Gayferos rechargeaient leurs armes

pour faire feu tous deux une seconde fois. Sous les oscillations et les écarts de l'embarcation, viser n'était pas chose facile.

Cependant les tireurs avaient réussi à se remettre en mesure, quand un espace plus large, laissé entre la poupe du canot et le mufle gigantesque de l'obstiné nageur, prouva que la fatigue ou le découragement commençait à s'emparer de lui.

— Hardi sur l'aviron ! cria de nouveau l'Espagnol ; la vermine perd du terrain.

Les rameurs redoublèrent d'efforts, et la distance s'agrandissait de plus en plus.

— Encore, encore ! là... bien... Arrêtez-vous un instant tous deux, s'il est possible, pour que je puisse viser ce diable enragé à l'endroit où je vois briller son mufle noir sous ses longs poils.

— Non pas, non pas, s'écria vivement le Canadien et sans se rendre au désir de son compagnon ; gardez votre balle pour cet Indien qui arrive sur nous au galop.

Le canot flottait en ce moment entre des rives plus basses, qui permettaient, malgré les ténèbres de jeter un coup d'œil dans la plaine. Des ombres noires de chevaux et de cavaliers bondissaient parmi les hautes herbes. Un autre danger, plus immédiat allait rendre plus périlleuse la situation précaire des navigateurs.

L'ours avait ralenti ses efforts, nous venons de le dire ; mais c'était pour changer de tactique : il s'était dirigé en ligne oblique vers la rive.

— Abordez en diagonale, Bois-Rosé, cria Pepe, qui suivait tous les mouvements de la bête furieuse, ou l'animal va nous couper le chemin et nous attaquer par l'avant.

Rayon-Brûlant jeta un coup d'œil de côté, et il vit en effet l'ours fendre l'eau à quelque distance de la terre. Le Comanche poussa l'embarcation sur la droite, vigoureusement secondé par Bois-Rosé, que l'avertissement de l'Espagnol avait trouvé prêt à s'y conformer. Ce fut en ligne oblique aussi que le canot vola vers le rivage, et, au moment où l'ours s'élançait à terre, le jeune Comanche, sa carabine à la main, y sautait de son côté.

— Au large ! dit-il à Bois-Rosé. Que l'aigle laisse faire un guerrier sans peur.

L'Indien et l'ours avaient pris terre sur le même bord, à une distance d'à peu près vingt pas l'un de l'autre.

Les préparatifs de combat du Comanche étaient trop simples pour lui faire perdre plus de quelques secondes. Tandis que l'ours s'avancait à ce trot familier à son espèce, Rayon-Brûlant s'assit par terre avec un calme qui excita l'admiration de Bois-Rosé lui-même, car la vie du jeune Indien allait dépendre d'un faux mouvement, d'un long feu de son fusil, ou d'autres circonstances indépendantes de l'homme le plus intrépide. La crosse de sa carabine contre son épaule, le canon le long de sa joue, et prêt à faire feu, l'Indien immobile attendit.

Presque égal en grosseur à un bison, le gigantesque et féroce animal, la terreur des Prairies, s'avancait

en retroussant ses lèvres sanglantes au-dessus de ses terribles dents blanches.

Le fusil du Comanche suivait lentement ses mouvements ; puis, quand la bouche du canon toucha presque son énorme mufle, le coup partit. Le colosse s'affaissa ; mais entraîné par l'impulsion de sa marche, il eût écrasé l'Indien sous son cadavre, si celui-ci, la gâchette à peine lâchée, ne se fût replié sur lui-même avec la merveilleuse élasticité d'un *clown*, et ne se fût retrouvé sur ses jambes à six pas de là, et le couteau à la main.

L'Indien jeta un regard d'orgueil sur son ennemi gisant sur le sable ensanglanté, et coupant rapidement, avec toute la dextérité d'un veneur habile, la patte énorme de l'ours gris à la première jointure, il vint reprendre sa place dans le canot.

— Rayon-Brûlant est brave comme un chef, dit Bois-Rosé en pressant la main du Comanche. L'Aigle et le Moqueur sont fiers de leur jeune ami. Son cœur pourra se réjouir, car la Fleur-du-Lac sourira en voyant les preuves de son courage.

Les yeux du jeune Comanche étincelèrent d'une fierté joyeuse que faisait naître dans son cœur le compliment de Bois-Rosé, et surtout l'espérance qu'il y éveillait.

L'Indien poussa une exclamation brève et se remit à ramer : car les Apaches galopant dans la plaine semblaient vouloir, comme l'ours gris, avant eux, couper aux navigateurs le chemin de la rivière.

CHAPITRE XIII

ENTRE DEUX FEUX

L'endroit où les Indiens paraissaient se diriger pour attendre le canot au passage était parsemé de bouquets de saules et de frênes, sous lesquels ils devaient trouver l'occasion d'attaquer les navigateurs sans aucun danger pour eux-mêmes. Il était donc important d'atteindre ce poste avant les Apaches, ou, s'ils s'y établissaient les premiers, de ne pas s'engager dans ces dangereux parages.

Les deux Comanches avaient relayé le Canadien et Rayon-Brûlant, qui, la carabine en main, ainsi que Gayferos et Pepe protégeaient les deux rameurs.

Les Apaches avaient à parcourir un immense demi-cercle sur tous les points duquel ils étaient à peu près tous hors d'atteinte des balles : le canot n'avait, pour ainsi dire, qu'à franchir une ligne droite, la corde de cet arc.

— Quand je vous dis que ces Indiens paraissent apportés dans les Prairies par les ailes du vent, comme j'ai ouï dire, dans mes voyages sur la côte d'Afrique, que le simoun apporte des sauterelles, ai-je tort ? demandait à Pepe le Canadien irrité de ce nouvel obstacle.

— Si je ne me trompe, répondit l'Espagnol, quoique je ne nie pas que ces coquins ne soient comme l'une des plaies d'Égypte, nous ne devons pas être étonnés de voir ceux-ci sur nos traces. Regardez là-bas ce cheval pie dont on peut distinguer la couleur malgré les ténèbres, et qui bondit sous son cavalier

ne vous semble-t-il pas l'avoir déjà vu galoper autour de l'îlot de la rivière de Gila ?

— J'ai de terribles motifs pour me le rappeler, ajouta Gayferos ; l'Indien qui le premier m'a lancé son lazo autour du corps et m'a jeté à bas de mon cheval en montant un exactement semblable à celui-là.

— Et cet autre, reprit le carabinier, ne jurerait-on pas, à la crinière de bison dont sa tête semble ornée, que c'est l'Indien que nous vîmes en sentinelle sur le bord de la rivière, quand notre îlot flottant en descendait le cours ? Ah ! c'est là une des circonstances de notre vie aventureuse dont je me souviendrai longtemps. Il y a, à mon avis, cent à parier contre un que les coquins sont les mêmes qui nous ont assiégés, et qu'ils ont été reconnaître nos traces à l'endroit où nous avons pris pied pour gagner le val d'Or.

— Je ne dis pas non, reprit en soupirant Bois-Rosé, à qui ces dernières circonstances, mentionnées par le gambusino scalpé ainsi que par l'Espagnol, rappelaient plus amèrement encore la parole de Fabian.

Les trois quarts de la distance jusqu'aux bouquets d'arbres étaient à peu près franchis. Le canot se trouvait, par conséquent, plus rapproché des Indiens, qui achevaient aussi de leur côté de parcourir leur demi-cercle, et, pour peu que les nouvelles armes des trois blancs eussent une assez bonne portée, on pouvait espérer démonter un ou deux des cavaliers de la plaine.

Le canot, quoique vigoureusement poussé par l'impulsion des avirons, glissait sur la rivière avec assez peu d'oscillations pour que la main d'un tireur ne fût pas dérangée par le roulis.

Le Canadien et l'Espagnol allongèrent une fois de plus leur bras si fatal aux Indiens, et firent feu.

— En voilà deux qui ne suivront plus les traces de personne, dit Pepe ; je réponds qu'ils ne tiendront jamais plus de mauvais propos sur nous.

— Peut-être ne sont-ils que blessés, fit Gayferos, qui vit, à sa grande joie ainsi qu'à son extrême surprise, qu'on pouvait atteindre des ennemis de si loin, et la nuit surtout.

— J'en doute, reprit Bois-Rosé. En tout cas, ils sont hors d'état de nuire. Mais, ajouta-t-il avec dépit, nous ne pouvons empêcher ceux qui survivent de se loger avant nous sous le couvert des arbres. Assez, assez, poursuivit le Canadien en faisant signe de la main de ne plus ramer.

Les derniers cavaliers indiens venaient de disparaître sous le taillis, non cependant sans que la carabine du Comanche, qui retentit subitement aux oreilles de tous, en eût jeté un troisième par terre.

A peine quelques instants s'étaient-ils écoulés qu'une décharge fut dirigée vers le canot. Heureusement, à l'exception d'un des rameurs, dont une balle frappa le bras, et d'un trou qui ouvrit une autre balle dans le flanc de l'embarcation au-dessus de la ligne d'eau, cette riposte des Indiens n'eut pas de suites funestes. Le Comanche fit jouer de son bras valide le bras qui venait d'être atteint : l'os

n'était pas brisé ; la chair était déchirée tout alentour.

Le Canadien prit l'aviron à sa place et dirigea le canot, en remontant le courant vers une petite crique que protégeait plutôt une ceinture épaisse de roseaux que l'élévation du terrain qui la formait.

C'était encore cependant le meilleur abri qui existât dans le voisinage.

Les voyageurs ne purent, dans le premier moment qui suivit celui de leur retraite, se dissimuler que, pour déloger les Indiens, du poste avantageux d'où ils dominaient la rivière, ou pour forcer le passage, ils étaient exposés à perdre un temps précieux ou à courir risque de leur vie.

Il fallait donc se résoudre, sinon à faire abandon de leur canot pour éviter ces deux alternatives, ce qui était renoncer à une précieuse ressource pour voyager promptement et sans fatigue, du moins à essayer de le transporter à bras au delà de l'endroit gardé par leurs adversaires.

Ils avaient à peine commencé à échouer avec précaution l'embarcation sur la rive qu'ils occupaient, quand, au sommet des arbres sous lesquels les Indiens s'étaient retirés, une vive et subite clarté illumina autour d'eux la rivière et ses bords, et au même instant quelques balles vinrent couper et briser les roseaux à peu de distance du canot.

C'était sans doute un signal de feu que les Indiens transmettaient à quelque autre parti des leurs encore éloigné.

Les faisceaux d'herbes sèches recueillies dans la plaine ne projetèrent qu'une clarté aussi passagère qu'éblouissante. Un instant néanmoins la silhouette gigantesque du Canadien et celle assez remarquable du chasseur espagnol se dessinèrent nettement au milieu de la teinte rougeâtre qui s'étendait à une assez grande distance. Tout à coup, les cris : " l'Aigle des Montagnes-Neigeuses ! l'Oiseau-Moqueur ! le Crâne-Sanglant ! " trois noms par lesquels les Indiens désignaient le Canadien, le carabinier et le gambusino scalpé, apprirent aux trois chasseurs blancs qu'ils venaient d'être reconnus.

— Pourquoi le grand chasseur au visage pâle s'appelle-t-il l'Aigle ? cria une voix railleuse, puisqu'il n'a pas su dissimuler sa trace depuis les Collines-Brumeuses et les bords du Rio-Gila jusqu'à ceux de la rivière Rouge ?

— Ne leur répondez pas, Pepe, dit le Canadien. Un combat de langue est bon quand on a du temps à perdre comme nous en avons dans l'îlot ; mais ici nous devons agir. Le restant de la bande est sans doute derrière ces bouquets d'arbres. Eh bien, Rayon-Brûlant, votre imagination indienne vous fournit-elle un moyen pour sortir d'ici ?

— Qu'est-il besoin de ruser ? reprit le Comanche ; qu'avons-nous à faire de mieux et de plus simple qu'à emporter le canot sur nos épaules, à deux portées de carabine de cette petite crique ?

Déjà les trois guerriers du jeune chef, la légère embarcation de peau de buffles sur leurs épaules, prenaient la direction de la plaine sur la rive gauche, quand l'un d'eux poussa une exclamation gutturale.

Quoique la lune, qui ne devait se lever que dans la dernière heure de la nuit, ne brillât pas encore, les étoiles du ciel et les rayons lumineux de la voie lactée projetaient assez de clarté pour qu'on pût distinguer un autre parti d'Indiens, au nombre de vingt environ. Trois ou quatre étaient à cheval, mais ils réglèrent leur marche sur celle de leurs compagnons à pied.

Il n'y avait plus à hésiter.

— La carabine de Rayon-Brûlant, quoique son cœur soit si fort, s'écria Bois-Rosé, n'est pas aussi sûre dans sa main que la mienne et celle de Pepe ; le jeune chef et Gayferos prêteront le secours de leurs bras pour transporter le canot aussi vite que leurs jambes le leur permettront, et, mon compagnon et moi, nous les protégerons tous pendant qu'ils seront désarmés.

— Bon, dit l'Indien, un guerrier n'est pas seulement utile en combattant.

Après cette courte phrase d'assentiment, le jeune Comanche et Gayferos se conformèrent à l'ordre du Canadien. Ce dernier se mit d'un côté des porteurs, Pepe de l'autre, et tous s'élancèrent au pas de course à travers la plaine.

Rien dans la contenance des nouveaux venus n'annonçait que la petite troupe fût aperçue par eux dans sa manœuvre ; mais il n'en était pas de même parmi les Indiens en embuscade derrière les saules. Ceux-ci poussèrent des hurlements de désappointement et d'alarme.

— Si je pouvais seulement distinguer l'œil d'un de ces hurleurs ! dit Pepe, qui se tenait entre la rivière et les porteurs du canot.

— Surveillez plutôt ceux à votre gauche, Pepe, reprit le Canadien. Ah ! ceux-ci viennent de nous apercevoir aussi. Les entendez-vous hurler à leur tour ? Mais que pas un d'eux ne s'approche à la portée de ma carabine, mordieu ! Voyez-vous, Pepe, on a beau dire, l'infanterie est préférable à la cavalerie, dans la guerre des Prairies comme dans celle des pays civilisés. Avant qu'un de ces cavaliers, à moins qu'il ne veuille tirer sur nous au hasard, ait obtenu assez de tranquillité de son cheval pour viser avec quelque chance... je me serai... arrêté...

En disant ces mots, Bois-Rosé suspendait sa marche et semblait prendre racine dans le sol.

— Oui, je sais ce qu'il veut dire, grommela Pepe en continuant son pas gymnastique à côté des Indiens chargés du canot. Je me serai arrêté... j'aurai visé... et...

La détonation de la carabine du vieux chasseur interrompit le soliloque de l'Espagnol.

— Et, reprit-il à demi-voix, un Indien tombera de cheval, comme un fardeau dont l'attache est brisée... C'est vrai, parbleu ! en voilà un qui vient de dégringoler de sa monture.

— Vite, dit le Canadien en accourant après ce dernier exploit, tandis que, du fond de la plaine où sa balle avait trouvé une victime, en dépit de l'éloignement, deux coups de feu répondaient inutilement au sien. Vous voyez, Rayon-Brûlant, comment, entre les mains d'un bon tireur, une carabine

ordinaire semble avoir une portée double des autres, quoique les balles de mon ancienne carabine soient trop petites pour celle-ci, ce qui leur ôte beaucoup de force.

Jusqu'à ce moment les sinuosités de terrain de la rive gauche que parcourait la petite troupe l'avaient mise à peu près à l'abri du feu des Indiens embusqués derrière les arbres de la rive droite ; mais les fugitifs arrivaient à un endroit où les bords du fleuve étaient unis et plats. C'était là le pas le plus dangereux à traverser, et, malgré l'active surveillance du Canadien et de l'Espagnol, et leurs efforts pour distinguer un but derrière les arbres, une fusillade exécutée par des ennemis invisibles les accueillit au passage. Un des porteurs du canot tomba, trop grièvement blessé pour se relever, si deux de ses compagnons n'étaient venus à son aide.

Dans la crainte de s'exposer eux-mêmes, en se découvrant, à la redoutable carabine des deux chasseurs blancs, dont ils avaient tant de fois éprouvé l'infailible justesse, les Indiens avaient tiré à peu près au hasard, à travers les troncs d'arbres. Sauf une balle qui effleura la chair de Pepe et n'emporta qu'un lambeau de sa manche, la fusillade ne fit pas d'autre mal aux fugitifs.

Cependant les porteurs du canot, réduits au nombre de deux, Cayferos et le Comanche, ne marchaient plus aussi rapidement. Chargés de leur compagnon mourant, les deux autres Indiens n'avançaient aussi de leur côté qu'à grand-peine, et l'autre parti d'Apaches, les plus à craindre parce qu'ils étaient les plus nombreux, et qu'ils occupaient la même rive que les fugitifs, commençait à gagner sensiblement du terrain sur eux.

Deux fois, les intrépides chasseurs, qui formaient l'unique corps de bataille de la petite troupe et sa seule défense, s'arrêtèrent pour faire face à l'ennemi, avec cette audace que semble respecter le danger, et deux fois un Indien tomba sous leurs balles.

Pendant cette retraite de lions, les deux coureurs de bois, animés par leur propre poudre, par les balles et les flèches qui sifflaient autour d'eux, et serrés l'un contre l'autre, marchaient à reculons et presque à pas comptés. Déjà loin d'eux, leurs compagnons, à l'abri du feu de l'autre rive par la distance qu'ils avaient pu gagner, tandis que les Apaches embusqués rechargeaient leurs armes, s'empressaient de remettre enfin le canot à flot.

Bois-Rosé et l'Espagnol faisant face à l'ennemi de la plaine, et le dos tourné à la rivière, ne voyaient pas les cavaliers indiens qui, abandonnant le couvert des arbres, poussaient leurs chevaux dans le milieu du fleuve pour leur couper toute retraite vers le canot.

La voix tonnante du Comanche, suivie d'un coup de carabine sous lequel le cheval d'un des Indiens, mortellement atteint, se cabrait au milieu du courant qui l'entraînait, avertit les deux amis du danger qu'ils couraient.

Pepe se retourna rapidement, mesura l'étendue du péril, et laissa Bois-Rosé tenant en respect, sous le terrible canon de son arme, les ennemis qui s'avan-

çaient de son côté. L'Espagnol, le corps courbé, la carabine en joue, se glissait comme un serpent jusque vers la rive en criant au Canadien :

— Battez en retraite vers le canot, Bois-Rosé, et je vous suis quand j'aurai jeté un cadavre au fil de l'eau.

Une explosion couvrit la voix de l'Espagnol, qui tomba en jurant et disparut au milieu des herbes. Un cri de douleur échappé de la poitrine du Canadien accompagna la chute du compagnon de toutes ses joies et de tous ses périls, et mourut aussitôt dans le gosier du vieux chasseur, qui perdait son frère après avoir perdu son fils.

La douloureuse émotion qu'il éprouvait ne permit pas au Canadien d'apercevoir qu'à courte distance de l'endroit où Pepe avait disparu, un cavalier apache allait prendre terre sur la rive.

Une minute de plus, et c'était fait de Bois-Rosé, immobile et frappé de stupeur, si tout à coup, comme par une espèce de prodige, une raie de feu n'eût semblé s'élancer du sein de la terre. L'explosion qui suivit instamment l'éclair grondait encore, que l'Indien tombait de sa selle dans la rivière.

En même temps, la tête de Pepe, mais de Pepe plein de vie, apparut, moitié railleuse et moitié terrible, au niveau même de la plaine.

— Accourez, Bois-Rosé, s'écria le chasseur espagnol, accourez prendre votre place dans le trou où la Providence m'a fait tomber. C'est un poste inexpugnable, et nul de ces coquins n'en approchera avec ses membres complets.

En deux bonds le Canadien courut rejoindre Pepe, et disparut dans le trou qui lui servait d'abri et que les herbes rendaient invisible. Comme jadis au fond de la Poza, où les deux chasseurs, dos à dos, attendaient l'attaque des tigres, Pepe et Bois-Rosé, que leurs ennemis avaient vainement cherchés pendant quelques instants, s'adossèrent l'un contre l'autre, le premier surveillant la plaine, le second les abords de la rivière.

Pepe avait rechargé sa carabine, et les deux coureurs des bois, la tête à fleur de terre, les yeux étincelants, guettaient les manœuvres de leurs ennemis.

Découragés par le peu de succès de leurs tentatives, les cavaliers qui s'étaient jetés dans la rivière cherchaient, en fendant le courant, à regagner les arbres qui les avaient abrités ; de son côté, l'Indien qui avait été démonté par Rayon-Brûlant s'efforçait à atteindre le rivage.

— Maintenant, Bois-Rosé, dit l'Espagnol, le canot est à flot et n'attend plus que nous. Voilà les coquins qui sortent de l'eau, honteux et mouillés comme des barbets fouettés. Il n'y a plus guère de danger de ce côté ; en avant, et à l'embarcation !

— Doucement, Pepe, s'écria le Canadien entraîné par son ardeur ; plus nous en tuerons aujourd'hui, moins nous en aurons à combattre plus tard. Si la rivière est balayée, tournez-vous de mon côté, nous allons avoir de la besogne.

Dispersés dans la plaine, cherchant partout les deux ennemis qu'ils avaient vus disparaître, les Indiens s'avançaient vers le fossé qui abritait les

deux chasseurs. Ceux-ci voyaient les uns battre les buissons, les autres, à cheval, fouiller les herbes avec leurs longues lances, et tous s'approchant avec précaution.

— Démontons les cavaliers de préférence, c'est plus sûr, dit le Canadien, et feu tous deux, nous n'aurons plus le temps de recharger. Y êtes-vous ?

— Oui, vous à droite ; la gauche me regarde.

Deux éclairs jaillissant du milieu des herbes précédèrent deux explosions presque confondues en une seule, et deux cavaliers tombèrent encore à bas de cheval.

Bois-Rosé et l'Espagnol avaient à peine eu le temps de se baisser derrière le talus de leur fossé, qu'une décharge de balles vint les couvrir de terre et que des flèches s'enfoncèrent en sifflant tout près d'eux.

— Alerte, dit l'Espagnol, c'est le moment.

Il parlait encore que déjà il s'était élancé de son trou, accompagné de Bois-Rosé. Bientôt aperçus, les ennemis bondirent après eux, le couteau et le casse-tête à la main. Gayferos, Rayon-Brûlant et ses deux Indiens, accroupis derrière le canot, nourrissaient, contre ceux qui étaient cachés sous les saules de l'autre rive, un feu suivi qui les inquiétait.

Ces décharges répétées coup sur coup, les hurlements que poussaient sans interruption les Comanches, en faisant croire aux Apaches de la plaine à la présence de nombreux combattants contre lesquels ils avaient à lutter, les firent hésiter un moment dans leur poursuite. Ce moment d'hésitation servit heureusement les deux fugitifs, qui, protégés par le feu de Rayon-Brûlant et de ses compagnons, purent traverser sains et saufs la rive découverte et gagner le canot.

Les Apaches de la rive gauche virent, au moment où la petite troupe s'embarquait dans le canot, combien elle était peu nombreuse, et reprirent leur poursuite avec ardeur ; mais il n'était plus temps : les Comanches poussaient au large dans la rivière.

Les cavaliers seuls auraient pu regagner la distance que leur indécision momentanée leur avait fait perdre, mais la Providence, disons mieux, la peur des deux infailibles rifles les arrêta, et ils continrent leurs chevaux.

— Donnez-moi la main, s'écria vivement Bois-Rosé dès que Pepe et lui se trouvèrent assis à l'arrière de l'embarcation, qui descendait rapidement le courant du fleuve. Diantre ! quelle peur vous m'avez faite en tombant ! je vous ai cru mort. Dieu soit béni de m'avoir épargné ce nouveau malheur !

— C'est en tombant, au contraire, que j'ai évité la mort, répondit Pepe rendant au Canadien une pression de main, sinon aussi rude, du moins tout aussi chaleureuse.

Un long silence suivit ce court échange de félicitations mutuelles ; car les deux braves chasseurs étaient heureux d'entendre encore une fois ensemble, tandis que le canot glissait sans bruit sur le fleuve, les rumeurs nocturnes des déserts, qui les avaient si souvent charmés dans le cours de leur vie, les hennissements de l'élan, les beuglements

lointains des bisons, les notes mélancoliques des grands oiseaux de nuit, et parfois les cris retentissants du cygne mêlés à la voix du vent et aux murmures de la rivière.

Les circonstances étaient cependant de celles où la sécurité n'est pas de longue durée. Tant que le canot vogua entre deux rives basses et sablonneuses, le long desquelles se dressaient à peine quelques buissons où ne s'élevaient que de loin quelques arbres isolés ; tant que rien n'empêchait l'œil de plonger dans la profondeur des plaines, les navigateurs se laissaient bercer doucement par le fleuve. Mais lorsqu'il vint à couler entre deux rives boisées, dont les ombrages pouvaient cacher l'ennemi acharné qui les poursuivait, à leur tranquillité succéda l'inquiétude, et, la carabine à la main, les deux chasseurs fouillaient d'un regard soupçonneux les bois qui couvraient l'une et l'autre rive.

Pepe ne s'était pas trompé en affirmant que les Indiens embusqués derrière les saules, auxquels s'était jointe une partie de la troupe de l'Oiseau-Noir, étaient les mêmes guerriers qui les avaient assiégés dans l'îlot de la rivière de Gila. C'étaient bien les hommes avec lesquels on se rappelle que l'Antilope devait partir du camp incendié des Mexicains, pour explorer les traces des trois chasseurs. Un minutieux examen, rendu bien difficile par la dispersion du radeau flottant, et qui dura deux jours entiers, avait conduit l'Antilope depuis l'embranchement des deux rivières jusqu'au val d'Or, du val d'Or au bord de la rivière Rouge et jusqu'à l'endroit où Bois-Rosé, Pepe et Gayferos s'étaient embarqués dans le canot du jeune Comanche. Il n'était donc pas probable que l'échec qu'il venait de recevoir arrêtât l'Antilope, une fois sa jonction opérée avec le parti nombreux de l'Oiseau-Noir.

Au milieu des forêts que traversait le fleuve, la navigation devenait dangereuse, lente et pénible : dangereuse, à cause des embuscades que les rives pouvaient cacher ; lente et pénible, en ce qu'il fallait avoir l'œil partout à chaque instant pour éviter les arbres flottants dont les branchages entravaient la marche du canot et pouvaient en outre le crever d'un moment à l'autre.

Deux heures de navigation n'avaient pas éloigné la barque de plus d'une lieue de l'endroit où les rives du fleuve avaient commencé à se couvrir de grands et sombres taillis, lorsque enfin la lune se leva.

C'était signe que le jour approchait ; l'obscurité néanmoins continuait à envelopper la rivière. À peine la lune, qui argentait les sommités des arbres, laissait-elle de loin en loin tomber un pâle et furtif rayon sur le courant du fleuve. Souvent, sur la nappe des eaux que ces lueurs fugitives n'éclairaient pas, les avirons s'engageaient dans le réseau de branchages de quelque arbre flottant accroché au rivage. C'était encore un nouvel obstacle à ajouter aux précédents. Les deux chasseurs s'entretenaient à voix basse, tout en portant leurs regards sur tous les points.

— Si les coquins que nous venons d'étriller, disait Pepe en secouant la tête avec une certaine inquiétude, savaient leur métier de maraudeurs, ils auraient beau jeu à venir prendre leur revanche au milieu des embarras de ce maudit fleuve si obstrué, que, de tous ceux que nous avons parcourus en canot, il est le seul que je puisse comparer à l'Arkansas. Depuis que nous sommes entrés dans ce labyrinthe de forêts, nous avons fait à peine une lieue, et à peine y a-t-il une autre lieue entre le commencement de ces taillis touffus et l'endroit où nous avons combattu : total : deux heures. Or, comme je vous le disais, si les coquins savent leur métier, chaque cavalier aura pris un piéton en croupe, et depuis une heure déjà ils peuvent être à nous attendre à l'affût à quelque distance d'ici.

— Je n'ai rien à dire à cela, Pepe, répondit Bois-Rosé ; il est certain que ces rives noires sont merveilleusement propres à cacher une embuscade, et je suis d'avis qu'il faut du moins éclairer notre marche sur la rivière pour la rendre plus rapide. Je vais en dire deux mots au Comanche.

À la suite d'une courte délibération à cet effet, les rameurs firent aborder le canot. Les Indiens enlevèrent du rivage une large plaque de gazon qui fut déposée à l'avant de l'embarcation sur deux fortes branches d'arbre ; de menus rameaux de cèdre rouge furent entassés sur cette plaque comme sur la pierre d'un foyer ; après quoi on y mit le feu, et une vive clarté, comme celle d'un fanal, se projeta bientôt à une assez longue distance pour éclairer la marche intertaine des navigateurs.

(A suivre)

Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC

NOS ROMANS

	Broché	Relié		Broché	Relié
Acrement, Germaine. — Ces dames aux chapeaux verts	\$ 0.65	1.25	Finn, Lucky Bob.	0.65	1.25
Gai ! Marions-nous !	0.65	1.25	Sa plus heureuse année	0.65	1.25
Aigueperse, M. — Grande sœur	0.55	1.25	Percy Wynn	0.65	1.25
Kerdelec doit, Kerdelec veut	0.55	1.25	Le cupidon de Campion College	0.65	1.25
La marquise Sabine	0.55	1.25	Foé, De. — Robinson Cruséo	0.50	1.25
La route a des épines	0.55	1.25	Hublet. — Leurs Frimousses	0.60	1.25
Le choix de Maura	0.55	1.25	Dossier	0.60	1.25
Alanic, Mathilde. — Ma cousine Nicole	0.55	1.25	Gourdon, Pierre. — Le sursaut	0.55	1.25
L'essor des colombes	0.55	1.25	Le prix d'une âme	0.55	1.25
Nicole maman	0.55	1.25	Goyette. — Sur le chemin de Sion	0.75	1.50
Nicole mariée	0.55	1.25	L'Unique solution	0.75	1.50
Derrière le voile	0.55	1.25	L'Ineffaçable souillure	0.75	1.50
Ardel, Henri. — Le rêve de Suzy	0.65	1.25	Une grande âme	0.40	1.25
Bazin, René. — La Barrière	0.55	1.25	Granbal. — La lumière dans les ténèbres	0.75	1.50
Les Noellet	0.55	1.25	Lajoie. — Jean Rivard l'économiste	0.40	1.75
Bouchard. — Vieilles choses... vieilles gens	0.75	2.25	Jean Rivard le défricheur	0.40	
Premières semailles	0.50		Lemaire, Eveline. — La rose d'Or des Fleuroy	0.55	1.25
Bernard, Harry. — La terre vivante	0.75	2.25	Lekeux. — Maggy	0.65	1.50
La maison vide	0.75		Mes cloîtres dans la tempête	0.65	1.50
L'homme tombé	0.75	1.50	Mael, Pierre. — La filleule de Du Guesclin	0.35	cart. toi.
La dame blanche	0.75	1.50	La roche qui tue	0.35	
Bruyère, André. — Le roman de Josette	0.55	1.25	Un mousse de Surcouf	0.35	
Et ne nos inducas	0.55	1.25	Le trésor de Madeleine	0.35	
Cazin, Paul. — L'hôtellerie du Bacchus sans tête	0.65	1.25	Maryan. — Chimères	0.55	1.25
Décadi ou la pieuse enfance	0.65	1.25	Denyse	0.55	1.25
L'alouette de Pâques	0.65	1.25	Le château rose	0.55	1.25
Delly. — Esclave... ou Reine?	0.65	1.25	Maison hantée	0.55	1.25
La fin d'une Walkyrie	0.65	1.25	La maison sans porte	0.55	1.25
Sous le masque	0.65	1.25	Une dette d'honneur	0.55	1.25
Les ombres	0.65	1.25	La feuilleraie	0.55	1.25
Le secret du Koo-Koo-Noor	0.65	1.25	Trois tulipes blanches	0.55	1.25
La petite chanoinesse	0.65	1.25	La maison de famille	0.55	1.25
Le fruit mûr	0.65	1.25	La pupille du Colonel	0.55	1.25
Entre deux âmes	0.65	1.25	Autour d'un testament	0.55	1.25
Mitsi	0.65	1.25	Une faute	0.55	1.25
Le mystère de Ker-Even	0.55	1.25	La villa des colombes	0.55	1.25
L'ondine de Capdeuilles	0.55	1.25	Une barrière invisible	0.55	1.25
Le roi de Kidji	0.55	1.25	Annunziata	0.55	1.25
Elfrida Norsten	0.55	1.25	La mission de Josèphe	0.55	1.25
Dans les ruines	0.55	1.25	Les filles de Mme Aymerel	0.55	1.25
Une femme supérieure	0.55	1.25	Monlaur-Reynes. — Je suis roi	0.55	1.25
L'exilée	0.55	1.25	Leur vieille maison	0.65	1.25
Magali	0.55	1.25	Le songe d'Attis	0.65	1.25
La maison des rossignols	0.55	1.25	Le Sceau	0.65	1.25
Le secret de Luzette	0.55	1.25	Ils regarderont vers lui	0.65	1.25
Les hiboux des Roches-Rouges	0.55	1.25	Après la neuvième heure	0.65	1.25
La vengeance de Ralph	0.55	1.25	Le rayon	0.65	1.25
Dombre, Roger. — Cousine Bas-Bleu	0.55	1.25	Les paroles secrètes	0.65	1.25
Tante Rabat-Joie	0.55	1.25	Monniot. — Marguerite à 10 ans (2 v.)	1.00	2.00
Pas banale	0.55	1.25	Marguerite à 20 ans, (2 vols)	1.00	2.00
Le cheveu de mon existence	0.55	1.25	Pravieux, Jules. — Le nouveau docteur	0.55	1.25
Cousine Sans-Gêne	0.55	1.25	Oh ! les hommes	0.65	1.25
Finn, Francis. — Oh ! ce match !	0.65	1.25	Le vicaire et le romancier	0.65	1.25
Figures amies	0.65	1.25	Ce qu'elles font d'un homme	0.65	1.25
Une seule fois	0.65	1.25	Mon mari	0.65	1.25
Ce petit garçon de bureau	0.65	1.25	Au presbytère	0.65	1.25
Tom Play-fair	0.65	1.25	Séparons-nous	0.65	1.25
Claude Light-Foot, (Pied-Léger)	0.65	1.25	Rigaux, Maurice. — Quand l'âme est droite	0.55	1.25
Harry Dee	0.65	1.25			

N. B.— Toute commande doit être accompagnée du montant correspondant en bon poste ou chèque accepté.

LE SECRÉTARIAT DES OEUVRES

105, rue Sainte-Anne, 105
QUÉBEC